



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

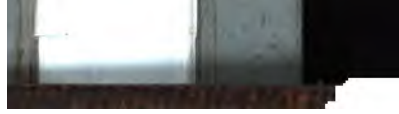
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

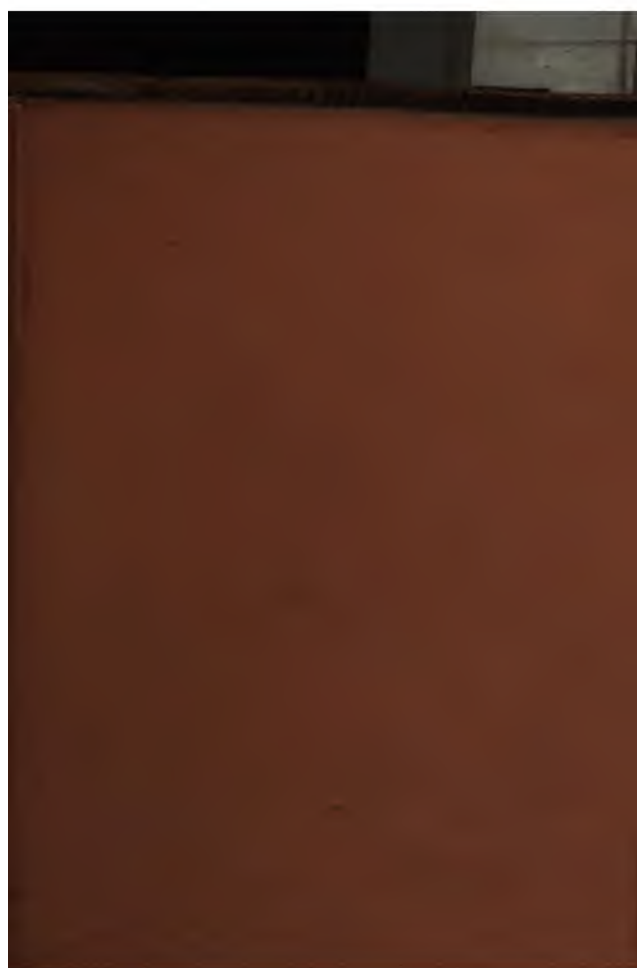


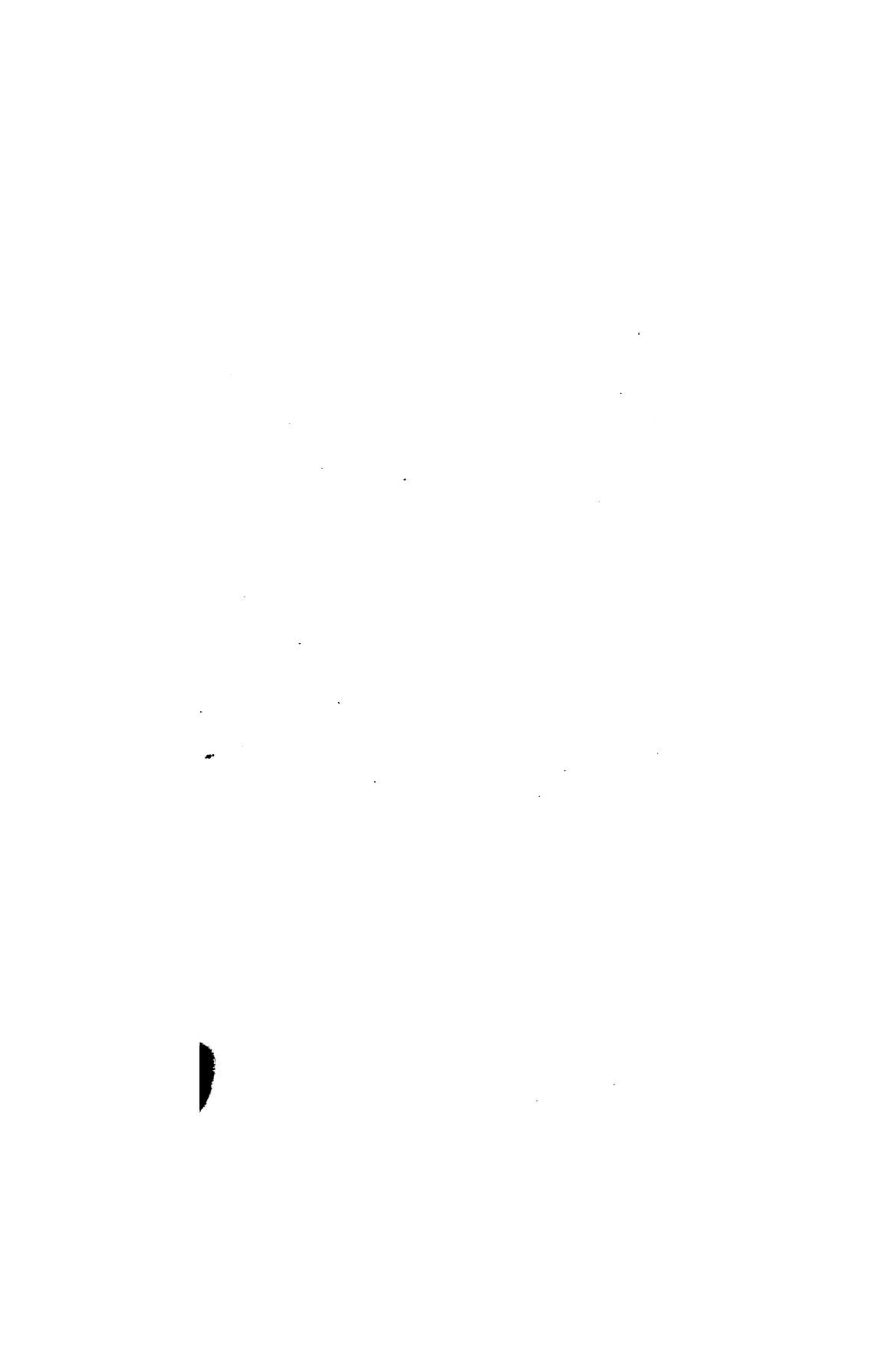


253-6

81 C. 29









ℓ
LES SEREES

DE

GVILLAVME BOVCHET

2

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

LES
SÉRIES
DE
GUILLAUME BOVCHET
Sieur de Brocourt,

AVEC NOTICE ET INDEX

PAR
C. E. ROYBET

TOME SECOND



PARIS,
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,
27-29, passage Choiseul, 27-29.

M. D. CCC. LXXIII.



PREMIER LIVRE
DES SEREES
de
GVILLAVME BOVCHET,
Sieur de Brocourt.



SIXIESME SEREE

Du Poisson.

LE iour deuant ceste Seree, qui estoit le leu-
di, on bailla le bouquet à vn des nostres
pour le lendemain : qu'il refusa, toutesfois
en riant : disant qu'il coustoit dauantage
de bailler à souper à vn iour maigre, parce que le poisson
est plus cher que la chair, & puis le beurre, qui valoit
dix sols la liure, & aussi qu'on boit plus en mangeant du
poisson que de la chair, encore que le poisson soit plus
humide, & aussi qu'on ne trouuoit pas le poisson à point
nommé, & qu'il ne raffaisie pas tant que la chair, à ceste
cause qu'on deuoit bien courir la table à iour de pois-
son. Parquoy il prioit la compagnie de le tenir pour ex-
cusé, s'ils n'estoient bien traictez. Vn des nostres alors

luy va dire, que pour s'oster de la peine de s'excuser, il ne falloit que bien apprestier à souper, & nous traicter bien.

La plus-part de ceux de nos Serees aimans mieux le poisson que la chair, s'y trouuerent tous : tant pource que c'estoit du poisson de la mer Oceane, qui est beaucoup meilleur, plus gras, plus grand, que celui de la mer Mediterranee, comme en peuuent iuger ceux qui en ont mangé de ces deux mers; que aussi c'estoit en Septembre, & que depuis Septembre iusques en Mars la maree est la meilleure, & toutesfois, comme dit Bodin, le plus que nous en mangeons c'est en Mars & Auri, quand elle est la pire : car en Mars le poisson commence à frayer, & perd son goust : parquoy ne se faut esmerueiller s'il fasche à plusieurs d'en manger en ce temps-là. D'entree de table quelqu'un se va esmerueiller comme vne contree de mer abonde en vne forte de poisson, & l'autre n'en a point : vne espee de poisson n'allant point courir dedans la region assignee à vne autre, mais se contente de ses bornes & limites : toutesfois, disoit-il, il n'y a montagnes ne murailles, qui les separent, & n'y a point d'arpenteur de terre qui leur ait borné leurs limites. Puis on fit vne question, à sçauoir si le proverbe commun estoit veritable, qui dit, Il n'est que ieune chair & vieil poisson : car estant le poisson ieune, & d'humeur & suc trop fade, pour estre du tout semblable à son element aqueux, s'enuieillissant, l'aquosité baueuse s'euapore, & le bon suc naît : & comme és bestes vieillissantes la chair s'endurcit, és poissons grossissans la substance s'affermit. Que si on le prend, comme ceux qui

font friands de chair le prennent, il n'y aura pas grande difficulté : mais le prenant sainement & au pied de la lettre, il y en eut vn de la Seree qui disoit que soit de chair ou de poisson, les ieunes animaux estoient tousiours les meilleurs à manger : car alors, adiouffoit-il, la chaleur & l'humidité se trouuent en leur grand'bonté, qui manquent aux vieux animaux, qui à ceste cause font secs, & sans suc, & ainsi fort durs, & sans gouft. Et m'esbahis des Medecins, que le peuple a fuiuy, ou ils ont fuiuy le peuple, qui font grand cas d'un chapon vieux, & pour les sains & pour les malades : combien qu'il soit dur sec, sans suc, & sans grande nourriture : n'ayans efgard à la commune voix, qui dit, Ieune chair & vieux poisson.

Vn autre luy repliqua, que tant la chair que le poisson est lors le meilleur, quand il n'est ne trop ieune ne trop vieux : sa raison estoit, que le ieune est trop humide, parce qu'il n'est gueres loing de sa natiuité & naissance : le vieux dur & sec, sans suc ne humidité, estant bien loing du commencement de sa generation. Et va puis apres bailler vne exposition à ce triuial proverbe, Il n'est que vieux poisson : C'est, expliquoit-il, que le poisson soit grand & gros, & gras, estans les vieux communément plus gros, & grands, & plus gras que les ieunes. Et ainsi l'entendoit, disoit-il, celuy qui au bas de la table prenoit vn petit poisson qu'on auoit seruy deuant luy, & le mettoit à son oreille, & quand ceux qui estoient au hault bout, & en la place des niais, luy demanderent pourquoi il faisoit cela, il respond, qu'il demandoit à ce petit poisson, si la riuere où il auoit esté prins estoit bien creuse & dangereuse, & que ce petit poisson luy

auoit dit qu'il le falloit pluſtoſt demander à ces bons & grands peres, qui eſtoient au plus hault de la table, le ſçachans mieux que luy. Pour corroborer ce qu'il auoit dit, que le gros & grand poiſſon eſtoit le meilleur, il va faire vn Axiome : Que lors que l'animant eſt venu à fa iuſte croiſſance, c'eſt lors qu'il eſt en fa fleur de bonté, & le meilleur : parce, diſoit-il, que de deux poiſſons de meſme grandeur, de meſme mer & riuere, prins & mangez en meſme temps, accouſtrez en meſme façon, il s'en trouuera vn bon, & l'autre mauuais : & c'eſt que l'vn eſt ieune & en fa iuſte croiſſance, & l'autre eſt vieil.

Il y en eut vn autre qui ne s'accordoit pas à cela, que le poiſſon print fa bonté pour eſtre ieune ou vieux, ou fa iuſte croiſſance : mais faifoit ceſte diſtinction. Si les poiſſons ſont mols & tendres, les vieux poiſſons ſont meilleurs que les ieunes : parce, diſoit-il, que quand le poiſſon eſt mol & ſans fermeté, cela prouient de l'humidité, qui n'eſt pas digeree au ieune poiſſon, comme elle eſt aux vieux : dont il aduient que les ieunes poiſſons engendrent plus de flegmes que les vieux. Mais ſi les poiſſons ſont durs & fermes, les ieunes ſont plus ſains & meilleurs, & de plus facile digeſtion : car la dureté reſiſte à la digeſtion, le vieil poiſſon ayant moins d'humidité que le ieune : le vieil poiſſon ſe cognoiſſant quand il a les eſcailles dures.

Il luy fut repliqué, que ce qu'il auoit dit pouuoit auoir lieu és poiſſons de diuerſes eſpeces, mais non pas au poiſſon de meſme eſpece, qui prend fa bonté ſelon la riuere où il a eſté nourry & peſché, & non ſelon l'age

& grandeur. Et qu'il soit ainsi, acheua-il de dire, vous trouverez en vne riuere ou estang du poisson fort petit, qui fera meilleur que le gros & grand d'une autre riuere, encores qu'ils soient de mesme genre : comme vne carpe de Clan fera meilleure qu'une de Vienne, si toutes-fois ne sera pas si grosse & grande.

Vne Fesse-tondue va dire qu'il croioit que le poisson grand & gros, de quelque aage & riuere soit-il, estoit tousiours meilleur que le petit & menu : mais qu'il soit aussi sain, i'en doute, à cause que la grosseur & grandeur du poisson, monstre vne grande humidité : qui fait que les Medecins baillent plustost à leurs malades des petits poissons que des gros. Et aussi qu'en matiere de poisson les femelles sont plus grosses & grandes que les masles, & les masles sont meilleurs que les femelles, excepté l'anguille, & en Latin le *Silurus*.

Or pour vous monstrier qu'on court plustost au gros & grand poisson, comme meilleur, plus vif, & de longue vie, escoutez comme vn mendiant d'une douzaine de carpes sceut bien choisir la plus grande & plus grosse, & la plus viue : car on dit que le plus vif poisson est le meilleur.

Voicy l'histoire au vray. Ce Frere apres auoir presché tout le iour en vne Parroisse, se retira pour coucher & souper en la maison d'un gentilhomme : lequel pour le bien festoyer luy dit qu'il allaist luy-mesme au viuier & gardouer, & qu'il apportast la plus belle carpe. Il y fut, il en print deux, vne qu'il apporta pour le souper, & l'autre, qui estoit la plus grosse, & la plus grande, & la plus viue, fut pour luy : qu'il attacha à ses chausses, avec vne esguillette, au dessous de son habit.

Après le souper, le seigneur de la maison, sa femme, ses filles, ses Damoiselles se retirèrent vers le feu, & le Frere aussi, après avoir dit les grâces. La carpe qu'il avoit dessous son habit, sentant la chaleur, se remua, & sautilla bien fort, tellement que par fois elle faisoit lever son habit : il met la main dessus pour couvrir son larrecin : tant plus il la presse, tant plus elle fretille, faisant toujours lever sa robe : si bien que les Damoiselles ne se pouvoient garder de rire, pensant que ce fust autre chose. Se regardans l'une l'autre, elles se mettent si fort à rire que le Seigneur de la maison voulut sçavoir dequoy elles rioient. Ces filles ne pouvoient honnestement luy dire qui les incitoit à rire si fort.

Ce Frere pensant que ces Damoiselles seroient mal edifiees de ce que son habit se leuoit & baiffait, & qu'elles songeroient à l'infirmité de la chair, pour leur montrer que ce n'estoit pas l'esguillon de la chair qui faisoit lever sa robe, leuant son grand habit leur va dire, Tenez, regardez, ce n'est pas ce que vous pensez, friandes : car vous estimez que ce soit de la chair, & c'est du poisson. Mais les filles ne virent ne chair ne poisson : car cuidans qu'il voulust montrer ce qu'elles imaginoient faire sautiller son habit, & qui les faisoit rire, mirent la main au devant de leur visage.

Le gentil-homme, & sa femme, qui ne sçavoient dequoy les Damoiselles rioient, & qui les avoit fait cacher, virent bien la carpe, & cogneurent bien que ce Frere n'avoit point fousy du lendemain : mais ils ne firent pas semblant d'avoir veu la carpe, & ne s'en firent que rire. Que si ce Frere eust tenu aussi bon que l'enfant Lacede-

monien, qui aima mieux estre rongé le ventre par vn Renard qu'il auoit defrobé, que se defcourir, on n'eust rien fceu de son larrecin, ny pourquoy les Damoifelles rioient fi fort : car elles qui pensoient pluſtoſt à la chair qu'au poiſſon, ne ſe fuſſent iamais auancees de dire qui les faifoit ainſi rire. Le conte acheué, il ne ſe trouua perſonne qui n'eust auſſi grand'enuie de rire que les Damoifelles.

Les femmes qui eſtoient en ceſte Seree, vont dire à noſtre Feſſe-tonduë, qu'il contreuenoit à l'ordonnance qu'on auoit faite, qui eſtoit de ne fortir hors du propos commencé, & que parlant de la chair, ils fortoient hors du ſujet de la Seree, qui eſtoit du poiſſon. Parquoy ſe remettans aux premieres erres, quelqu'un va demander, Qui fait qu'il y a du poiſſon qui n'eſt pas ſi toſt forty de l'eau qu'il ne meure, ou bien toſt apres, & ceſtuy ſera bien achepté tout mort : & qu'il y en a d'autre qui vit long temps apres eſtre forti de l'eau, & ne ſera achepté s'il ne grouille ?

Les vns diſoient que le poiſſon ne pouuoit gueres viure hors de l'eau, à cauſe qu'il eſt froid de nature, & ſentant la chaleur de l'air, il eſt contraint de mourir. Les autres diſoient qu'il ne mouroit point eſtant hors de l'eau, à raiſon de la chaleur, qui luy eſt contraire, eſtant froid de nature, mais pourautant qu'il n'eſt pas en ſon lieu naturel : tout ainſi que l'homme ne peut viure en l'eau, ouy bien en l'air.

Il y en auoit qui n'approuuoient pas vne de ces deux opinions, mais affermoient que les poiſſons ne pouuoient viure eſtans fortis de l'eau, dautant qu'ils n'ont

point de respiration, pour pouuoir humer l'air : tellement que ce que l'air est aux animaux terrestres, l'eau l'est aux poissons : & comme les animaux terrestres s'estouffent en l'eau, ainsi les aquatiques s'estouffent en l'air. Et combien qu'ils n'ayent point de poulmons, les ouïes, qu'ils remuent & eslargissent, & par lesquelles ils prennent & reiettent l'eau, leur seruent de poulmon pour la respiration. Toutesfois ils ne rendoient point la raison pourquoy vne forte de poisson viuoit plus que l'autre, tous deux estans hors de l'eau : mesme que le haranc n'a pas si tost prins l'air, qu'il est mort. Et l'anguille peut demeurer viue huit iours sans eau, durant le vent d'Aquilon. Puis vn de la Seree nous conta auoir veu en Angleterre diuiser le ventre d'un brochet, en Latin *Lucius*, pour montrer son lait, sans qu'il en mourust : car ayant esté recoufu & ietté en vn viuier, où il y auoit des tanches, il guerist.

Vn de nostre Seree, ne voulant laisser passer ce qu'on auoit dict du haranc, nous va affeurer qu'il auoit veu à Poitiers des harancs en vie, combien qu'il soit à plus de vingt lieuës de la mer. Son seruiteur qui auoit apporté sa torche, pensant bien luy aider, afferma qu'il auoit veu des harancs forets en vie, dictz par les Latins, *haleca nocturni*. On se print si fort à rire qu'on oublia à dire pourquoy le haranc mouroit incontinent qu'il auoit prins l'air, aussi bien que le Dauphin, plustost que tout autre poisson. Et en lieu de cela, quelqu'un demanda pourquoy les harancs, plustost que tout autre poisson, venoient à grand'troupe depuis la mer Septentrionale iusques à la mer du Couchant, contre le naturel de

tout poiffon, qui le plus fouuent va contre l'eau & la maree, de peur que le vent & la maree ne redresse & face enleuer ses escailles.

Il fut respondu qu'il y auoit bien d'autre poiffon que le haranc, qui à certain temps voyage & change de region. La raifon estoit, à son aduis, pour iouir de la temperature de l'air couchant. Car ayant prins le poiffon fon aife en la mer du Septentrion tout l'esté, eftant fon eau plus douce que des autres mers, le poiffon de la mer aimant les eaux douces, qui le fait fouuent monter contre les riuieres, si tost que l'Hyuer reuient, il s'en retourne és lieux qui font plus frappez du Soleil, plus chauds, & plus profonds, moins agitez des vents, fuyant les tempestes Septentrionales : car la mer Septentrionale eftant fort platte, est plus fubiecte aux grands vents, ayant le riuage bas, & peu de lieu où elle se puisse gayer & espandre, si bien que le vent melle fouuent le sable avec les flots : & voilà pourquoy le poiffon voyage & change de region.

Le me contente de ceste raifon, va dire quelqu'un, moyennant qu'on me die pourquoy la mer Septentrionale a fon eau plus douce que les autres mers. Il luy fut respondu, que c'estoit à caufe que le Soleil eftant moins ardent & brulant fur ceste mer, ne tiroit pas par ses rayons toute l'eau douce qui y est, comme il fait és autres mers.

Vn de la compagnie fans fortir hors du propos des harancs, en va faire vn plaifant conte, & commença ainfi, si j'ay bonne memoire : l'auois vn mien amy qui se tenoit près de la poiffonnerie, & près d'un vendeur de poiffon

salé. Ce poissonnier auoit fait grand' provision ce Carefme de harancs blancs : & estans fort chers, les pauvres gens disoient qu'ils estoient empoisonnez, pleins de serpens, & de vers. Avec ce bruit, il arriua que ce mien amy, voisin du poissonnier auquel il vouloit mal, commanda, vn premier iour de Carefme, à sa chambriere, de mettre vn haranc sur le gril, pour son desluner, puis l'enuoya en la caue : laquelle estant de retour trouuant que le chat auoit mangé le haranc, de cholere, luy baille si doucement d'un baston sur la teste qu'elle tue ce chat. Son maistre oyant le bruit monte en la chambre, & sçachant pourquoy sa chambriere auoit tué son chat, il le prend, & le iettant par la fenestre au beau milieu de la poissonnerie, il va crier tout haut ; Ce chat est mort pour auoir mangé d'un haranc. Cela diuulgué par toute la poissonnerie, puis par toute la ville, personne ne vouloit achepter ne manger des harancs : tout le peuple disant que c'estoit vn homme de bien qui l'auoit dit, & que s'il n'eust esté vray, qu'il ne l'eust pas dit. Le poissonnier sçachant cela, & que ses harancs luy demouroient sur les bras, met son voisin en Iustice, disant qu'il luy vouloit mal, & qu'il auoit controuué ces paroles pour empescher la vente de ses harancs. Il fut ordonné que celui qui auoit semé ce bruit seroit ouy par sa bouche. Estant deuant le Iuge, il perseuere à ce qu'il auoit dit, que ce chat qu'il auoit ietté par la fenestre estoit mort pour auoir mangé vn haranc, & qu'il le prouueroit par sa chambriere, qui auoit tué le chat, pourautant qu'il auoit mangé vn haranc qu'elle auoit mis sur le gril, ce pendant qu'elle alloit querir du vin pour le desluner.

Le luge, & tous ceux du iugement, se prenans à rire mirent les parties hors de Cour & deprocés, & sans despens.

De punir la chambriere, nous ne sommes pas Egyptiens, qui punissoient ceux qui tuoient les chats, & avec vn grand dueil les inhumoient, & ne tenons la superstition des Romains, qui ont fait cest honneur aux chats que de les mettre pour deuise aux enseignes des troupes d'Auguste. Tous ceux de la Seree de force de rire se refuseillerent les vns les autres, & mirent en dispute lequel poisson estoit le meilleur & plus sain, le poisson de mer ou celuy d'eau douce. Il fut arresté que le poisson de mer bailloit vn nourrissement qui n'auoit pas tant de superfluité que celuy d'eau douce : mais parce que le poisson de mer est plus ferme & dur que celuy d'eau douce, il se digeroit plus difficilement, combien qu'il soit de grande nourriture.

A ceste cause, disoient-ils, le poisson d'eau douce est meilleur pour les malades, qui digerent difficilement, à cause de leur estomach qui est debile, & le poisson de mer est meilleur aux sains, nourrissant dauantage. Que si au poisson d'eau douce y a quelque viscosité, frigidité, & humidité, qui nuirait aux malades, elle est corrigee par le sel qu'on y met en cuisant. Et si fut affermé qu'il n'y auoit viande au monde qui plus humectast que le poisson frais, & qu'il n'y auoit aussi rien meilleur pour les choleres, estant le poisson froid & humide, & les choleres chauds & secs. Mais demanda quelqu'un, puis que tout poisson est froid & humide, qui fait qu'apres en auoir mangé, on est plus alteré que si on auoit mangé

de la chair, qui n'est pas si humide & froide, veu que la soif n'est qu'un appetit d'humeur & de froideur? Il luy fust respondu, que le poisson estant flegmatique, c'est à dire, froid & humide, se cuisoit & digeroit difficilement dans le ventricule : par ce demeurant long temps en l'estomach, il se pourrit par la chaleur estrange, qui est & domine en toute putrefaction, dont vient la soif qui est causee de ceste chaleur estrange. Il ne s'ensuit pas pour cela, va dire un friand de poisson, que si le poisson altere plus que la chair, il ne soit aussi bon, aussi sain, & aussi delicat, & friand que la chair : car s'il altere, ce n'est que par accident. Et parce que le poisson se corrompt aisément, dont vient l'alteration, il fera bon en mangeant du poisson de manger force pain, lors le poisson ne vous fera nul mal : mais que le poisson apres qu'il est cuit, & estant encores chaud, ne soit laissé en lieu humide : car il seroit fort dangereux, & feroit telle nuisance que font bien souuent les potirons, en Latin *fungi*. Et pour empescher que le poisson ne face mal, & aussi à fin qu'il soit meilleur, & plus sain, il le faut faire bouillir & accoustre avec du vin, si nous croyons le proverbe qui dit, que le poisson depuis qu'il a perdu l'eau, ne la doit plus sentir : de là vient que la saulze d'Allemagne est meilleure, non seulement au goust, ains plus saine.

Les anciens, adioustoit-il, auoient le poisson en si grande recommandation, & le prenoient pour si bon augure, qu'il falloit que le nouveau marié, sortant premierement de la maison, qui estoit le septiesme iour, acheptast du poisson, lequel estoit ietté par une de ses

parentes sur les pieds de la nouvelle mariee. Entre les Turcs le poisson est en telle estime, que les Mahometans leur iettent du pain en l'eau où ils sont, pour l'amour de Dieu.

Quel animal, va-il dire en continuant, est plus net & plus sain que le poisson, veu qu'on dit, il est sain comme le poisson en l'eau ? Et comme dit monsieur Bodin, il n'est point ladre, ainsi qu'est le pourceau & le lieure : teigneux, roigneux, & farcineux comme le mouton & la brebis, qui est tousiours morueuse & hydropique, plein d'apostumes comme le bœuf : il n'est point subiect au mal caduc, ainsi que sont les cailles & coqs d'Inde : aux inflammations, comme les poules & chapons : aux poulx, comme les pigeons. Et si on ne meurt point subitement, adiouta-il encores, pour auoir mangé du poisson, comme on fait pour auoir mangé de la chair : car si vous mangez de la chair d'une beste qui aura mangé d'une autre beste veneneuse, auant que le venin soit bien digéré, alteré & changé de sa nature par la chaleur, vous en mourrez : car on void souuent de la poulaillerie qui mange des serpens. Et ne suis pas de l'opinion de Mattheole, qui tient que les animaux veneneux mangés par autres bestes ne peuuent nuire. Il y a du poisson, va repliquer vn de la Seree, qui est bien plus dangereux que vous ne dites : car les Egyptiens, & S. Ambroise, qui fuit saint Basile, maintiennent avec Nicandre, que les murenes fortans de la mer se mettent sur la terre, & lors frayent & s'accouplent avec les serpens. Celuy qui estoit tant le poisson, respond qu'Andreas Physicien, avec Aristote, dit que ce n'est que menfonge de dire

que la murene s'accouple avec les serpents : meſmes il tient, contre Ariſtote, que les murenes ne ſe prennent point en terre : que ſi elles n'euffent eſté bonnes, Ceſar n'en euft pas tant donné au peuple Romain en vn ſien triomphe : qui emprunta de C. Hircius ſix mille murenes, qu'il fit ſeruir à table en vn feſtin de ſon triomphe. Je ne croirai auſſi iamais, diſoit-il, que le lieure de mer mangé ſoit vn poiſon à l'homme : combien que Philoſtrate tienne que Domitian empoifonna l'Empereur Titus avec ceſte viande, dont Neron s'aidoit à l'encontre d'aucuns. Que ſ'il y euft eu du poiſon veneneux, les anciens ne l'euffent pas tant eſtimé, & eu en ſi grande reuerence : car ils ont penſé toute choſe maritime ſacrée, & ſi faiſoient conſcience de peſcher, & pluſieurs poiſſons eſtoient nommez ſacrez : comme nous trouuons en Martial,

*Portez l'acipenſer aux tables palatines,
Ornez de beaux preſens les viandes diuines.*

Ce poiſſon acipenſer, que les François appellent Eſturgeon, & ceux de Bordeaux Creal, ne ſe ſeruoit iamais à la table des Romains ſans vne grand'pompe, les ioueurs d'inſtrumens allans deuant, & ceux qui le ſeruoient eſtans couronnez : comme ils auoient de couſtume, en ſeruant à la table les choſes rares, de faire marcher la lyre & violon deuant ceux qui les ſeruoient. On dit que ce poiſſon a les eſcailles tournees vers la teſte, vnique en cela.

Diodore dit, adiouiſtoit-il, qu'en Sicile il y a vne fontaine, qu'on nomme *Arethuſa*, qui eſt pleine de poiſſons

si sacrez qu'on n'en oferoit manger : que si quelque estranger en mange, il s'en trouuera mal. Que si nous voulons adiouster foy à aucuns, qui disent que tant plus les animaux sont de longue vie, tant meilleurs & sains sont-ils à manger, le poisson emportera le prix : car on a trouué des poissons ayans vn collier au col, par lequel on cognoissoit qu'ils auoient vescu deux cents ans : la longue vie prouenant d'une bonne humidité, difficile à corrompre, avec une chaleur parfaite : laquelle humidité ne peut estre consommée par la chaleur du Soleil : ce qui est cause que les animaux de mer sont plus grands que ceux de la terre : la vertu du Soleil corrompant l'aliment des animaux qui vivent sur la terre, ce qu'il ne peut faire aux animaux cachez sous les eaux. Que le poisson soit de longue vie, adioustoit-il encores, Gefner escrit que l'an de salut 1497. fut prins vn brochet en vn estang près de Haylprun, cité Imperiale de Siene, lequel auoit vn anneau de cuiure attaché à ses brouches & oreilles, auquel estoit escrit en caracteres Grecs, Je suis le premier poisson qui fut mis en cest estang par les mains de Federic second Gouverneur du monde, le cinquiesme d'Octobre 1230. De sorte qu'il apparroit, que ce brochet auoit vescu en cest estang 267. ans.

Il fut adiousté à tout cecy, pour prouuer la bonté du poisson, & la delicateffe, que iamais les anciens n'ont fait leurs grands festins sans poisson, encores qu'ils l'acheptassent au prix de l'or, aussi bien qu'un mulet qui a esté acheté de nostre temps par vn Seigneur de France au poids de l'or : lequel disoit qu'il n'estoit saulce que de cherté, le coust luy donnant bon goust : car quand il

estoit près de la mer, il ne mangeoit point de poisson, & quand il en estoit elloigné, il en vouloit.

Nous trouuons aussi, adioustoit-il, que les poissons delicats, comme le Mulet, le Turbot, la Dorade, l'Esturgeon, la Murene, s'achetoient au prix d'argent pur & sec. Et qu'il y eust vn friand, qui ne merite pas d'estre nommé, qui paya deux cents escus d'un mulet de mer, ne pesant que deux liures, qui estoit l'acheter au poids de l'or.

Caton le Censeur aussi trouuoit cela si estrange, ce dit Plutarque, qu'il assure qu'une ville ou vn pais ne sçauroit gueres durer, où vn poisson est vendu plus cher qu'un bœuf. Et aussi que les Romains ont laissé par escrit qu'il y auoit plus de quatre cents sortes de poissons bons à manger, & qu'il n'y auoit pas quarante sortes de bestes terrestres, qui puissent seruir de nourriture. Qui est pour monstrier que Dieu n'eust pas créé tant de poisson, qui ne couste rien à nourrir, qui n'est iamais malade, qui est si net, s'il n'eust esté bon. Et le premier Empire qui nous est baillé, est sur les poissons, quand il est dit en Genese, que l'homme commande sur les poissons.

Encores qu'on die, repliqua quelqu'un, Il est sain comme le poisson en l'eau, si est-ce que j'ay veu respan dre sur l'eau des estangs & viuiers du perfil, & qu'on disoit que cela resiouïssoit & guerissoit les poissons malades. Et si Seneca dit qu'il y a dans des cauernes & fosses de la mer, des eaux cachees, qui viennent à desborder de là, avec grande quantité de poissons, qui sont mortels à ceux qui en mangent, parce qu'ils sont engreffez & nourris à l'ombre.

Dauantage Gefner dit qu'il s'est trouué vn poisson ayant la figure si hideuse, qu'on le disoit estre vn diable de mer, avec cornes & oreilles. Il peut estre, luy fut-il respondu, qu'en la mer y ait quelques monstres, comme il en y a sur la terre. Galien aussi a escrit qu'il se trouue en la mer vn poisson, qu'il nomme *Ouranoscope*, lequel regarde le Ciel, combien qu'il regarde plus l'eau que le Ciel : car il n'y a que l'homme qui ait la face esleuee au ciel, à ceste cause on dit que les Grecs l'ont nommé *anthropos*.

Le ne sçay, va dire vn de la Seree, quel poisson c'estoit que certains Charlatans monstroient à Paris l'an 1587. estant en vie, qu'ils nourrissoient dedans l'eau, & gaignoient leur vie le montrans au peuple, le faisans tourner d'un costé sur l'autre, avec mugissement.

Celui qui aimoit tant le poisson, reprenant ses premiers arremens, va dire que les Grecs n'auoient pas moins estimé le poisson que les Romains, & qu'ils l'auoient trouué aussi friand & delicieux : & le prouuoit de ce que les friands ont esté par eux appelez *Philopoi*, & *Opfophagi*, ce dit l'Autheur du Dialogue du nouveau langage Italiannizé, n'ayans les Grecs entendu le mot *opson* de la chair, mais du poisson, par excellence, comme tesmoignent Athenée & Plutarque.

Regardez, adioustoit-il, que faisoit Antagoras le Poëte, quand le Roy Antigonus le trouua en sa cuisine, & sa gentile responce. Vous souuienne, comme dit Plutarque, que Demosthene reproche à Philocrate, qu'il acheptoit des putains & des poissons : & ce que Ctesiphon dit à vn gourmand, qui crioit en plein Senat, qu'il creueroit

plutoſt : Garde toi bien, dit-il, mon amy, de le faire : car tu nous ferois manger icy aux poiſſons. Nous trouuons, diſoit-il, que la Royne des Syriens, nommee Gatſis, aima tant le poiſſon, qu'elle fit proclamer que nul n'eut à manger aucun poiſſon ſans elle.

Vne de nos femmes de la Serée lors va dire, Je ne ſçay comme il y a des femmes qui aiment tant le poiſſon : car quant à moy j'aimerois mieux vne poignée de chair qu'un plein plat de poiſſon. Celuy qui parloit de la bonté du poiſſon, voyant que ceſte femme auoit rougy de ce qu'on s'eſtoit prins à rire, pourſuiuit en ceſte forte.

Les Romains auoient le poiſſon en ſi grandes delices, qu'en Eſté ils faiſoient fouuent en leurs ſales baſſes couler de l'eau freſche & clere dans les canaux au deſſous d'eux, où il y auoit force poiſſon en vie, que les aſſiſtans choiſſoient & prenoient en la main pour le faire appreſter chacun à ſon gouſt : car le poiſſon a touſiours eu ce priuilege, comme il a encores, que les grands ſe meſſent de le ſçauoir appreſter : repetant ſouuent le prouerbe militaire, qui dit, Celuy n'eſtre ſoldat, qui ne ſçait appreſter ſon diſner : les grands ayans touſiours eſté ſi curieux du poiſſon, qu'on trouue qu'un Romain nommé Vedius Pollio, du temps d'Auguſte, fut ſi friand de poiſſon, qu'il le nourriſſoit dans ſes viuiers de la chair de ſes ſerfs, qu'il leur bailloit pour nourriture, apres les auoir tuez, à fin que ſes poiſſons nourris de chair humaine fuſſent plus delicats. Plutarque dit que Craſſus auoit vne lamproye, laquelle eſtoit ſi appriuoſee qu'elle luy obeſſoit, dont luy auoit donné vn nom comme à vne

beste domestique, & l'appellant la faisoit venir vers luy : laquelle estant morte il pleura.

Les Romains gardoient ces lamproyes en leurs viuiers : parce qu'aucuns disent que la lamproye est poisson veneneux en la mer, mais qu'il est rendu bon, quand il est degorgé, & entré dans les grands fleuves. Mesmes qu'Antoine Loys Medecin dit que manger des lamproyes est fort bon, pour resister au venin de la peste, par vertu & propriété naturelle : & que le masle des lamproyes est tout d'une couleur, & que la femelle est marquée, sans dire laquelle est la meilleure. Et à fin que ne trouviez estrange la priuauté de la lamproye de Crassus, plusieurs auteurs ont escrit que les bestes aquatiques se pouuoient appriuoiser, entre lesquelles on nomme les anguilles, principalement celles qui se tiennent en la fontaine d'Arethuse : là où Athenée dit auoir veu des anguilles si priuees qu'elles prenoient du pain, du fromage frais, & de la tripaille des sacrifices, entre les mains de ceux qui les appelloient. En passant, il fut dit, que les anguilles mortes ne reuenoient iamais sur l'eau, comme les autres poissons.

C'est vn grand cas, va dire vn autre, de la diuersité des poissons : car nous trouuons que l'Empereur Vitellius se fit seruir pour vn souper de mille sortes de poissons. Ce qui donna occasion de dire, à quiconque ce fut, qu'une seule forest fustit pour repaistre plusieurs Elephans, qui sont grandes bestes, là où l'homme seul à grand' peine se contente-il de tout ce que la terre & la mer peuuent nourrir. Qui est pour monstrier que si le poisson n'eust esté delicieux, les grands seigneurs n'eussent esté

fi curieux d'en couvrir leurs tables, plustost que d'autres viandes, & n'eussent pas tant despendu d'argent à construire leurs viuiers, & à les achepter.

Nous trouuons que Caton, curateur de Lucullus, vendit vn grand prix les piscines & viuiers de son mineur, pour l'acquitter. Et que l'Empereur Caracalle a tant chery le traité de poissons d'Oppion, que de luy donner de chaque vers autant de ducats. Et que les Romains ne faisoient leurs plus friands banquets que de poisson : ce que tesmoigne l'Empereur Caligula, qui fit vn festin de poisson, qui dura six mois : & pour le faire, on pescha toute la mer Méditerranee : après auoir prins tout le poisson qui estoit dans leurs viuiers & referuoirs si amples, qu'ils n'espargnoient rien à les construire. Et si les Romains estoient si foucieux de poisson, qu'ils le domestiquoient & appruiuoient de telle sorte qu'il venoit manger en leur main au bout de leurs viuiers, au son de leur sifflet : quelquesfois leur attachans de petits affiquets, & lames d'or & d'argent, aux oreilles. Encores auourd'huy tout le pais de Grece & de Turquie, est plus friand de poisson que de chair, la chair leur ayant toujours esté inferieure au poisson. Si bien qu'encores auourd'huy les Religieux d'Egypte s'abstiennent toute leur vie de manger du poisson, pensans se priuer d'aussi grandes delices comme font nos Moines, qui s'abstiennent de manger de la chair.

Les Romains, adiouta-il, ont eu le poisson en telle estime, qu'on les a surnommez du nom de quelque poisson, qu'ils auoient prins en peschant, ou qu'ils aimoient : comme fut *Sergius Orata*, & *Licinus Murena* :

aussi bien que s'ils eussent prins le nom d'un pais surmonté par eux. Paul loue trouue mauuais que le Pape Adrien preferoit le Merlus à tous delices & mangiers : ne regardant pas, dit-il, que c'estoit son goust, & son appetit, où il auoit esté nourry : & qu'il ne faut pas chauffer tous hommes à la mesure & forme de son pied.

Quelqu'un luy confessa le poisson estre plus delicat & friand que la chair, mais non pas qu'il fust si sain : pour ce, disoit-il, que les Medecins le defendoient : principalement aux fieures, encores que le poisson soit froid & humide, à cause qu'il est de facile transmutation, & aussi subiecte à putrefaction, qui se fait par chaleur estrange : dont le poisson engendre la soif, combien qu'il soit froid & humide, qui esteint la soif.

Que si nous trouuons que les anciens l'ont permis aux malades : c'estoit qu'ils regardoient à leur coustume d'auoir le poisson en grand vfage. Il se trouua vn disciple de monsieur Syluius, qui nous va asseurer que son maistre se moquoit de ces Medecins à l'estuuee, ne sçachans qu'une leçon & routine de caballe, qui defendent indifferemment tout poisson : & disoit que son maistre defendoit seulement le poisson salé, la diuersité des mets de poisson, & la chair & le poisson ensemble : à cause de la diuersité de la concoction : &, comme dit Stuckius, c'est mesler le ciel, la terre, & la mer, quand nous mettons en vn mesme lieu les oiseaux, les bestes & fruits, & les poissons, & qui sert de feu, qui est le quatriesme element, les vins forts, l'hypocras, & les espiceries. Parquoy les elemens ainsi meslez & confus, ne se faut esmerveiller s'ils engendrent diuerfes tempestes & maladies en nostre

corps. Et sur tous poissons nostre maistre estimoit ceux de roche, & ceux qui sont prins aux bords de la mer, estre de meilleure digestion que les autres : à cause qu'ils n'ont pas tant de viscosité que ceux qui sont en pleine mer, & aussi qu'ils sont plus friables.

A ce propos Plutarque dit, que Philoxenus disoit, qu'entre les poissons ceux qui estoient les moins poissons estoient les plus saoureux, comme entre les chairs celles qui estoient les moins chairs. Et pour nous montrer que le poisson estoit bien sain, il nous disoit qu'il n'y avoit point peuple qui vesquit plus long temps, & sans medecine, ne maladie, que les Islandois, & Ichthyophages, combien qu'ils ne mangent que du poisson. Et que Zenon & Crantor, bons Medecins, renvoyoient au poisson ceux qui se sentoient mal disposez : Galien aussi disant en deux lieux, qu'il n'y a point meilleure nourriture que de poisson de roche.

Je croy, va dire vn Drolle, qu'il n'y a que les avaricieux qui trouvent le poisson mauvais, & de dangereuse nourriture, pour estre fort cher à ceux qui sont vn peu loing de la mer : car vous ne trouverez iamais les gens chiches à la poissonnerie, mais ouy bien ceux qui se veulent bien traicter : lesquels ne se font que pourmener ordinairement en la poissonnerie, ayans l'oreille toujours ouverte à escouter le son de la cloche, quand on delivra le poisson au marché. Et ceux-cy n'y envoient jamais leurs femmes, s'asseurans bien qu'à cause de la cherté elles diroient à leurs maris n'y avoir point de maree. Et non sans raison : car avec la cherté, le poisson couste encores beaucoup à l'accoustrer & fricasser,

comme nous trouuons d'un Laconien, qui ayant achepté du poisson, le bailla à habiller à un tauernier, qui luy demanda du fourmage, & de l'huile pour ce faire. Et lors le Laconien luy dit, Si i'eusse eu ce que tu me demandes, ie n'eusse pas achepté de poisson. La cherté du poisson est confirmee par Caton, qui disoit que l'on vendoit plus le poisson que nulle autre viande qui vint au marché : si bien que declamant contre la superfluité & les delices, disoit qu'un poisson se vendoit plus cher à Rome que non pas un bœuf. Il fut dit aussi que les anciens auoient en si grand honneur le poisson, qu'ils l'auoient transmis iusques au Ciel, & que les Syriens pour leur reuerence n'en mangeoient point : mais seulement faisoient mettre en leurs sepulchres autant de poissons qu'ils auoient tuez d'hommes en guerre : & si firent un Dieu, qui s'appelloit Dagon, parce que c'estoit une idole, qui estoit poisson depuis le nombril en bas, comme nous depeignons Mellusine.

Et à propos de la cherté du poisson, ie vous diray ce qui m'arriua. Il n'y a pas long temps, commença il à dire, que ie trouuay un mien voisin qui alloit à la poissonnerie, & i'en reuenois : il me demanda si i'auois achepté du poisson, ie luy dy que non, parce qu'il estoit trop cher, & qu'il m'eust fallu mettre beaucoup d'argent si i'eusse voulu que toute ma famille s'en fust sentie.

Il me reprocha que i'estois trop chiche, & apres il me dit, Veux-tu bien faire, puis que le poisson est si cher ? achepte-moy pour deux liards d'aulx seulement, ie t'affaire que tu t'en sentiras plus, & tous ceux de ta maison, que pour un escu de poisson.

Le cogneu bien lors qu'il se moquoit : mais escoutez comme il en fut puny. C'est qu'apres m'auoir conuié à dîner, il s'en alla sur les ponts, où l'on vend le poisson d'eau douce : le suiuant de loing, ie le trouue nud teste, & à genoux sur les ponts. Le luy demande qu'il faisoit là, il me respond qu'il difoit graces, & qu'il auoit dîné. Puis me conta qu'ayant achepté vne carpe toute viue, & que voulant remettre le retour de son argent en sa bourse, il auoit mis sa carpe sur les accoudouers du pont, & qu'elle n'y auoit pas si tost esté, que faisant le sault de la carpe, elle n'eust faulté en la riuere. Ay-ie pas donc dîné? me demanda-il. Me prenant à rire, ie luy dy que i'auois achepté des aulx pour deux liards, comme il m'auoit conseillé, & que s'il vouloit venir dîner avec moy, il s'en fentiroit plus que s'il auoit mangé sa carpe qui luy coustoit trente sols.

Quelqu'un demanda pourquoy les Pythagoriens ne mangeoient point de poisson, puis qu'il est si bon, & si delicat. Ce n'est pas, respond vn autre, que le poisson soit mauuais, & qu'on l'estime tel : mais c'est à cause du silence qui leur estoit commun avec le poisson : ou bien les Pythagoriens ne mangeoient point de poisson, parce qu'il est si goulé & si affamé, qu'il se mange l'un l'autre, & que les grands mangent les petits, vn poisson estant le tombeau de son semblable : & pour ce vice-là, ie croy qu'ils s'en abstenoient, ne voulans seulement fuir ceste rapacité de s'entremanger l'un l'autre, mais euitans aussi de participer & communiquer en quelque sorte que ce soit aux animaux qui de leur naturel estoient tels.

Le croy, va dire vn autre, que les Pythagoriens

n'violet point de poisson, à cause qu'il excite plus l'a&e Venerien que la chair : dautant que la semence qui en prouient en est plus aiguë & piquante, dont elle sollicite plus la vertu expultrice : combien que le poisson n'engendre pas tant de semence que la chair, la chair nourrissant mieux, & la semence n'estant que superfluité de bonne nourriture. Et quelque bonté qu'aye le poisson, adioust-il, si est-ce qu'entre toute autre viande, dont nous vsons, nous aimons mieux la chair, & nous profite plus : à cause, comme ie croy, que la chair fortifie plus, & remplit mieux nos corps : ou bien qu'elle approche plus de nostre substance. Et aussi que la continuation du poisson est plus fâcheuse & ennuyeuse que celle de la chair. Si vous m'en demandez la raison, disoit-il, ie ne la sçay pas : non plus que ie ne sçay pas pourquoy les anciens vendoient le poisson *sonitu tintinnabuli*. Et que cela soit vray, nous trouuons qu'un Philosophe se plaignoit de ses disciples qui l'auoient laissé au milieu de sa leçon, pour aller acheter du poisson, fors d'un qui estoit demeuré tout seul, qu'il loua beaucoup, disant qu'il luy estoit plus agreable que tous les autres : mais il se trouua qu'il estoit sourd, & qu'il n'auoit point ouy le son de l'instrument auquel on vendoit le poisson, comme auoient fait ses compagnons, ce qui l'auoit retenu là.

Ie ne sçay, dit un de la Seree, si autresfois en Poictou on n'a point vendu le poisson au son & cry du cornet, qui seruoit de tintinnabule dont vsoient les Grecs en la vente de leur poisson : car on dit en ce pais que le poisson corne, quand il est gâté, puant, & corrompu. Ceste

derniere question nous arreſta tout court : & fut conclud que monſieur de l'Eſcalle, qui eſtoit lors de par-deçà, en feroit conſulté, comme celuy qui n'ignore rien.

A ce propos, va-il dire en continuant, ie ne ſçay non plus, pourquoy le poiſſon de mer, eſtant hors de l'eau, eſt pluſtoſt corrompu & gaſté que celuy d'eau douce, veu que l'eau dont eſt fortý le poiſſon de mer eſt ſalee : qui ne ſe corrompt pas ſi toſt que l'eau douce. Et ſi ne ſçay auſſi pourquoy les fleurs d'aubepin de leur ſenteur gaſtent le poiſſon, principalement les maigres : les chaſſes mares de noſtre païs de Poictou en amenant vendre leur poiſſon de mer, fuyans les hayes garnies d'aubepins.

Vn de la Seree qui ſe vouloit retirer, va dire qu'il s'en alloit en ſa maiſon conſulter ſes liures, & que ſi on le vouloit attendre à retourner, il leur en rendroit ſi bonne raiſon qu'ils s'en contenteroient. Et quand & quand leur diroit pourquoy il faut plus ſaler le poiſſon de mer en le cuifant, que celuy d'eau douce : & auſſi pourquoy le poiſſon ſalé, ou la chair ſalee, ſe deſſalent mieux, & pluſtoſt, en l'eau de mer qu'en l'eau douce : & dauantage leur diroit pourquoy le poiſſon eſt beaucoup meilleur cuit en ſon eau, là où il a eſté nourry & prins, qu'en vne autre : & pourquoy le poiſſon ſalé, ou la chair ſalee, deuiennent plus doux ſi on les laue avec de la ſaulmure, que ſi on les lauoit avec de l'eau douce.

Vne Feſſe-tondue va dire alors, le poiſſon donc d'un lac, qui s'appelle *lacus Dumenſis* en Latin, deuroit eſtre bon : car nous trouuons dans Gaguin, que l'eau de ce lac par vne grande chaleur vint tellement à bouillir, que

le poisson tout cuit venoit au riuage, dont ceux du pais mangeoient, & sans l'accoustrer autrement le trouuoient si bon qu'ils ne s'en pouuoient faouler : & c'estoit, à ce que vous dites, parce que ce poisson estoit cuit en l'eau où il auoit esté nourry.

Encores, repliqua quelqu'un, ceste chaleur fit plus de bien aux habitans de ce pais, que ne fit pas la froideur du temps de Phocas Empereur : car Blondus & Nicephore disent qu'en ce temps, le froid fut si grand, que la mer deuint toute gelee, & que par apres elle ietta le poisson tout mort. Puis en continuant, & se remettant encores sur les doutes, va demander pourquoy le poisson se corrompoit par la teste, & tous les autres animaux par le ventre.

Ne feroit-ce point, luy fut-il respondu, que le poisson ne digerant point ce qu'il mange dautant qu'il n'a qu'un intestin, où ce qu'il prend passe, il rend ce qu'il mange tout crud, & auant qu'il soit alteré & corrompu ? Et par ce ne se gaste le poisson par le ventre, à cause que la nourriture qu'il prend n'y demeure gueres : & n'en estant pas beaucoup nourry, ne gardant qu'un peu ce qu'il mange, & le rendant crud, ne faut s'esmerveiller si le poisson aussi a tousiours une auidité de manger : qui cause, comme il a esté dit, que les Pythagoriens n'en vouloient iamais manger, de peur de participer à leur rapacité : dont est venu le prouerbe François, Les gros mangent les petits. Avec ce que les grands poissons mangent les petits, il y a un pais où les poissons font si gros & grands, qu'ils font tout plein de maux, si nous croyons Paul Venitien, qui a escrit qu'au Royaume de

Var, en l'Indie maieure, y a plusieurs Magiciens & ciers, nommez *Abraiamins*, lesquels par leur art magique coniuurent les poiffons, qui font fort grands & pais, de peur qu'ils ne facent mal. Ces poiffons est grands que l'on en fait des armes offensives & de ues. Il me fouient auoir leu, que Bajazet Empereu Turcs, ayant vescu miserable & prisonnier de Tencan vingt ans moins seize mois, renfermé en vne cage se perça le gozier avec vn os de poisson, qu'vn eluy ietta par moquerie en sa cage, se desplaisant de sa honteuse calamité, qu'il ne demandoit qu'à se

Les Rhodiens, adioustoit-il, estans bien de con opinion à ces Philosophes, qui tenoient ceux qui mangeoient point de poisson, & aimoient mieux la c pour sauages & goulus, ce dit *Ælian* : lesquels au le poisson en si grande recommandation, que le p aimoit ceux qui l'aimoient, & en mangeoient, estimoit liberaux, sobres, & humains.

Vn des nostres s'auança de dire qu'il n'auoit aimé le poisson d'eau douce, depuis qu'il auoit veu pescheur en la riuere de nostre Clan, qui auoit m fondement d'un cheual Reistre mort, vne poche, & le pescheur pressant le ventre de ce cheual auoit fortir autant de poiffons, comme il fortit de soldat cheual de Troye.

Possible, va dire vn autre, que ces poiffons ne soient point de la pourriture de la beste morte : s'estoient retirez là dedans, pour euitier que les poiffons ne les mangeassent : ne pouuans pas comme font ceux de l'isle Occidentale: car i'ay

adiousta-il, en leur histoire, qu'il se trouue là vne sorte de poisson qui a des ailles, & qu'il fait à chafque vol cent & deux cents pas, n'estant iamais à repos : dautant que les autres poiffons de la mer le voulans manger, il pense se sauuer au vol, mais il trouue des oiseaux de mer & plongeurs, qui sont prests pour l'empoigner en volant, de sorte qu'il n'est aßeuré ny en l'eau ny en l'air, viue image, disoit-il, de la vie des hommes.

Ils disent, adiousta-il, que ce poisson volant est pres-que de mesme forme que le haranc, avec petits barbil-lons soubz la gorge, & les ailles comme vne chauue-fouris, & presques aussi longues que tout le corps, & saoureux pourtant à manger. Et pource qu'on n'en a point veu au delà le Tropique de Cancer, aucuns esti-ment que ce poisson aimant la chaleur, & se tenant soubz la Zone brulante, n'outrepasse delà ny deçà le Pole.

Il se trouue bien, adiousta vn de la Seree, des poiffons de pardeçà qui sortent de l'eau d'eux-mesmes : & font cela à mon aduis, quand ils sentent la pluye venir, se re-fiouiffans de l'eau qui doit tomber, ou que le mouuement des vapeurs de l'eau qui montent en haut, les fâchent dedans, qui est cause qu'ils sortent en l'air.

Quelqu'un prenant la parole, va dire qu'il ne laisseroit à manger de ce poisson, qui sort du ventre d'un cheual, non plus que du poisson qui est en la riuiere de Smede, encore que l'eau en soit noire, ce dit Olaus, & que tout le poisson qui est dedans, soit aussi noir que les cafferons : car il ne laisse pour ceste couleur d'estre fort bon. Et ma raison, disoit-il, est que le poisson ne vient point de

pourriture & putrefaction, n'y ayant que deux especes de poiffons : l'une qui engendre des œufs, & l'autre celle qui porte & engendre vn animal viuant, comme le chat & chien de mer, le dauphin, & le marfoûin, & generalement tous ceux qui ont cartilages : defquels on escrit, que quand leurs petits, estans encores ieunes & foibles, font espouventez de quelque chose en la mer, que leurs meres les reprennent & refferrent en leur ventre, pour les cacher : tout animal aquatique ne voyant rien quand il naift.

Et n'y a forte de poiffon que ie ne mange, adioustail encores, hors vn poiffon qui se prend en la mer Oceane enuiron le temps de Pasques, que l'on nomme *Megre*, qui est grand comme vn petit enfant : car en ayant mangé vne fois, tout le corps, les mains, le visage, me vinrent à peler, & ne fus iamais si estonné, disoit-il : car ie pensois bien cela estre venu de la chair pluftost que du poiffon.

C'estoit, luy fut-il respondu, pour auoir mangé du foye de la *Megre*, & non pas du reste : & dit-on que cela se fait quand ce poiffon se prend estant en chaleur : car on mange bien d'aucunes *Megres*, que cela n'arriue point.

Quelqu'un de la *Seree* prenant la parole, nous va enseigner à cognoistre comme on pouuoit acheter de bon poiffon, en disant : Si vous achetez du poiffon frais, s'il est mort, prenez celui qui fera tout de trauers & gauche : parce que le poiffon qu'on tue, & qui meurt de force, en mourant se retire & demeure tout de biais, & non pas celui qui meurt de luy-mesme. Et aussi, enco-

res que le poiffon foit falé, achetez pour le meilleur celuy qui fera le plus de trauers & gauche, eftant figne qu'il a esté falé auant qu'estre gâté & corrompu. Que si vous sçauoir si le poiffon est frais, & qu'il n'est point gâté, faut le regarder aux oreilles, que s'il les a rouges & vermeilles, il n'y a pas long temps qu'il est mort, & n'est point vieil. Que si vous achetez du poiffon falé, prenez celuy-là qui est le plus blanc : & soit le poiffon frais ou falé, celuy-là est le meilleur qui est prins quand le Soleil est au figne de Pifcés, & auffi que la pefche de tous poiffons est la meilleure en ce figne, qu'elle n'est tout le reste de l'an. Et si adiouftoit ce que dit Plutarque, qu'au voyage que fit Alexandre és Indes, il trouua vn païs où les hommes ne viuent que de brebis, qu'ils nourriffoient de poiffon de mer, & que iamais on ne mangea de meilleure chair. Auffi nous trouuons par escrit que les loups aiment fort le poiffon : que si les pefcheurs le long des palus Meotides ne leur laiffent de bonne foy vne part efgale de leur prinfe, ils vont incontinent defchirer leurs rets.

La fin de la Seree fut la fin de nostre sçauoir : car l'un d'icelle commençant à parler des poiffons armez de coquilles, & foustenant l'opinion de Bernard Palliffi, dit que les coquilles qu'on trouue de pierre bien loing de la mer, font venuës des riuieres, & depuis se font petrifiées : & que les tais & coquilles qu'on trouue en des pierrieres peuuent auoir esté engendrees sur le lieu mefme, pendant que les rochers n'estoient que de l'eau & de la vase, lesquels depuis ont esté petrifiés avec lesdits poiffons. Que s'il se trouue, difoit-il, des coquilles

mesmes dans les pierrieres, & de toute espece de poisson portant coquilles, c'est qu'il y auoit en ces pierrieres quelque receptacle d'eau, auquel estoit vn nombre de poissons armez de coquilles, engendrez là par la chaleur, & depuis petrifiez & congelez.

Je croirois plustost, repliqua quelqu'un, que ces coquilles ont esté iettees en la terre, apres auoir mangé le poisson, & estans en terre par leur vertu salitiue ont peu faire attraction d'un sel generatif, qui estant ioinct avec celui de la coquille en quelque lieu aqueux ou humide, l'affinité desdites matieres estans ioinctes à ce corps mixte, ont endurcy & petrifié la masse principale. Que s'il se trouue de ces coquilles de poisson petrifiees és montagnes, aussi bien qu'és vallees, ce n'est pas à dire, selon Pallissi, qu'elles y soient du temps du deluge, comme tient Cardan : car és Ardennes tu trouueras de ces coquilles petrifiees iufques dans le beau milieu de ces rochers, encores qu'ils soient continus & bien ioincts : & ne scauroit-on penser par quelle porte entra la mer en ces roches.

Il faut donc dire, va dire vn autre, selon Pallissi, qu'au parauant que cesdites coquilles fussent petrifiees, les poissons qui les ont formees estoient viuans dedans l'eau, qui repositoit dans les receptacles desdites montagnes, & que depuis l'eau & les poissons se sont petrifiez en vn mesme temps par la vertu de l'eau congelatiue, qui a penetré tout au trauers des coquilles en les changeant de nature en autre, sans offer rien de leur forme : ces formes ne se pouuans faire, sans estre formees par choses animees. Que si vous trouuez, adioustoit-il, bien

loing de la mer des coquilles de poissons, semblables à celles de la mer Oceane, qui n'ont point encores esté petrifiées, ains sont encores telles comme elles estoient quand le poisson estoit dedans : cela doit faire à croire qu'il y a autresfois eu des eaux en ce lieu-là, qui produisoient les poissons qui ont formé lesdictes coquilles : mesmes qu'il se trouue des poissons aussi bien petrifiez que la coquille.

Ceux de la Seree trouuerent ce propos si nouveau, qu'il fallut venir à ce qu'en dit Pline, qui escrit de ces coquilles petrifiées, que c'est Nature qui semble se iouer : mais vn de la Seree, approuuant l'opinion de Pallissi, se ioué aussi de ce que Pline en dit. Et pour prouuer que la mer en beaucoup d'endroits s'est reculee de la terre, & qu'elle a laissé là les coquilles, il le prouua de ce qu'à Puzoles, dicté autresfois *Puteoli*, il y a quelques années que la mer se retira de la terre d'environ vne lieue & demie : du haure d'Ambrace de mille pas, & d'Athenes de cinq mille, aussi bien que d'Ephese, & d'aupres de Troye.

Pindare tient, adioustoit-il, que Rhodes apparut par le retirement de la mer. Quant est de la region d'Ammon, où estoit le magnifique temple de Iupiter, Strabon apres Eratosthene en fait mention, disant que tout le long de trois mille stades on veoid vne infinité d'escailles, esparées par cy par là.

Croirez-vous bien, adiousta quelqu'un, que si on trouue vn Dauphin prins aux rets, où il mange les poissons prins, qu'on ne luy fait nul mal, & que seulement on le fesse & chastie comme on feroit de petits enfans?

à cause que les Dauphins aiment les hommes, & les sauvent estans jettez en l'eau. On dit aussi que le veau marin aime les hommes, mesmes qu'estant mort, & porté sur foy, sa peau s'eleue si la mer se trouble, & se rabaisse quand la mer est calme, & qu'à ceste raison les mariniers s'en habillent.

L'adiousteray encores que l'Escare ayant aualé l'hameçon du pefcheur, ses compagnons s'assembloient en foule autour de luy, & rongent la ligne : que si d'avanture il y en a vn qui ait donné dedans la nasse, les autres luy baillent la queue par dehors, & luy la ferrent tant qu'il peut, & à belles dents, ils le tirent ainsi au dehors.

Croiriez-vous bien, demanda quelqu'un, que le poisson meurt du son de l'artillerie, & que le son des harquebuzes de ceux qui tirent au gibbier fait mourir le poisson ? Parquoi ceux qui ont des estangs & riuieres, doivent bien empescher ces gibboyeurs. L'ay veu, adioustoit-il, qu'en nostre pais de Poictou on amenoit force Saumons, & y estoit aussi commun que l'Aloze : mais depuis que les galeres furent à Nantes, le son de l'artillerie les a faicts mourir, ou pour le moins si bien estrangez, que nous auons esté plus de dix ans sans en auoir, ou pour le moins si peu que rien.

Chacun se retiroit, n'eust esté quelqu'un qui nous asseura auoir ouy dire à plusieurs, qui auoient voyagé aux Indes Occidentales, qu'il se trouue là vn poisson, appelé Chasseur, avec lequel on pefche, & qu'on s'aide en ce pais-là de ce poisson à en prendre d'autres, comme pardeçà on se sert de quelques oiseaux à en prendre

d'autres. On tient, ce disoit-il, ce poisson appriuoisé en quelque vase plein d'eau, comme nous tenons les Esparuiers sur le poing. Et depuis qu'il est priué, on luy attache vne corde fort longue au chaignon du col, & deuant que les pefcheurs le mettent dans la mer, ils luy font feste, luy disant qu'il ne prenne pas des petits poissons : ce fait, ils le laschent avec la corde, iusques à ce qu'ils sentent la prinse : car il s'en va au ventre de quelque poisson des plus grands, & s'y attachant, il demeure prins, en forte que les pefcheurs sentans cela, tirent ce poisson à eux, qui iamais ne laisse sa prinse.

Quand celuy qui faisoit ce conte, s'apperceut qu'on en rioit, il nous va dire, Vous croirez mieux possible Rondelet, qui escrit y auoir vn grand poisson de mer, qu'il nomme Manat, ressemblant à vn bœuf, qui a le dos plat, & le cuir fort dur, & pese tant que deux bœufs font bien empeschez de le trainer. Il dit qu'on l'appriuoise comme on feroit vn chien, mais il se souuient bien des torts qu'on luy fait. Pierre Martyr Milanois dit bien dauantage : car il escrit que ce poisson Manat se peut appriuoiser, & qu'il a veu vn Cacique, ou Seigneur Indien, qui en auoit vn qui donnoit plus de passetemps qu'un Singe, & si portoit par fois sur son dos dix Indiens, les passant d'un riuage à l'autre. Et dautant, dit-il, qu'il vit en terre, ayant quatre pieds, comme la Loutre, par fois il lutte avec les Indiens, & prend à manger de leurs mains.

Le reste de la Seree se rioit de ce poisson, quand celuy qui l'auoit conté leur va dire, Vous croirez facilement mon conte, si vous croyez ce que dit Pline du

poiffon Anthias, que nous appellons Barbier de Mer, vn defquels le pefcheur remarque, fçachant bien que c'eft le capitaine & conducteur des autres : & ce poiffon cognoiffant le pefcheur prend à manger de fa main, & en recompense ne fault tous les iours ce capitaine de luy amener vn efcadron de Barbiers, qu'il prend avec vn peu d'amorce : mais fur tout ce pefcheur fe donne bien garde de prendre ce conducteur & moyennneur de fa pefche, attendu que c'eft luy qui amene les autres à la boucherie.

Et dit-on, ce dit Pline, qu'un pefcheur qui vouloit mal à fon compaignon de pefcheur, pour luy nuire, remarqua le maiftre Barbier de fon armee, & de fait, le luy print, pour luy deffaire fon armee : & que l'autre pefcheur recognoiffant à la poiffonnerie fon capitaine Barbier, fit conuenir celui qui l'auoit prins : lequel par arrest fut condamné à dix liures enuers partie.

Le vous feray vn conte, commença à dire vne Fefsetonduë, auffi ioyeux & gaillard qu'il eft veritable. C'eft qu'un pefcheur des Sables d'Olonne en pefchant print vn iour vn fort beau Cancré, poiffon bon à manger. Or eftant de retour, & preffé d'aller fouper avec vn sien voifin, met fon Cancré dans le premier pot qu'il trouua, qui eftoit le pot à piffer de luy & de fa femme, puis s'en va. Eftant tard, la femme de ce pefcheur fe voulant coucher, prend fon pot accoustumé pour piffer. Elle n'eut pas acheué de piffer, que ce Cancré, fentant la chaleur de l'vrine, voulant fortir du pot, l'empoigne à fon ie ne fçay comment a nom. Ceste pauvre femme bien eftonnee, ne fçachant que c'estoit, crie tant qu'elle

peut. Les voisins y accourent, elle ne leur peut dire qui luy caufoit fon mal, & auffi qu'elle auoit honte de monftrer le lieu où elle fentoit fon grand mal. Parquoy ils vont querir fon mary, lequel eftant venu, & fçachant que c'eftoit, & recognoiffant le pot où il auoit mis fon poiffon, fait fortir tout le monde, & ferme la porte, puis tafche à faire tafcher prinfe à ce poiffon. Et pour ce faire s'approche de ce Cancré, & souffle là à fa force : car il fçauoit ce que Pline ne fceut iamais, que cefte forte d'animal ne defmord iamais & ne laiffe prinfe, finon qu'à force de souffler. Or il aduint qu'en soufflant, ce Cancré, qui a plusieurs pieds & ferres, luy accroche la bouche : tellement que le mary & la femme font tous deux prins. Le mary qui ne pouuoit plus souffler, va dire à fa femme que fi elle ne fouffloit du derriere, que cefte befte ne les laifferoit iamais. Cefte femme fait fon deuoir de souffler, & fait iouer le petard de telle forte que ce Cancré laiffe fa prinfe, & fans cela, & qu'on ne fust allé de force, il eust emporté les pieces.

Ce qui fembla fi eſtrange à ceux de la Seree, qu'ils l'eſtimerent eſtre vn fonge. Et cela les ayant faiſt fouuenir du dormir, s'y en allerent : car comme l'exercice eſt bon auant le repas, il eſt bon apres le ſouper de ſe mettre à dormir : le dormir aidant, ſelon l'autorité des Medecins, à la diſteſtion & concoction des viandes, le ventricule eſtant rendu plus chaud par le ſommeil : & c'eſt pour cela que les anciens apres le ſouper auoient de couſtume *facere libamina* au Dieu Somnus & à Mercure : & que Homere deſcriuant le banquet des Dieux, adiouſte qu'ils ſe retirerent, & s'en allerent dormir, comme

nous fîmes tous. Et auffi que plusieurs difent que quand on fe va coucher bien faoul, & incontinent apres le repas, qu'on ne refue point toute la nuit.





SEPTIESME SEREE.

Des Chiens.

EN l'annee mil cinq cents soixante & dix-huit, il fut vn grand bruit, en ce pais de Poitou, des chiens, des loups, & autres animaux enragez : si bien que plusieurs laissoient d'aller à leurs affaires, pour le bruit, qui estoit toutesfois plus grand que l'effect. Voilà qui fut cause que durant le souper, & apres, on ne parla gueres d'autre chose, que de la rage, & des chiens, qui entre tous animaux y sont les plus subiects. Et aussi que j'auois vn Espagneul qui durant le souper ne voulut boire ne manger, & craignois fort qu'il ne fust enragé : car outre cela, il bauoit, & au lieu de boire, il gratoit des pieds en l'eau.

Quelqu'un me dit qu'il n'estoit point enragé, & que c'estoient des cordonniers qui s'esbatent à bailler à manger aux chiens de leur poix meslee avec de la greffe, qui leur paue si bien le palais & le gosier, qu'ils ne peuuent les desprendre & separer. Je ne sçay si cela estoit vray ou non, tant y a qu'il en guerit : dont ie fus bien ioyeux, estant mon chien beau & bon, & encores meilleur la nuit que le iour, car la nuit il ne despendoit rien. Et combien qu'aucuns se moquans de ceste

Seree diront que c'est vne belle Seree de chien, si ne laisseray-je à vous conter ce qui fut dict des chiens, & de leur rage.

Aucuns dirent que la rage des chiens frequente denonçoit la peste, parce qu'ils deuiennent enragez ou par l'air, ou par les eaux, l'un ou l'autre estant corrompu. Les autres trouuoient estrange ce qu'Aristote a escrit, qu'entre tous les animaux il n'y auoit que l'homme seul, qui mordu d'un chien enragé, ou d'une autre beste qui le soit, n'enrage point, & n'en meurt point aussi : veu que par experience on sçait que l'homme mordu d'une beste enragee, enrage, & si en meurt.

Combien qu'il fut repliqué defendant Aristote, que ce qui arriue à l'homme par la morsure d'une beste enragee, n'estoit pas rage, mais vne manie : & alleguant Festus disoient que la rage proprement est la maladie des chiens : & qu'il falloit bien dire que du temps d'Aristote ce mal n'auoit point encores apprehendé les hommes : mais que depuis on s'estoit apperceu qu'ils en estoient atteints aussi bien que les autres animaux : comme nous trouuons que deuant Pompee on n'auoit à Rome iamais ouy parler de ladrerie : & auant que les Espagnols fissent le voyage des terres neufues, les Indiens n'auoient cognoissance aucune des escroüelles, ne de la rage qu'ils y portèrent, avec les chiens qu'ils y menerent : & en recompense prindrent la verole, qu'ils apporterent par deçà. Ou bien ce disoient aucuns, si la rage estoit vne maladie du temps d'Aristote entre les hommes, comme elle est maintenant, elle n'auoit point esté cogneuë pour estre rage.

Adioustant qu'encores aujourd'huy les effects de la rage sont si incertains, que Galien dit qu'ayant vn homme esté mordu d'un chien enragé, qu'on ne peut enrager si huit mois sont passez, & pour le plus vn an, combien qu'Auicenne soustienne qu'on peut enrager iusques à la douziesme. Puis on demanda s'il estoit vray que les chiens de la premiere ventree ne valussent rien, & s'ils sont plus subiects à la rage que les autres, dautant qu'on iette la premiere portee : mais parce qu'on n'en bailla point de raison que la coustume, il n'en fut dit autre chose. Mais fut mis en dispute pourquoy les chiens estoient plus subiects à la rage que les autres animaux. Et il fut respondu, que c'estoit à cause que les chiens estoient fort chauds & secs de nature, qui les fait abonder en cholere : & à cause de ceste cholere, ils ont les sens & l'ouïe fort aiguës, dont vient que si vn chien iappe, les autres l'entendent de bien loing, & en font autant : estans donc chauds & secs, ne faut s'esmerveiller s'ils ont beaucoup d'humeurs melancholiques bruslez, principalement durant les grandes chaleurs des iours Caniculaires, & es grandes geles, la chaleur du chien s'augmentant par les subites mutations.

Car l'Automne brusle les humeurs, qui estoient rendues chaudes & augmentees par l'air de l'Esté, penetrant iusques au dedans, qui cause vne siebure ardente & phrenesie dans le corps du chien, que nous nommons rage. Et l'Hyuer les humeurs se bruslent par l'abondance de la chaleur du dedans : laquelle y estant repoussée à la raison de l'air froid, s'augmente & s'allume, & avec foy fait allumer les humeurs pourries, lesquelles lors

font plus dangereufes, dautant que ne pouuant s'évaporer par les pores, & pertuis du cuir, qui font tous fermes par le froid, elles demeurent au dedans, & font les mefmes accidens que la chaleur de l'Efté.

Et combien qu'aucuns voulurent dire que la rage fe faifoit en Hyuer par la vertu de la froidure, qui gele le fang, cela pourtant fut reprouué, parce que le froid engourdiroit pluftoft les efprits, que d'efmouvoir vne telle fureur : & qu'auffi le fang ne fe gele point tant que l'animal eft en vie, encores que le fang puiſſe pourrir à caufe qu'il n'eſt point eſuenté, le froid reſſerrant les pores & conduits.

Quelques-vns pourtant doubtoient ſi les chiens eſtoient ſi chauds & ſi ſecs qu'on diſoit, veu que quand on demande la raifon pourquoy les chiens ne voyent que douze iours apres qu'ils font nez, & que celui qui void le dernier eſt le meilleur, on dit que leur trop grande humidité en eſt caufe : ce que demonſtre bien leur nez qu'ils ont touſiours froid : car d'où viendrait ceſte froideur ſinon d'humidité ?

Vn de la Serée reprenant le propos qu'on auoit dit, que le chien qui voyoit le dernier eſtoit le meilleur, va dire que les chafſeurs aſſeurent, que pour choiſir d'un nombre de petits chiens le meilleur, il ne falloit que mettre la mere au propre de le choiſir elle meſme : comme ſi on les emporte hors de leur gîte, le premier qu'elle y rapportera, fera touſiours le meilleur : ou bien ſi on fait ſemblant d'entourner de feu leur gîte de toutes parts, celui des petits au ſecours duquel elle courra premierement, fera le meilleur. S'il eſt vray, demanda

vn de la Seree, que si vous otez aux petits chiens vn petit nerf qu'ils ont sur la langue, qui ressemble à vn petit ver, qu'ils n'enragent iamais.

Laissant ce doute, on demanda s'il estoit vray que l'escume d'un chien enragé, sans morsure ne piqueure, peut faire enrager : d'autant que le venin est si contagieux & malin, qu'on dit que les verges d'un cornouiller, & l'herbe *sanguinaria*, qu'on appelle à Paris de saint Innocent, vulgairement la renoüe, eschauffees en la main, reuoquent la rage à ceux qui ont esté autresfois mordus par des chiens enragez, qui autrement estoient deliurez du peril.

Il fut dit qu'on trouuoit escrit que la salive d'un chien enragé versee sur la main de Socraté, luy fit oublier toute sa sagesse, le rendant insensé : & que l'escume seule d'un chien enragé, & sans bleffure, pouuoit faire enrager, touchant seulement à la peau : pourautant que ceste baue, retenant la nature des parties dont elle procede, porte ce venin tellement subtil, que facilement il passe par les pertuis du cuir, & estant attiré dans les arteres, par le continuel mouuement d'icelles, il est conduit à la fin au demeurant du corps. Cela s'entendant, si la baue faisoit long sejour sur la peau : car si elle est essuyee, & le lieu promptement lauë d'eau salee, ou d'vrine, la baue ne feroit nulle nuisance. Or le venin estant entré, ou par la subtilité de ceste escume, ou par la playe faicte par vne morsure, ou piqueure d'une beste enragee, gaigne peu à peu, sans s'arrester aux parties où il passe, tellement qu'on est bien quarante iours, deux mois, vn an, sans rien y appercevoir : la rage estant

vne espece de melancholie operant tardement, qui se peut cacher long temps. Car selon la disposition de l'air, la vehemence du venin, le lieu de la morsure, la force de ceux qui sont mordus, selon l'habitude, & que les humeurs sont preparez à estre pourris, les accidens apparoissent plustot ou plus tard. Et lors que ce venin aura apprehendé l'animal, il entre en fureur quand il fuit l'humidité, & les choses resplendissantes, à cause de l'horreur qu'il a de soy-mesme, ayant vne grande soif sans vouloir boire, son corps ayant prins vne affection contraire à la naturelle, dont il aduient qu'il ne desire les choses qui naturellement appaisent la soif.

Or pource qu'ils ont l'eau en grande horreur, disoient-ils, encores qu'ils soient bien alterez, ceste maladie s'appelle *Hydrophouie*, c'est à dire, crainte d'eau, & ceux qui sont tombez en *Hydrophouie*, iamais ne guerissent : & est plus cruelle en vne beste sauuage, laquelle de soy-mesme est seche, la rage estant vne putrefaction seche.

La meilleure raison, dont il me souuienne, qui fut donnée de ce que ceux qui sont enragez craignent tant les eaux, estans si alterez, c'est qu'à cause de la continue imagination qu'ils ont du chien qui les a mordus, il leur est aduis que l'eau soit toute pleine de chiens : car en leur esprit animal, qui est instrument de la vertu imaginative, la figure du chien y est imprimée & parce ils iappent comme vn chien : & à cause de ceste vehemente imagination, qui est en l'esprit naturel & humiditez du corps, en leur vrine se representent semblances de chiens, la vertu naturelle obeissant à la vertu animale imaginative, imprimant ces figures des humiditez, & en

l'vrine, tant l'imagination a de force & de puissance sur les humeurs du corps. On s'esbahissoit comme les chiens sur tous les autres animaux estoient les plus subiects à ce venin, veu que leur langue tire tout le venin & la viscosité d'une playe, & que la teste a des sutures (contre l'opinion d'Aristote) par lesquelles ces vapeurs cholériques peuvent s'évaporer.

Quelqu'un demanda s'il y auoit des remedes escrits contre la rage, puis qu'elle est si commune? Il fut respondu que Serapion & Galien auoient laissé par leurs receptes, que la rage suruenue par la morsure d'un chien enragé se guerit, si celui qui en a esté mordu boit du sang d'un chien, la rage facilement apprehendant ce sang canin, & se conuertissant en luy, & cependant laissant le sang de l'homme en paix : & ce à cause de l'affinité qui est entre le sang du chien & la rage.

Comme aussi on tient que le poil du mesme chien, qui vous aura mordu, mis en cendre, & beu avec du vin, peut guerir un enragé, & empêcher qu'il n'enrage : ce venin prins le dernier, combattant & chassant le premier. Il se lit en Plin qu'une vieille fut aduertie en songe de la propriété de l'herbe *Cynorrhodon*, ou Esglantine, qui est une espece de rose sauuage, & qu'elle en guerist son fils, qui auoit esté mordu d'un chien enragé.

Les autres tiennent que la rage est guerie si on fait des pilules du crane d'un homme pendu.

Les autres asseuroient que l'eau de la mer guerissoit les enragez, si on les jette dedans : & de fait, on les mene maintenant à la mer, comme le plus asseuré remede, & les guerit par une vertu salutiue, comme fait

le lard vieil, & comme la morsure des serpents se guerit par la salie, à cause du fel. Combien qu'aucuns ont voulu dire, que ce n'estoit point la vertu de l'eau de la mer qui les guerissoit, mais que cela se faisoit par vne crainte qu'on leur donne quand on les iette à l'impourueuë dans l'eau, qui chasse vne autre peur qu'ils ont de l'eau : car nous trouuons plusieurs maladies se perdre par vne soudaine frayeur : à cause que les amas d'humeurs s'escartans çà & là, s'euacuent plus facilement, l'humeur euacué la maladie s'appaisant. Plonger aussi les affligés de rage en eau salee & tiede, fait guerir leur rage : l'eau marine ou salee ayant vne grande vertu contre ce mal.

Les autres disent que les enragez estans plongez par sept fois en l'eau la teste la premiere, n'ayans plus peur de l'eau, qu'ils appetent toutesfois, ils viennent à en boire à bon escient, ce qui les fait guerir. Ou bien c'est que par ceste apprehension & mutation subite, les mettant la teste la premiere en l'eau, se fait vne commutation & transport des matieres, estans en la teste, aux autres parties, comme il se fait aux insensés, qui se precipitent dans l'eau, ou se iettent par les fenestres, qui guerissent.

Si est-ce qu'on repliqua, que Ferrand Ponzet Cardinal, en son liure des Venins, auoit dit plusieurs auoir esté plongez en la mer, qui n'ont laissé à estre surpris de la rage : & que s'ils beuuoiert de ceste eau de la mer, ou d'une autre, qu'ils gueriroient plustost : pource que Aece raconte d'un Philosophe, qui voulant resister à ce mal de *Hydrophouie*, entra dans le bain, & en beut,

dont il guerit. Et auffi si nous voulons croire Pausanias, il dit qu'il y a en Arcadie vne fontaine, que si ceux qui sont mordus des bestes enragees en boient de l'eau, ils en sont gueris : ce que demonstre le nom de la fontaine, qui s'appelle Alyffon. Comme aucuns tiennent que la rage est guerie, & la morsure des chiens enragez, en vrant de la cendre des chancres marins.

Aucuns ne se fians en ces remedes, ont recours aux charmes, & aux enchanteurs : mais ie ne sçay comment avec leurs coniurations ils pourroient guerir vn tel mal, veu qu'ils mettent seulement dans vn morceau de pomme ces mots, *Hax, pax, max, Deus, adamax*. On mit auffi en auant si la rage pouuoit suruenir d'elle mesme, sans auoir esté mordu d'une beste enragee.

Il fust arresté, que puis que la rage estoit vne espece de manie, qu'elle pouuoit suruenir sans aucune morsure : estant la rage vne forte & espece de melancholie, qui peche par vne qualité seche, maligne & veneneuse : & que tous animaux pouuoient enrager à cause de mauvais regime : ou en vrant de viandes trop chaudes & seches, & demeurans en lieux chauds, la chaleur multipliant la melancholie par aduotion, ou au contraire en vrant de froides & seches par trop, & habitant en lieu beaucoup froid, le froid multipliant la melancholie par voye d'ingrossation, congelation, & inspissation : tout ainsi que les humeurs se bruslans peuuent causer vn chancre, ou ladrerie, principalement aux melancholiques.

Quelqu'un adiouta que les maladies & rage des chiens, venoient de la rate : que si les prestres Egyptiens vou-

loient dire vn homme estre splenetique, le signifioient par le chien : ceste maladie estant si contagieuse en vn chien, que si aucun le veut guerir de la rage, ou qu'il en face ouuerture estant mort, il fera en danger de prendre le mal, ou d'estre splenetique, par l'exhalation. Mesmes, on dit, que si vous marchez sur l'vrine d'un chien enragé, & que vous ayez vn vlcere, cela vous nuira beaucoup : & encores qu'il ne soit enragé, l'vrine du chien est si dangereuse, que si vostre vrine, en pissant où il a pissé, se mesle avec la sienne, vous ne ferez apte à la generation.

Il fut bien dit dauantage, car quelqu'un asseura que si vn homme a esté mordu d'un chien, ne fut-il point enragé, que cest homme par vne contagion nuira aux œufs que la poule couëra, fera auorter les oüailles, & s'il suruiuent à vn accouchement, causera l'auortement de la femme, & augmentera les playes à vn viceré par sa preference.

Vn de nostre Serree se faschant d'ouïr parler d'une maladie si estrange, & à craindre, & apres auoir ouy conter que Balde Iurifconsulte en estoit mort, va dire que pour resiouir la compagnie, qui estoit toute troublée d'ouïr parler de si estrange maladie, il vouloit faire vn petit conte d'un grand Seigneur, & de ses chiens.

Le Seigneur à qui estoient ces chiens, commença-il à conter, auoit en son chasteau vne chappelle, en laquelle son chapellain, qui luy seruoit aussi de veneur, disoit ordinairement la Messe. Ce prestre estant vn iour en la chapelle, en attendant son maistre, se va reuestir, prest à dire la Messe,

Le Seigneur arriué, commanda à son prestre de commencer la Messe. Le prestre voyant qu'il n'y auoit point de feu, pria son maistre d'aller querir du feu pour allumer vn cierge, parce qu'il estoit reuestu : ce que son maistre refusa, disant, le ne vous seruiray pas, puis que ie vous paye. Dont le chapelain fut contrainct, tout chappé qu'il estoit, d'aller querir du feu en la cuisine. Les chiens le voyans ainsi accoustré, le mescogneurent, aussi bien que les chiens d'Aceon, de telle forte qu'ils mirent & sa chappe, qui estoit de veloux rouge, & son aube, & son omitton, en cent pieces, & le gouspillerent de forte, que ses habillemens mesmes estoient tous à lambeaux, & sans son tison de feu qu'il auoit prins pour allumer le cierge, ie croy qu'ils l'eussent mis en pieces. Estant sauué avec peine, il se renferme dans la chapelle, & reuenu à luy, & ayant prins haleine, il demande à monsieur s'il vouloit pas ouïr la Messe. Ce monsieur, le voyant ainsi haillonné, respond que non, & qu'il ne vouloit point du demeurant de chiens.

Le pauvre chapelain n'ayant pas grand' peine à se deuestir, se retire en sa chambre, où il fut plus de quinze iours sans se monstrier, tant pour le mal qu'il auoit, & de ses habillemens qui estoient tous deschirez, que pour la moquerie.

Si ce chapelain, va dire vn autre, eust esté bien aduisé, il se deuoit asseoir, voyant les chiens venir contre luy : car on tient qu'un chien ne mord iamais vn homme quand il est assis, & qu'il perd sa cruauté tant qu'on sera assis : & que la couleure aussi, qui craint l'homme nud, ne mordra iamais vn homme tant qu'il sera nud. Mais,

demanda quelqu'un, ne fçauroit-on avoir recours contre le maïstre d'un chien qui a accoustumé de mordre? Parce qu'ayant un procès contre un de mes voisins pour cela, le Juge condamna seulement le chien, huit iours au pain & à l'eau.

Et conseillerois, adiousta-il, à ceux qui craignent les chiens, & aux pauvres, & à ceux qui sont mal vestus : car les chiens font mauvais principalement à ceux-là, de porter avec eux un siege pour se feoir, si d'aventure ils rencontroient de mauvais chiens qui les voulessent mordre.

Et moy, repliqua vne Fesse-tondue, ie leur persuaderois plustost de porter de l'eau, pour la ietter sur les chiens, s'ils vouloient mordre, comme on fait pour les despartir : car l'eau estant froide, elle amortist la chaleur, & fede la cholere.

Un Drolle prenant la parole, va dire qu'il le croyoit bien, pourveu que l'eau fust chaude : & que quand on leur en auroit ietté sur eux, qu'ils feroient bien enragez s'ils auoient enuie de mordre. Et pource qu'il n'en voudroit pas ietter que sur les enragez, & qu'il en vient de grandes querelles (car quand on veut mal à un chien, on dit qu'il est enragé) il prioit la compagnie de luy dire comment il pourroit cognoistre si un chien est enragé. Si vous voulez cognoistre, luy fut respondu, si le chien qui vous a mordu est enragé, baillez-luy vous mesme du pain, que s'il le prend, & qu'il le mange, assurez-vous qu'il n'est aucunement enragé.

Quoy, va-il repliquer, que ie donnasse du pain à un chien qui m'auroit mordu? Je meriterois que tous les

chiens du pais me vinssent mordre. Bien, luy fut-il respondu, si ne voulez essayer cestuy-là, il y a assez d'autres moyens pour recognoistre le chien enragé : comme s'il n'abbaye point, & qu'il soit muet, & s'il tremble quand il void de l'eau, s'il ne boit ny ne mange, s'il ne cognoist point son maistre, combien qu'il l'aime tant que pour l'auoir perdu, & esgaré, il peut de fâcherie enrager, à cause que courant çà & là, il laisse le manger & le boire, dequoy s'ensuit ebullition de son sang, qui se tourne puis apres en melancholie.

Si la playe, adiouta-il, qu'aura fait vn chien est frottee de pain, & vn autre chien n'en veuille manger, le chien qui a mordu est enragé : aussi bien comme quand vne poulle meurt dans vingt-quatre heures apres auoir mangé le pain qui aura touché à la blessure, ce que Paré nie toutesfois : l'ayant souuent expérimenté.

Mais pourquoy, demanda quelqu'un, est-ce que les iours ardens sont les plus dangereux, & que communément les chiens enragent, quand la Canicule, ou petit Chien se leue ? C'est, va dire quelqu'un, qu'environ le seziesme de Iuillet, la Canicule se leue, & durant son cours, qui est de six sepmaines, qu'on appelle les iours Caniculaires, la chaleur se renforce : cela se faisant à cause que plusieurs estoilles chaudes se leuent lors avec le Soleil, & augmentent la chaleur d'iceluy : car toutes les estoilles sous le signe du Lion sont chaudes & martiales, comme est ce signe. A ceste cause il est fort bon, pour peur de la rage des chiens, les faire souuent baigner durant la Canicule, & leur bailler, tant que regnera la Canicule, parmy leur viande de la fiente de poulaille :

qui est souveraine pour les empêcher d'enrager. Que si on s'apperçoit qu'un chien soit enragé, il faut incontinent luy faire avaler du jus de bettes avec motelle de suzeau, ou luy imprimer au front une marque de fer de cheual. Ne faut donc s'esmerveiller si la chaleur augmentee brulle la cholere du chien, en laquelle humeur il abonde. Et croi, adioustoit-il, que ces iours-là, auquel temps les chiens enragent plus souvent qu'en autre saison, pour cela ont esté appelez Caniculaires. Les Allemans craignans tant ceste rage, qu'en certain pais d'Allemagne, durant ces iours Caniculaires, ils font affommer par l'executeur de haulte-justice, tous les chiens vagabonds, & qui ne donnent à cognoistre par certaine marque qu'ils portent au col, qu'ils ont maistre.

Mais, adiousta-il, il ne s'enfuit pas qu'encores qu'un homme soit mordu d'un chien enragé, que pourtant il enrage necessairement : car tous animaux mordus de bestes enragees n'enragent pas, seulement ceux qui sont disposez à recevoir ce venin : comme nous voyons que tous ne prennent pas la peste.

Après il fut dict que pour eiter la rage, il estoit bon d'estuver la plaie avec du vin-aigre, & du nitre, puis faire un cataplasme de noix, d'oignons, de miel, & de sel, cuits ensemble, & petris avec farine de froment : ayant auparavant dilaté la playe, scarifié la peau, & appliqué ventouses, sans saigner & ouvrir la veine, en luy faisoient prendre du theriaque & mitridat.

Quelqu'autre prenant la parole va dire qu'il y avoit à une lieuë de Poitiers, près de Croutelles, une famille, qui par grace speciale, de pere en fils, guerissoit la mor-

sure des chiens enragez, non seulement es hommes, mais aussi à tous animaux, & aussi empeschoit le venin de la morsure des serpens.

Ne feroient point ces gens-là, repliqua quelqu'un, de la compagnie de ceux qu'on appelle Sauveurs? Ce qui est aisé à sçavoir, car on dit que ces gens-là ont la rouë de sainte Catherine au palais de la bouche : & possible, adiousta-il, que c'est la raison pourquoy ce village, où demeure ceste famille, s'appelle le Palais, pour auoir ceste rouë au palais. Mais pour vous en dire la verité, ceux de ce village sont gens de bien, & Dieu peut auoir desparty ses graces à ceux-cy, qui sauuent & remedient à vn si grand mal que celuy de la rage, & aux morsures des serpens. Et si me fouuient, que ces guerisseurs demandoient à ceux qui auoient esté mordus de chiens ou de serpens, s'ils auoient tué le chien ou le serpent, & qu'ils gueriroient plustost, s'ils ne les auoient point tuez.

Il y auoit en ceste Seree vn petit bonhomme qui va confirmer tout ce qu'on auoit dict de ceste famille qui demeure au Palais, & qu'il auoit esté en ce village, & auoit parlé à vne bonne femme, qui estoit de la lignee & famille de ces medecins de rage, & sauueurs, pour luy demander moyen de pouoir guerir & pouruoir à de pauures filles ses voisines : ceste bonne femme luy demande, si ces filles estoient enragees, le bonhomme lui respond que non : mais qu'elles estoient fur le poinct d'enrager. Ceste bonne femme, voyant qu'il vouloit rire, luy dit, qu'il ne les sçauroit guerir, & qu'on ne luy sçauroit apprendre à guerir ces pauures filles, parce qu'il estoit trop vieil.

Ils vouloient rire, quand quelqu'un va dire qu'Albert le Grand escrit auoir veu vn homme, qui ayant esté mordu d'un chien enragé à vn bras, que sept ans apres la cicatrice se vint si bien à enfler, qu'il mourut delà à deux iours.

Il y a bien dauantage, adiouta-il, c'est que si vn chien vous mord, encores qu'il ne soit point enragé, & que puis apres il vienne à enrager, vous ferez en danger de l'estre, encores que la playe de la morsure soit guerie, & consolee, & qu'il y ait long temps qu'il vous ait mordu. Parquoy seroit bon, disoit-il, en temps dangereux, & és iours Caniculaires, de faire tuer le chien, ou autre beste, qui vous auroit mordu, de peur qu'elle enrage, & vous aussi, combien qu'il en puisse arriuer de grandes querelles, car qui m'aime, il aime mon chien.

Aussi, adiouta quelqu'un, il est bien à aimer, ne laissant iamais son maistre, tant pauvre soit-il, pour en fuiure vn plus riche : faisant tousiours la sentinelle pour son maistre, quelque mal que son maistre luy face : à ceste cause Platon compare le bon foldat au chien, pource qu'il faut & à l'un & à l'autre vser de grande fidelité & diligence.

Il n'est pas iusques à Codrus, le plus pauvre du monde, qui n'eust vn chien, qui s'appelloit Chiron, qui ne laissa iamais son maistre, tant le chien est fidele. Quelqu'un va repliquer ainsi : Si dit-on que les chiens qui sont en vn camp avec leurs maistres, les laissent, & se retirent en l'armee qu'ils pensent & presagient deuoit emporter la victoire, & qu'ils fuiuent ceux qui doiuent estre maistres. A ce propos, adiouta-il, ie m'en vais vous reciter

les propres mots de Froiffard qu'il escrit d'un chien qui preſagea, laiſſant ſon maĩſtre, celui qui devoit eſtre Roy.

Le Roy Richard, dit Froiffard, auoit vn Leurier, lequel on nommoit Math, tres-beau Leurier outre meſure : & ne vouloit ce chien cognoiſtre nul homme, fors le Roy. Et quand le Roy vouloit cheuaucher, celui qui le gardoit le laiſſoit aller, & ce Leurier venoit tantotſ vers le Roy le feſtoyer, & luy mettoit incontinent qu'il eſtoit eſchappé les deux pieds ſur les eſpaules. Et adonc aduint que le Roy & le Comte d'Erby parlans enſemble en la place de la court du chateau : & eſtans leurs cheuaux tous ſellez, ce leurier nommé Math, qui eſtoit couſtumier de faire au Roy ce que dict eſt, laiſſa le Roy, & s'en vint au Comte d'Erby, & luy fit toutes telles contenance que parauant il auoit accouſtumé faire au Roy, & luy aſſit les deux pieds ſur le col, & le commença grandement à cherir.

Le Comte d'Erby, qui point ne cognoiſſoit ce leurier, demanda au Roy, Et que veut ce leurier faire ? Couſin, dit le Roy, ce vous eſt vne grande ſignifiance, & à moy petite. Comment, dit le Comte, l'entendez vous ? Le l'entén, dit le Roy : c'eſt que le leurier vous feſtoye & recueult aujourd'huy comme Roy d'Angleterre, que vous ſerez, & i'en ſeray depofé, & le leurier en a cognoiſſance naturelle. Si le tenez lez vous : car il vous fuiura, & m'eſlongnera. Le Comte d'Erby entendit bien ceſte parole, & fit chere au leurier, lequel onc puis ne voulut fuiure Richard de Bourdeaux, mais fuiuit le Comte d'Erby, Duc de Lancaſtre.

Et ſi les Grecs & les Latins ont eu les chiens en ſi grande

recommandation, que de coustume ancienne ils entroient aux assemblees publiques, & aux conuocations du peuple avec les Heroës. Les Lares des anciens, c'est à dire Dieux domestiques, estoient vestus de la peau des chiens : parce qu'ils gardent les maisons, & veillent la nuit pour la defense de ceux qu'ils ont entrepris garder, comme les chiens. Si est-ce, repliqua vn autre, que si nous suivons le liure des Spectres, & que les Lares soient Demons, nous dirons avec Plutarque, que les Lares estoient vestus de peaux de chien : pourautant que tout ainsi que le chien a bon sentiment, aussi les Lares odorent de loing les pechez & meschancetez des personnes, à fin de les punir & chastier aigrement. Ciceron appelle les chiens gardes fideles par dessus tous autres animaux. Les femmes accouchees, qui se veulent faire tarir, font bien cest honneur aux petits chiens de se faire tetter à eux. Cyrus de Perse fut nourry par vne chienne. Les Egyptiens pour le hieroglyphique d'un noble courage, qui recherche plus volontiers l'honneur que le profit, ont mis le pourtrait d'un chien, qui se tient coy aupres d'un lieure mort. Les Bactriens & Caspiens les ont tant honorez, qu'ils ont voulu que les chiens leur seruissent de sepulchres, nourrissant leurs sepulchres, & appelloient tels chiens, sepulchraux : plusieurs de nos anciens faisoient enterrer leurs chiens avec eux en mesme sepulchre, tant ils les aimoient, pour le moins on le void es vieux sepulchres : au contraire de ceux de l'isle de Corse, qui mangent & se nourrissent de chiens : aussi font-ils iraconds, hardis, cruels, agiles & prompts, si nous croyons Cardan : qui dit cela apres Strabo & Pline, lesquels assurent que les Ethio-

piens vfoient entre autres viandes de la teste des chiens. Hercule auoit vn chien qui le fuiuoit d'ordinaire, qui fut caufe de l'inuention du pourpre : auffi bien que la vigne, qui fut trouuee, ce dit Atheneus, près la montagne d'Ethna, par vn chien, lequel se pourmenant par là, arracha vn rameau de terre, & replanté, fortirent plusieurs reiettons, que le fils de Deucalion nomma *Oenus*, du nom du chien qui auoit arraché le rameau : & à ce qu'on m'a dit les anciens Grecs appelloient les vignes *Oeneas*. Quelqu'un en doutant va demander s'il estoit vray que les petits chiens tenus sur les membres gouteux appaifent le tourment, & par quelle raifon. Il fut refpondu que cela se faisoit par vne douce & chaude exhalation, refueillant la chaleur naturelle de l'homme languiffante : ou bien attirant à eux l'humeur qui caufe les douleurs : ou bien les diffipant par vne vertu digestive & confumative : tellement que quand on les en tire, ces pauures petits chiens ne se peuuent aider de leurs membres. Les chiens auffi gueriffent les playes & vices en les lechans : & ce à caufe de la deterfion & mondification de la playe : la langue du chien eftant deterfiue, à raifon du fel dont elle eft abreueue : la langue nettoyant l'vlcere, & le fel y adherant, detergeant l'ordure qui eft deffus, la faluiue eftant diète à *fale*, *ful autem detergit*. De ce que deffus on peut rendre raifon, de ce que la faluiue de l'homme, principalement à ieun, fait mourir le Scorpion, la Tarentule, & autres tels animaux veneneux : & se trouuent certains hommes, qu'aucuns appellent *Marfes* & *Pfelles*, qui font profeffion de fuccer les venins. Il fut adiouté qu'une grand' Dame,

comme il est escrit en Lucian, aime tant sa chienne Myrrhene, pour luy seruir de quelque detersion, qu'elle pria vn Philosophe de la mettre avec luy en sa coche, pour la traicter & gouuerner, estant prochaine à auoir des petits.

Nostre Fesse-tondue va repliquer qu'il sçauoit bien pourquoy le chien fuit tousiours son maistre. Et quand on luy eust demandé, pourquoy ? Il va respondre, le chien fuit son maistre, pource que le maistre va deuant. Aussi l'obeissance du seruiteur au maistre, est representee par vn chien destournant la teste, selon les lettres sacrees des Egyptiens. Puis se met à faire vn conte qu'il commença ainsi. Je fus n'a pas long temps affailly du chien de mon voisin, d'auenture i'auois vne pertuisanne, dont ie me defends contre ce chien seulement de la hante : mais ie ne sceu si bien faire, qu'il ne me baillast vne dentade, & que les dents ne me fissent grand mal. Lors ie ne me pus tenir de tourner la poincte & le tranchant de ma pertuisanne contre le chien, si bien que ie le blessay. Le maistre du chien me va dire, qu'il me deuoit suffire de frapper son chien du manche & derriere de la pertuisanne. Je luy responds, Il ne me deuoit donc mordre aussi que de la queue.

Quelqu'un prenant la parole va dire, qu'à cause des querelles qui viennent des grands chiens qui mordent, & qu'on se fait bien mordre à son chien, qu'il aimeroit mieux auoir de ces petits chiens de l'isle *Melita*, que nous appellons Malte : car ces petits chiens ne mordent point, & s'ils mordent, ils ne font nul mal, dont il n'en arriue pas tant de querelles que des grands : & si

les petits se vendent mieux que les grands, ce qui trompa le Limoufin. Que si on veut empêcher, disoit-il, que des chiens deuiennent grands, il faut tout incontinent qu'ils font nez qu'on les lie estroitement de bandes & linges, ou bien les mettre en vn petit vaisseau, où ils soient bien ferrez : car ainsi renfermez, ils ne croissent point, par faulte d'exercice : croissans plus icy qu'en l'isle de Malte, & avec cela ne les faut gueres nourrir, si vous voulez qu'ils demeurent petits. L'ai veu, fut-il repliqué, autant de querelles pour les petits chiens que pour les grands, pource qu'on les defrobe plus aisément, & ne retournent point à leurs premiers maistres comme font les grands. Toutesfois i'ay vn mien voisin qui sçait si bien traicter les chiens qu'il defrobe, que iamais ne retournent à leurs premiers maistres, de quelque ordre puissent-ils estre encores qu'on leur ait baillé à manger des grenouilles cuites, ou du sel broyé, ou du pain long temps tenu sous les aisselles : car on dit que cela sert à vous faire fuiure de vos chiens. Le voulus sçauoir, disoit-il, de quelle recepte il vfoit, non pas pour soustraire les chiens des autres, mais pour me garder de luy, & d'autres, qui font mestier de les defrober, sans que les chiens facent conte de reuenir où ils ont esté esleuez & nourris petits. On m'asseura que quand il pouuoit empoigner quelque beau chien, il le renfermoit en vne chambre, & le faisoit iufner tant qu'il pouuoit porter la faim : le visitant tous les iours, luy bailloit vn peu à manger à chasque fois : tellement que le chien recognoissant le bien qu'il receuoit de cestuy-cy, qui luy bailloit tous les iours à manger en sa grand' faim, l'aimoit à iamais, iusques à ne le

plus laiffer, & à oublier fon premier maiftre : car le chien n'oublie iamais le bien qu'on luy a fait : parquoi il fignifie hieroglyphiquement celui qui n'oublie iamais le bien fait qu'il a receu : & auffi reprefente la memoire, dont nous trouuons que Socraté, in *Phædro*, iure par le chien, apres qu'il penfe auoir bien apprins l'oraifon de Lyfias. Et vrayement, va dire quelqu'un, le Magiftrat deuoit auoir efgard à ceux qui font ainfi endurer la faim aux chiens, pour les retenir, fans auoir la peine de les elleuer : car fi nous voulons croire à ce que dit Eufebe, les chiens peuuent enrager par la faim, & à faulte de boire : & à fin que le croyez, il efcrit que fous l'empire de Maximinus^y eut fi grande famine, qu'on fut contrainct de tuer tous les chiens, de peur que par la faim ils ne vinffent à enrager, puis apres à mordre, & à manger les hommes. l'ay veu, adioufta-il, vn gentil-homme Limoufin, qui fut contrainct, à caufe d'une grande cherté de bleds, de laiffer fes chiens : mais tant s'en faut qu'il les vouluft faire tuer, qu'en pleurant & regardant fes chiens, il leur bailla congé, en leur difant, Mes amis, il n'y a fi bonne compagnie qui ne fe desparte : on ne peut pas toufiours demeurer enfemble. Celuy qui auoit conté comment fon voifin gaignoit ainfi les chiens, va dire que depuis qu'il euft fceu cela, ne voulut iamais hanter avec ce voifin : tant pource qu'il faifoit tort à beaucoup de perfonnes, que pour la cruauté qu'il exerçoit enuers les chiens, fi fideles gardiens & compagnons des hommes. Et tant s'en faut, difoit-il, que ie ne vouluiffe faire comme mon voifin, que ie me repens de vous l'auoir di&, de peur que quelqu'un s'en ferue, l'ayant apprins de moy.

Mais ie m'asseure, adioust-il, que tous ceux qui font icy ne font pas plus cruels que les Turcs, qui font si eslongnez de faire eudurer les chiens, qu'encores qu'ils ne soient pas à eux, ils leur donnent du pain pour l'honneur de Dieu, & des Trespassez : comme aussi ils achèptent des oiseaux, qui sont prisonniers en cage, leur baillans liberté, par la mesme raison qu'ils donnent du pain aux chiens.

L'ay leu aussi qu'un Duc de Silesie dota un certain lieu pour nourrir les chiens qui n'auoient point de maistre, & à qui leurs maistres auoient donné congé, ou qui les auoient perdus. Que si i'en estois creu, ceux qui font ainsi ieufner les chiens, seroient punis, ou bannis, comme fut celuy qui creuoit les yeux aux corneilles, ne pouuant rien esperer de bon de telles gens. Et vous assure, disoit-il en continuant, que j'ay un parent qui ne se feindroit point de tuer ceux qui commettroient telles cruautés envers les chiens : car il les aime tant, qu'il n'en a pas un, voire le plus chetif, qui n'ait un collier, que les Latins appellent *Millus*, tout garny de clous & pointes aiguës : qui sert tant à se défendre des autres chiens, qu'à les offenser : ce qui a meu la maison de Petillan à prendre ce *Millus* pour le corps de leur deuiſe, avec ce mot, qui lui sert d'ame, *Sauciat & defendit*. Ce mien cousin, adioust-il encores, aime tant les chiens, que si ses voisins ont des chiens qui ayent les oreilles vicerees de mouches, il les frotera avec amandes ameres broyees : & si fera mourir leurs puces, frottant les chiens avec eau de mer, ou de saulmure avec eau, ou de vieille lie d'huile d'oliues. On ne luy

sçauroit faire à croire, que Cerbere, dit Medusean, Triple-chef, Portier d'Enfer, soit vn chien : & que cela est faux, de dire que c'est vn chien qui produit l'aconit de sa baue : & qu'on le donne au Dieu de l'Enfer, quelque chose qu'en dient les statues des Dieux. Et dit aussi qu'Acteon ne fut point deuoré par ses chiens, & que ce ne sont que fictions poétiques : encore qu'aucuns aient voulu dire que les chiens d'Acteon estans enragez, & ne recognoissans leur maître, l'ont pu manger, il disoit cela estre faux : pource que les chiens, encores qu'ils soient enragez, ne font nul mal à leur maître, ny à ceux de la maison. Et ne pouuoit croire aussi ce que dit Suidas, que Heraclitus Ephesien ait esté deuoré par ses chiens, qui pensoient, le trouuans en vn fumier, que ce fust vne beste fauuage : là où il s'estoit mis au Soleil, estant oingt de fient de bœuf, ou de son suif, pour se guerir d'hydropisie. Et que les Latins faisoient fort mal d'offrir vn chien à leurs Dieux, & appelloient la feste *Catulatio*, auant que tondre les oûailles, veu que les chiens les gardent des loups. Et qu'Alcibiadés ne fit gueres sagement de couper la queue à vn beau chien qui luy coustoit sept cents escus : à fin, disoit-il, que les Atheniens comptans cela de moy, ne s'amusent point à me rechercher curieusement plus auant.

Puis nous va dire que ce cousin gardoit comme l'or l'histoire d'un chien qui fut si fidele à son maître, apres sa mort, que toutes les fois qu'il trouuoit celuy qui l'auoit assassiné & occis de guet à pent, il l'affailloit, & se ruoit sur luy : si bien que par ceste coniecture, & que le chien alloit souuent où auoit esté enterré son maître,

qu'on trouua là, il fut conuaincu d'homicide : comme il se trouue escrit & pourtraict en vne sale de Montargis. Tout cela est aisé à croire, luy fut-il accordé, à ceux qui ont leu que le chien du Roy Lyfimachus, aussi bien que celui de Pyrrhus, se ietterent dans le feu, où les corps de leurs maistres furent bruslez. Je ne vous diray point, adiousta-il, pour estre assez commun, comme ce mesme Pyrrhus trouua vn homme mort, ayant son chien aupres de lui, qui n'auoit mangé il y auoit trois iours. Le Roy Pyrrhus faisant enterrer cest homme, retint le chien pour luy, qui puis apres recogneut ceux qui auoient tué son maistre, le chien se jettant sur eux, en vne reueüe que fit ce Roy : tellement qu'estans prins ils confesserent le meurtre, & furent punis. Le sacrilege n'en eut pas meilleur marché, lequel fut fuiuy par vn chien, qui gardoit le temple, si de près toute vne nuit, que le larron avec des pierres ne le pouuoit esloigner de luy : & s'il demouroit en vn lieu, aussi le chien, & si ne iappoit qu'à ce sacrilege, sans vouloir manger. Le larron estant prins, ce chien garde-temple commença à se resioür, & à manger, & ne iappa plus.

A ceste cause il fut ordonné que ce chien, qui auoit nom Caparus (il meritoit bien d'auoir vn nom) seroit nourry du public, & que les prestres auroient soucy de luy. Cedrenus raconte, adiousta-il encores, qu'un hostellier trouua vn passant mort, qu'on auoit volé & tué, ayant son chien aupres de luy qui le gardoit. Cest hôte me de pitié fit enterrer ce mort, le chien le gratifiant se donne à luy, & le suit, demeurant avec luy en l'hostellerie. Il arriue qu'un iour le meurtrier de son maistre

arriue là dedans pour loger, ce chien luy faulte au visage, ayant accoustumé de faire bonne chere aux autres hostes. Cela donna si grande presomption à l'hoste, qui auoit fait enterrer le maistre au chien, que ce brigand estant prins fut conuaincu d'auoir fait le meurtre, & condamné d'estre roué. Celius aussi escrit, continuoit-il à dire, qu'un Nicias chassant avec ses chiens, pourfuyuoit vne beste de si grande ardeur, qu'il tomba en la fournaise d'un charbonnier, & là se brulla : combien que ses chiens, estans tous autour de luy, le prenans par ses habillemens, le voulassent sauuer. Xantippus recompensant la fidelité de son chien, qui l'auoit fuiuy d'Athenes nageant iusques à Salamine, luy fait eriger là un sepulchre, qu'on appella *Cynotaphium*. Alexandre le grand, ce dit Theopompus, ayant perdu sa chienne Perthas, fit bastir vne ville qu'il nomma de son nom.

L'Empereur Adrian aime tant les Chiens, & la chasse, qu'il fit dresser un somptueux sepulchre à un de ses chiens qu'il aimoit fort : combien que le Concile tenu de son temps, ne laissa à defendre la chasse au Clergé. Les Egyptiens ont erigé aux chiens des monumens, & magnifiques sepulchres, & les ont tenus en telle estime & reuerence (comme ont escrit ceux qui ont interpreté leurs lettres Hieroglyphiques) que par l'effigie du chien ils entendoient l'interprete des choses diuines, leurs prophetes, qui deuoient crier apres les vices, comme le chien iappe & est mauuais aux estrangers, & doux aux domestiques. Pour ceste raison, on mettoit le chien gardien des temples, & des simulachres des Dieux, qu'il sembloit auoir en admiration, les regardant bien souuent.

les Lacedemoniens ont chassé les chiens de leurs
s, ce n'est pas qu'ils les eussent en haine, ou
que publiquement ils s'accostent des chiennes,
autres bestes en font bien autant : mais c'estoit
eux qui pouuoient toucher le prestre de Iupiter,
et en franchise, & le chien eust empesché d'en
cher.

Les Ptamphaoniens, peuple d'Afrique, n'auoient pas
nient en reuerence l'effigie du chien, mais en choi-
nt vn viuant pour leur Roy : le mouuement & in-
ion duquel ils obseruoient, & entendoient, par vn
augure, ce qui leur estoit besoing de faire, où ils
ient demeurer, & en quel lieu ils se deuoient
porter. Et si ce chien leur seruoit d'Astrologue : car
d le ventre du chien murmure fort & fait grand
, cela denote la pluye : à cause que l'air humide
leurs boyaux pleins de vents & vapeurs : de mes-
le chien signifie la pluye, s'il grate en la terre faisant
osser : ce qu'il fait pour eschauffer ses pieds, qui
rendus froids par l'air humide. On pensoit estre
de l'amour & fidelité des chiens enuers leurs mai-
, quand quelqu'un de la Seree commença à parler
rois pucelles violees, & iettees en vn puits, qui y
et trouuees de leur pere, par le cry du chien, qui
& venoit du puits au pere, & du pere au puits. Et
chien d'un Poëte, qui se laissa mourir de fâcherie
mort de son maistre. Hircanus le chien du Roy
Iachus, son maistre mort, demeura obstiné sus son
ans vouloir boire ne manger : & le iour qu'on en
le corps, il print sa course, & se ietta dans le feu,

où il fut brûlé. Et puis nous dit, que si nous voulons croire à Elianus, la fidelité des chiens ne s'estend pas seulement à leurs maistres, mais ont soucy de ce qui leur appartient : quand il dit qu'un marchand allant à ses affaires, & fortant du chemin, oubliâ sa bourse, que le chien garda iusques au retour de la foire, où son maistre n'auoit rien faict par faute d'argent : ayant le chien tant enduré de faim, qu'il mourut tantost apres : le maistre estant plus fâché de son chien, que ioyeux de son argent retrouvé. Puis nous va conter deux histoires des chiens, vne ancienne & l'autre moderne.

Nous trouuons, commença-il encores à dire, que du temps que Appius Iunius & Publius Silo estoient Consuls à Rome, vn cheualier fut condamné à mort, qui auoit vn chien qui l'accompagna prisonnier, & quand il le vid mort, & qu'on le tiroit de la prison, c'estoit pitié de veoir ce chien, & de l'ouyr encores plus. Et comme on iettoit à ce pauvre chien à manger, il prenoit la viande, & la portoit à la bouche de son maistre. Et quand le corps, suiuant la sentence, fut ietté dans le Tybre, le chien se mit à nager, & soustint le corps de son maistre dessus son dos, tant qu'il l'attira au bord de la riuere. Ce conte attrista si bien aucuns, qu'on le pria de ne dire point la moderne histoire : mais la plus-part l'en sollicitèrent, si bien qu'il ne laissa à reciter, que Dom Aloufe, Comte de Beneuent, auoit vn chien, qui s'appelloit Melchorique (indigne de mourir sans nom, & digne d'en auoir encores vn plus long) qui l'aimoit tant, que quand ce chien vid son maistre mort, il ne voulut iamais manger, & demeura ainsi trois iours, iusques à tant que

quelqu'un estant en la maison, contrefaisant le Comte en la parole, & le semblant de visage, & de toutes choses, se desguisa avec les habits du defunct, & entra en la chambre où estoit le chien, l'appellant par son nom, & luy faisant feste, ny plus ny moins que le Comte auoit accoustumé de faire. Le chien de grand aise fit plusieurs sauts, & mangea de ce qu'on luy bailla : mais depuis cognoissant qu'il auoit esté deceu, il retourna en sa premiere tristesse, & ne voulut plus manger, & mourut en peu de temps. Froiffard aussi raconte qu'au camp du Duc de Bourbon, tenant le siege deuant la ville d'Afrique en Barbarie, il se trouua vn chien qui auoit fuiuy les Geneuois, & toutesfois n'estoit aduoué : lequel fit infinies seruices au camp des Chrestiens : car toutes fois & quantes que les Sarrazins dressaient quelques embusches, & fortoient à quelque entreprinse, ce chien clapoit, iappoit, & menoit si grand bruit, qu'il refueilloit tout l'ost, les Chrestiens n'estans iamais surprins : & les Geneuois appelloient ce chien, le chien de nostre Dame.

Il y a des chiens, va dire vn autre, qui n'aiment & ne cognoissent que leurs maistres, sans se foucier de ceux de la maison, si vous voulez croire Plin, qui raconte que la femme de Nicomede, Roy de Bithynie, fut tuee du chien du Roy, follatrant avec son mary. Il y auoit des chiens, adiousta-il, au mont d'Etna, qui est en Sicile, qui gardoient là vn temple, lesquels chiens applaudiffoient les gens de bien, & ceux qui venoient là en bonne intention d'accomplir leurs vœux : que s'ils estoient vicieux & meschans, & sans deuotion, ils les mordoient : comme il y en auoit à Rome gardans le Capitole, qui

ne difoient mot à Scipion l'Afriquain. Cardan dit, adiousta-il, qu'en Escosse il y a des chiens qui cognoissent les larrons, & les pourfuiuent : si bien que ceux qui habitent entre les Escossois & Anglois, n'oseroient fermer leurs portes à ces chiens, que s'ils les ferment, & qu'ils ne les veulent receuoir en leurs maisons, on les estimera larrons. Diogene, acheua-il de dire, estima tant les chiens, qu'il ne se fascha point d'estre appellé chien : & pource qu'il y a plusieurs fortes de chiens, quand on luy demandoit quel chien il estoit : Si i'ay faim, leur respondoit-il, ie suis Melitee, car ie flatte : si ie suis repeu, ie suis Molosse, car ie mords. Franciscus Dandalus estant créé Duc de Venise ne trouua point mauuais qu'on le nommast chien. Et qui luy fit donner ce nom, c'est que luy estant ambassadeur des Venitiens, & ne pouuant faire la paix avec le Pape Clement, pource que les Venitiens auoient receu les Ferrarois en leur protection, durant le souper du Pape, ce Venitien se mit à quatre pieds fous la table comme vn chien, ayant vne chaine au col. Dequoy estonné le Pape, il le receut en grace, & pardonna aux Venitiens. Le chien estant remply de si grande fidelité, que d'ancienneté il a esté tousiours receu à la table de son maistre : mesme nous trouuons, selon Plutarque, que les Rois de Perse auoient accoustumé de leur table de bailler à souper à leurs chiens. Sur la fin on se mit à parler de la generosité, noblesse, & hardiesse des chiens.

Le premier qui en parla, va dire que si vn lieure meurt & estouffe, estant roidement pourfuiuy des chiens, qu'ils ne le toucheront point : comme bestes genereu-

les, qui bataillent pour la victoire, & non pour la chair.

L'autre commença en ceste forte. Les chiens les plus mauvais & furieux, qui soient en tout le monde, sont en Albanie, si courageux & presomptueux, dis-ie, qu'ils desdaignent combattre les bestes les moins fortes & furieuses. Solin escrit que le Roy d'Albanie enuoya deux chiens à Alexandre, passant pour conquerir l'Indie : l'un desquels ne voulut combattre vn Ours, ne contre vn Sanglier : dont Alexandre se fascha, & le fit tuer. Mais ceux qui les auoient amenez aduertirent Alexandre que le chien desdaignant vne si petite prinse, n'auoit voulu employer ses forces, & que mettant autres bestes plus furieuses deuant le chien qui estoit demeuré, il en verroit l'experience. Alexandre commanda qu'on le mit deuant vn lion merueilleusement furieux, lequel il combatit & tua facilement. Curtius dit, adiouta-il, qu'Alexandre, en ce mesme voyage, auoit plusieurs fois veu, que quand ces chiens ont vne fois fait prinse, que vous leur couperiez plustost les jambes l'une apres l'autre, que de la leur faire laiffer. Les chiens estans si hardis & courageux, que la furie en laquelle ils sont, quand ils combattent quelque beste sauuage, leur esblouit si fort les yeux, que le plus souuent ils en perdent la veüe, par mutuelle affection de l'esprit & du corps : encores qu'on die que les chiens ont bonne veüe, & qu'ils voyent autant la nuit que le iour.

Vn Drolle en repliquant va dire, Vous ferez les chiens tant hardis que vous voudrez, si ay-ie veu vn Sanglier qui faisoit fuir les chiens de deuant lui : & voici comment. l'estois vn iour à la chasse avec vn grand Seigneur,

lequel auoit les meilleurs chiens du monde pour les grosses bestes. Allans à la chasse, on m'instruit de ce que ie deuois faire, & me baille-l'on vn cor, qui me seruit bien : car vn grand Sanglier estant party de sa bauge, & chassé des chiens, s'en vient droit à moy de grand' fureur. Ne sçachant à quel Sainct me vouër, n'ayant que mon cors en ma main, & voyant qu'il auoit les nazeaux fort ouuerts, ie m'aduise de luy mettre mon cors dedans les nazeaux : ce qu'ayant fait, mon Sanglier passe oultre, & commença à corner de telle forte que tous les chiens commencerent en lieu de le pourfuiure à fuir de deuant luy. Les piqueurs voyans ce Sanglier corner de telle forte, & venant à eux, s'enfuirent qui çà qui là, les cheuaux n'en voulans approcher non plus que leurs maistres. Le maistre de la chasse n'estoit pas plus asseuré que les gens : & tous pensoient que ce fust vn diable encorné qui les vouloit punir de ce qu'ils gastoient les bleds des pauvres gens. Moy sçachant comme le tout estoit arriué, en lieu de fuir, ie pourfuiuois ce maistre cornard, tellement que ie fus estimé le plus hardy de la troupe, iusques à ce que fussions au logis : où voyant que de frayeur les chasseurs ne pouuoient soupper, ie leur contay ma vaillance, & comme ie luy auois mis mon cornet dans les nazeaux.

Mais laissant les choses antiques, pourfuiuoit-il, que peut-on iuger du chien appelé Leoncique, qui passa avec vn soldat, quand Colom commença à descouuir les Indes Occidentales ? Ce chien combattoit de si grand courage, que les Indiens le craignoient plus que vingt Chrestiens : & qui est bien plus, si quelque Indien de

ceux que l'on prenoit estoit eschappé, on le difoit à Leoncique, & il le fuiuoit à la trace, & s'en alloit droit à luy, combien qu'il fust entre mil autres Indiens : & si ce prisonnier Indien eschappé se laissoit mener, il ne luy faisoit point de mal : s'il se defendoit, il le mettoit incontinent en pieces. Diego de Salazar, adiousta-il encores, à la conqueste des Indes, auoit vn chien nommé Bezerillo (digne de ce nom) de couleur rouge, & gueule noire : lequel recognoissant ses Capitaines, & y obelissant, tiroit commune paye de soldat, pour se bien porter contre les Indiens, qu'il desmembroit. Si bien que les Espagnols auoient à la conqueste des Indiens, plusieurs tels chiens, qu'ils auoient accoustumé contre les Indiens, comme à la chasse d'autres bestes : & pour ce ne les nourrissoient que de chair d'hommes, qu'ils mettoient en quartiers comme chappons. Mais, demanda quelqu'un, qu'est deuenü la race de ces grands & genereux chiens ? Car combien, difoit-il, qu'en Angleterre se trouuent de grands & puissans chiens, & en la Bretagne, que nous nommons Dogues, si ne font-ils pas tels que le temps passé : parce que nous trouuons Heliogabale, qui en vn sien triomphe se fait tirer, estant en vn char, à quatre chiens. Et nous trouuons que Iuba Roy de Mauritanie, fit amener de grands chiens des Canaries, ce pais nommé Canarie, pour la belle race de chiens qu'il produit. Toutesfois les Espagnols, qui depuis peu de temps ont subjugué ce pais de Canarie, disent qu'on ne void en ces isles aucuns chiens. On luy va respondre, qu'il ne falloit s'esbahir si les chiens n'y font plus tels : veu qu'il n'y a rien qui ne se perde, & que les accidens depuis

furuenus en ont peu faire perdre l'engeance & la memoire. Et, comme disent les trois mondes, si on n'entretenoit songneusement la race des cheuaux d'Espagne, & chiens Dogues d'Angleterre, la race s'en perdroit bien tost. Vn de la Seree, respondant à celuy qui auoit dit que les Espagnols n'auoient trouué nuls chiens en Canarie, luy va repliquer, Et possible aussi que ce pais a esté appellé Canarie, à cause des cannes de succre, que produit ceste contrée, & non pas à cause des chiens. Et ne se trouue plus de grands chiens, adioustoit-il, en toute l'Europe, qu'on nomme Dogues, qu'en la grande & petite Bretagne : où i'ay veu que l'isle de saint Malo est gardée par de grands Dogues, qui ne cognoissent que ceux qui ont le soing d'eux pour les nourrir & garder : de telle sorte, que quand on veut tirer ces chiens de leurs cachots pour la garde de ceste isle, on est contrainct de sonner la trompette & les tabours, pour faire retirer le peuple : car la retraite sonnée, il n'y a homme qui oseroit se presenter deuant eux.

Vn autre de la Seree nous va dire, qu'il auoit leu vn plaisant conte, à propos des Dogues : c'est que le Roy d'Angleterre, Henry huitiesme, escriuit au Roy François premier de ce nom, vne lettre, où il y auoit entre autres choses, *Mitto tibi duodecim Molossos* : qui est à dire en bon Latin, le vous enuoye vne douzaine de chiens. Or le Roy donnant à son Chancelier à lire ceste lettre, il luy va dire que le Roy d'Angleterre luy enuoyoit vne douzaine de mulets, priant le Roy de lui en donner vn couple. Le Roy esbahy de cela, fit lire la lettre à vn autre plus sçauant que ce Chancelier, qui se

moqua de luy, & de ses mulets, & de ses afnes. Vous ferez vos chiens, respond quelqu'un, tant vaillans & hardis que vous voudrez, mais s'ils estoient aux montagnes que les Grecs appellent Mænalos, pourfuiuant les bestes fauuaes, si n'entreroient-ils pas dans ces montagnes : car toutes sortes de bestes sont là en si grande seureté, que les chiens n'y entrent iamais. Possible, luy fut-il dit, que c'est à cause que les chiens par la grand' odeur des fleurs, qui surmonte leur odorement, perdent tout sentiment des bestes qu'ils pourfuiuent : dont ne se faut esmerueiller s'ils ne les pourfuiuent plus. Ou bien que les chiens sont enchanterez : car il se trouue quelquefois que les chiens ne prendront rien : & lors les chasseurs vsent d'un approuué remede, c'est qu'ils fendent par le milieu un arbrisseau de chesne, & font passer tout au trauers d'iceluy tant les chiens que les chasseurs : ce qu'estant fait, il leur est aduis qu'ils ont rompu toute forte de charme.

Vn de nostre Seree en fortant du logis où auions souppé, tira de sa poche un lopin de pain, qu'il y auoit mis apres s'en estre nettoiyé les mains, au lieu que les autres du conuiue s'estoient lauez & essuyez. Apres luy auoir demandé qu'il vouloit faire de ce morceau de pain, il nous dit qu'il auoit appris des anciens, & qu'Erasme en auoit fait mention en ses Chiliades, que cela seruoit contre les esprits & Demons qu'on trouue la nuit es carrefours, & contre les chiens qui sont aux places publiques, qui la nuit se mettent à assaillir les passans, & que deux ou trois fois ils l'eussent affollé sans ce remede : & qu'ayant ouy parler de la rage des chiens en ceste

Sereë, il les craignoit plus que iamais. Mais à la verité, c'estoit qu'au departir de la compagnie, il faisoit estat d'aller veoir vne sienne maistresse, & qu'il craignoit les chiens, qui volontiers sont contraires & importuns aux amoureux. Car depuis on m'a dit, qu'il auoit tasché à auoir vne beste qui s'appelle Hyene, qui frequente les cimeties & tombeaux, & que par son attouchement les chiens, mal-gré qu'ils en ayent, cessent leurs abbois. Et aussi que pour n'estre assailly des chiens ny abbayé, on ne le trouuoit gueres sans tenir en sa main l'œil d'un chien noir, arraché de son viuant, ou l'œil & le cœur d'un loup, ou la langue d'une louue, ou l'arriere-faix d'une chienne. Si ay-ie veu des chiens, repliqua quel-qu'un, qui n'estoient point facheux aux amoureux, cognoiffans bien les larrons des amoureux, comme pourrez entendre par ce Distique :

Latratu fures excepi, nutu amantes :
Sic placui domino, sic placui dominæ.





HVICTIESME SEREE.

Des Cocus, & des Cornards.

ON tomba à parler en ceste Seree d'une grande querelle, avec vn long procez, entre gens de qualité, pour auoir appellé vn homme marié, Ian, Sot, Cocu, Cornard, Becco-cornuto, & parent de Moyse. Puis fut disputé, si c'estoit vne iniure de delay & atroce, d'appeller par ces beaux noms vn homme marié, soit que sa femme soit impudique, ou qu'elle soit chaste.

Vn de la Seree voyant qu'on s'en alloit parler des Cocus, se prenant à rire, va dire, Messieurs, ie vous prie, si nous auons à parler de ces gens-là, que nous y allions sagement, & que parlions correct; car estans mariez, pourrions parler de nous-mesmes, & en faire des contes, sans en sçauoir rien, & sans y penser en mal : tout homme marié estant cocu *actu vel potentia* : &, comme dit Rondibilis à Panurge, qui se vouloit marier, coquuage est naturellement des appennages de mariage, & quand vn homme est marié, il a esté, ou est, ou fera, ou peut estre cocu.

En premier lieu il fallut sçauoir dont venoit ce mot de cocu, estant le plus commun. Il fut dict, qu'on appelloit vn homme marié cocu, qui auoit vne femme impudi-

que, d'un bel oiseau qu'on appelle le cocu, les autres l'appellent couquou, ainsi nommé de son chant. Et pource que ce bel oiseau, si renommé, va pondre au nid des autres oiseaux, estant si sot qu'il n'en sçauroit faire vn pour luy, par antithese & contrariété on appelle celui-là cocu, au nid duquel on vient pondre, c'est à dire, faire des petits. Puis fallut apprendre d'où venoit ce mot de Becco-cornuto, & de ce qu'on dit que les cocus ont des cornes, & pour cela sont appelez cornards. On dit que les Italiens appellent celui de qui la femme s'esbat Becco-cornuto, de ce que le bouc ne se foucie, & n'est nullement jaloux si vn autre bouc va à sa cheure tout deuant luy, estant entre tant d'animaux seul sans jalousie. Combien qu'Elian tienne du contraire : quand il dit qu'un bouc jaloux, conducteur du troupeau, fit fortir la ceruelle du pasteur Calabrois, avec ses cornes, pourautant que ce pasteur aimoit sa cheure : ce que Volaterran & Célius escriuent aussi.

Quelqu'un va dire, qu'il trouuoit bonne ceste raison d'appeller Becco-cornuto celui qui est lan de luy-mesme, sa patience estant vn consentement : mais celui qui est lan de contraincte, & qui empesche par tous moyens de n'auoir point de compagnon, qui luy aide à faire sa befongne, ie ne voy point, disoit-il, puis qu'il ne ressemble point le bouc, qui n'est nullement jaloux de sa femelle, qu'il doive porter des cornes : trouuant vn grand deshonneur à de pauures lans mariez, les faire cornus comme bestes brutes : qui mesmes sont desplaisantes de les auoir : car nous voyons que la Licorne, le Cerf, & l'Elephant cachent leurs cornes, à fin que les

cachans, ne reste memoire d'icelles. Ce qui nous enseigne, adioust-il, qu'à leur imitation, si nous auons des cornes, qu'il les faut cacher le mieux que nous pourrons. Mais i'ay peur que les animaux qui ont des cornes, que tout le monde void, les puissent mieux cacher, que ceux qui en ont, encores qu'on ne les voye point.

Vn autre de la Seree repliqua, que Becco venoit plustost du cropion, qui s'appelle en Italien becco, à cause d'un bec qui y est, que du bouc : parce que ce mot Becco en Italien signifie & l'un & l'autre. Auquel il fut respondu, que puis qu'on appelle vn homme cornard, & qu'on baille des cornes à celui qui a vne femme qui se fait seruir à couuert, le mary le sçache ou ne le sçache pas, qu'il falloit bien que ces cornes prinsissent leur origine du bouc, qui les porte grandes. Et que ce n'estoit pas vne inuention tant nouuelle, qu'elle ne ressentit son antiquité, d'appeller bouc celui qui est mary d'une femme adultere : parce qu'anciennement, disoit-il, on vloit de cest hieroglyphique, & de cest adage, contre les bastards, si quelqu'un d'auenture s'enqueroit de leur pere : en disant, Il va de la mere comme de la cheure, à cause de l'incertitude du pere : la cheure estant mobile & legere, & pourtant le cheureau ne peut estre cogneu que de la mere. C'est donc à bon droit, que l'on appelle l'homme bouc, duquel la femme seule peut recognoistre les enfans. Si on baille des cornes à ceux qui sont cocus, va repliquer quelqu'un, il faut donc bien dire que les diables sont tous cocus : car à tous on leur baille des cornes : & veritablement en portent sur la teste, comme asseurent les peintres & ceux qui en ont

veu. Toutesfois, les cocus estans si bonnes gens, & les diables si meschans, il me semble qu'il ne les faudroit pas marquer de mesme marque & enseigne. Combien que l'estime heureux ceux qui portent des cornes, si elles leur demeurent tousiours, dautant que les diables ne leur feront nul mal, pensans que ce soient de leurs compagnons.

C'est volontiers, va dire vne Fesse-tonduë, quelques jaloux qui ont fait & peint les diables cornus, & ont asseuré qu'ils l'estoient : comme voulans dire, que c'est le plus grand mal & malheur qui puisse arriuer à vn homme que d'auoir des cornes : & pour ceste cause, à fin que tout le monde sçache que les diables sont les plus meschans, miserables & infortunez qu'on sçauroit trouuer, on leur a baillé des cornes aussi bien qu'aux cocus. Ce seroit bien plustost, replica quelqu'un, qu'on fait porter les cornes au diable, parce que le bouc est prins pour le diable, pour peché, & pour toute chose mauuaise, estant fort lascif, infect & puant : dont il estoit en l'ancienne Loy sacrifié pour tout le peuple, en le maudissant, & mettant tous leurs pechez sur sa teste.

Seroit-ce point, demanda vn autre, que les diables en faisant vn homme cocu luy baillent leurs cornes ? Parce que les diables, qu'on dit & croit estre cornus, peuuent auoir copulation charnelle d'une femme qui est forcierre, & s'est donnée à eux. Et Philostrate tient que *Lamiae* sont esprits, ou pour mieux dire mauuais Demons, paillards oultre mesure. *Iacobus Ruepff*, adioustail, tesmoigne que de son temps vne femme forcierre eut affaire à vn esprit malin, & que des entrailles luy en

tomberent, & qu'un boucher forcier ayant affaire à vne diableffe, ses parties genitales luy enflerent de telle forte qu'il en mourut.

Vne fille de Constance forcieri difoit que le diable l'auoit engroffee, & de fait ayant le ventre grand, elle fut mife en garde, & fortit de son ventre des clous de fer, des pierres, des os, & autres chofes. Puis adioufta que ce qu'on dit, les diables engroffer des femmes, les femmes s'adonner aux diables, & les hommes à des diableffes, que cela ne fe fait qu'entre les diables, forciers & forcieres, Dieu le permettant, s'estans mis à leur feruice.

Quelqu'un repliqua que cela estoit mal-aisé à croire, que les diables peuffent cognoître les femmes charnellement, & que s'il n'y auoit que ceux-là, il n'auroit point peur d'estre cocu, & ne craindroit point leurs cornes, craignant plus les vijs que les morts : les diables & les demons estans de nature spirituelle, n'ayans chair ni sang. Et auffi que les diables n'ont point neceffité de fuccelfion, parce qu'ils font immortels, & estans immortels, ils n'ont befoin d'engendrer, & n'en ont nul defir. Que fi ainfi estoit difoit-il, que les diables peuffent engendrer, il y auroit bien de la diablerie par les champs.

Mais que ie parle à monsieur Bodin, va dire nostre fesse-tonduë, ie luy demanderay, si les diables, pour les punir du tort qu'ils font aux maris des forcieres, ne peuuent pas prendre la verolle. Et qui me fait croire qu'oui, c'est qu'on dit, Le pauvre diable a la verolle. De la bailler, ie n'en fay point de doute : & croy que ce font eux, & les forciers, leurs grands amis, qui l'ont

apportee au monde, & qui l'ont baillee aux femmes : veu qu'encores aujourd'huy quand on void quelqu'un qui en est malade, on dit, Il est enforcelé, c'est vne maladie qu'on luy a baillee. Je demanderay aussi à Bodin, si les forciers, qui ont compagnie de leurs diables de femmes, font les diables cornus, & si pour cela on leur baille des cornes.

Quelqu'autre prenant la parole va dire, qu'on ne bailloit pas des cornes aux diables pour estre cocus, mais que c'estoit parce que bien souuent ils prennent la figure d'un bouc, qui a des cornes, & qui se font en ceste forte adorer, & baïsser le cul, où il y a encores vne petite corne : comme tefmoignent tous les forciers par leurs depositions, qui appellent ce diable desguisé en bouc, *Melampyge*, qui est autant à dire comme cul noir : au moins, disoit-il, on me l'a fait à croire : car ie ne suis point forcier pour entendre ce langage. Puis continuant, confessa qu'il ne sçauoit pourquoy on bailloit des cornes aux diables, mais qu'il sçauoit bien pourquoy on dit que les cocus ont des cornes. C'est, commença-il à dire, que quand ils arriuent près de leur maison, ils commencent à corner, à fin de ne trouuer ce qu'ils ne cherchent pas, & qu'on ne les estime point estre lans d'eux-mesmes. Ou bien c'est, adiouta-il, qu'on les appelle cornus, de ce qu'ils sont contraints de baïsser la veüe & la teste, comme font les bœufs & les toreaux, & autres animaux à corne, quand ils combattent. Ou bien on baille des cornes aux cocus, parce qu'ils deuiennent furieux (au moins aucuns) & dangereux, ainsi que font ordinairement les animaux armez

de cornes. Car il n'y a pas long temps qu'un cocu entra en telle fureur, voyant qu'il auoit des cornes, qu'il tua sa femme : & quand on luy disoit qu'il se deuoit prendre à ceux qui l'auoient encornailé, il respondoit, que pour empêcher que les chiens ne suiuent vne chienne chaude, qu'on a plustost fait de la tuer qu'à chasser les mastins.

Ce n'est point pour tout cela, va affeurer quelqu'un, qu'on dit les cocus porter des cornes, mais c'est parce que les cocus sont faciles à se laisser persuader, & tourner deçà & delà, comme les cornes qui mises au feu prennent telle forme qu'on veut. Il s'est trouué vn Copieux, qui estoit lan de luy-mesme, & non de contraincte, lequel estant couché avec sa femme, faisoit semblant de dormir & ronfler, à fin qu'on s'approchast sans crainte, dont est venu l'adage de Cicéron, *Non omnibus dormire*, ce dit Lucius sur Berald. Et de fait, adioust-il, il y a des personnes qui meritent bien qu'on leur face porter des cornes : parce qu'on les tourne comme on veut, & quelque chose qu'on leur puisse dire de leurs femmes, ils ne le croient, & s'ils leur baillent tant de liberté, qu'ils meritent estre appelez par leur nom, comme vous entendrez.

Il n'y a pas long temps, disoit-il, qu'un de mes voisins, homme d'estat & d'age, remonstra à vn sien amy la trop grande licence qu'il bailloit à sa femme, & que le monde en parloit en mauuaise part. Ce bon-homme de mary n'en voulant ouïr parler, ce mien voisin fut contrainct de luy dire, comme il auoit trouué sa femme avec vn homme, & de luy declarer par le menu tout ce qu'il

auoit veu, qui estoit suffisant pour l'asseurer d'estre cocu. Ce mary s'asseurant du contraire, va dire à son voisin, que les gens vieux de maintenant estoient si soupçonneux, que s'ils voyent parler vn homme & vne femme ensemble, ils y pensent en mal : & qu'on se peut bien approcher l'un de l'autre sans offenser Dieu, ne son honneur, ne son mary. Ce voisin tirant sur l'age, le voyant opiniastre, en des opinions cornuës, & qu'il auoit ie ne sçay quoy en la teste, qu'on ne luy pouuoit facilement oster, luy va dire ainsi : Si on le fait comme on faisoit de mon temps, ie vous puis asseurer que vous estes cocu, & que vous auez des cornes. Cest incredule lan nioit auoir des cornes, argumentant ainsi : Le vous confesse que toutes bestes qui n'ont point de dents és mandibules de dessus, ont des cornes : or i'en ay & dessous & dessus : ergo ie n'ay point de cornes. Le voisin luy replique, vrayement ie te confesse que tu n'as pas des cornes de bœuf ne de taureau, mais tu en as d'autres : comme toy-mesme as signé au rapport d'un tien adiournement, où tu as mis, que celui que tu auois adiourné, t'auoit voulu outrager, t'appellant cocu & cornard, ce que tu certifiois estre vray, par le present rapport, escrit & signé de ta main. Ce conte acheué, on se remet encores à rendre raison des cornes qu'on baille à ceux de qui les femmes se font seruir à couuert, & qui s'esbatent, & resiouissent avec leurs amis.

L'un disoit, que c'estoit pource que la coustume & naturelle façon de toutes femmes est, de changer les hommes en cerfs & moutons toutes les fois qu'il leur plaist : comme Diane fit Acteon.

L'autre affeuroit qu'on attribué les cornes aux Ians, parce qu'on sacrifie le bouc, qui a des cornes, à Minerue : étant chasteté mortelle ennemie des cornes.

Vn autre, qui auoit veu le Monde des cornus, nous va dire, qu'il y auoit leu, que celuy qui par le moyen de sa femme porte les cornes, n'est dict cornu pour autre raison, que pourautant que les cornes sonnent & publient par les carrefours son deshonneur & infamie, comme les autres choses publiques : parce qu'anciennement l'on auoit accoustumé de faire les trompettes de cornes.

A propos de cornes & de corner, va dire vn de la Seree, il se maria l'autre iour vne ieune fille avec vn homme vesue, qui auoit trois enfans, faisant à croire à sa future femme qu'il n'auoit qu'un enfant, & que les autres estoient au cimetiere. Quand ils furent mariez, il s'en trouua trois. La nouuelle mariee, sans se fâcher autrement, va dire à de ses parents & amis qui la vouloient consoler de cest ennuy : Mon mary m'a trompee, mais qu'il s'affeure que ie le corneray.

Le sçay bien, va dire vne Fesse-tonduë, pourquoy on baille aux cocus des cornes : c'est que les iouëurs d'instrumens & les musiciens sont subiects à les porter, & les femmes qui aiment & suiuent la danse, & ne demandent qu'estre où il y a des menestriers (ayans leurs lyres & violons faicts de corne) sont subiectes à faire porter les cornes à leurs maris. Et cela sera aisé à croire, si vous considerez que les anciens bastissoient la lyre avec deux cornes d'un sommet ou coupeau, & d'un tait vouté, comme Philostratus escrit parlant d'Amphion : ces cornes estans princes d'une cheure sauuage, dont les musi-

ciens vfoient pour faire leurs instruments, deuant qu'ils euffent l'vſage du bois.

Vn Drolle, prenant la parole, repliqua, qu'au contraire c'eſtoit vn bon-heur que d'auoir vne belle femme, qui n'ait point d'ennemis, pour viure à ſouhait, & en honneur : car il ſe peut vanter d'auoir la corne d'abondance. Vn bon mary, adiouſta-il, ayant vne belle femme, & en veut faire part aux autres, peut dire qu'il a en ſa maiſon la corne de richesses, & la corne d'Amalthee, qui eſt touſiours le ſymbole & enſeignement d'abondance. Et ceux qui portent ceſte corne, comme faiſoit Hercules, ont toute abondance & fertilité, & ſe peut appeller corne de copie, & de ri cheſſe, là où tout ſe trouue. Et auſſi les Egyptiens en leurs Hieroglyphique & ſacrees lettres, par la corne d'abondance ont remarqué vne grande liberalité & largeſſe, eſtant volontiers touſiours miſe dans les mains des Dieux : & en toutes les medales où elle ſe void, c'eſt pour repreſenter tout bon heur, tout bien, & commodité. De là eſt venu qu'on appelle vn homme cocu, Ian, qui eſt à dire en langage Ethiopien, uiſſant : & leur Roy s'appelle Prete-Ian. Theuet dit, qu'il ſe void ſen l'iſle de Moluque vne beſte amphibie, qu'il nomme Camphurch, dont le Roy de l'iſle porte volontiers le nom, & ce pour la reuerence d'vne ſeule corne de trois pieds & demy qu'elle porte au front. Le plus grand honneur que les Indoïs du Calecuth, peuvent faire à leur Dieu de diable, c'eſt de luy bailler vn diadeſme à trois cornes : les cornes de toute ancienneté remarquans vne dignité, uiſſance, force, autorité & empire en tous les liures hieroglyphiques. Et auſſi que

la demonstration d'une vie longue, se fait par les cornes des cerfs longues & ouvertes. Que si ie suis destiné, adiousta-il en continuant, à porter des cornes, ayant ce bon-heur d'estre cocu, ie voudrois bien en auoir d'aussi belles & bonnes que celles des Elephans, pour estre les plus grandes & riches cornes de tous les animaux : combien qu'aucuns tiennent que les Elephans n'ont point de cornes, mais des dents.

Si est-ce, luy fut-il repliqué, que Pausanias soutient que les cornes naissent ou au fourcil, ou au nez : & outre cela, ces cornes tombent à certain temps, au lieu desquelles reuiennent d'autres qui s'amolissent au feu, ce qui ne se pourroit faire des dents : ioinct qu'elles sortent & prouiennent du crane ou test. Soient cornes, ou dents, va dire quelqu'un, si ie dois estre cornu, j'aimerois mieux auoir vne corne de Licorne, que les Grecs nomment *Monoceros*, & les Latins *Vnicornis*, pource que c'est la plus digne, riche, & precieuse, & de plus grand prix : & aussi que ie ne serois beste qu'à vne corne, & ainsi à demy cocu. Il lui fut respondu, qu'il n'y auoit point de petits cocus, & de demy cocus, & que la maison de celuy qui se marie est toute entiere : à ceste cause luno est tousiours dicté par Eschyle, *Telia*, & aussi que la plus-part tient qu'il n'y eut iamais de Licorne, ne beste qui n'eust qu'une corne, & que c'est vne chose imaginee : car il ne se trouue homme, tant ait-il voyagé, qui en ait veu : si bien que Theuet dit que les cornes, qu'on assure estre de Licornes, se contrefont par ceux du Leuant, & ne sont autre chose que cornes d'Elephant, creusees & allongees. Et à la verité, adioustoit-il, quand on brusle

vne de ces cornes, qu'on dit estre de Licorne, elle rend semblable odeur que l'yuoire.

Et quand tu ne serois qu'à demy cocu, luy fut-il encores repliqué, n'ayant qu'une corne de Licorne, penfes-tu que ta corne, & la corne de Licorne, soient de telle vertu contre les venins & poisons que tu estimes, & que les Medecins ceremonieux, qui l'ordonnent, font à croire aux plus grands, & simple peuple? Car quant à moy, adioustoit-il, ie tiens avec Rondelet, que toutes cornes en general n'ont ny faueur ny odeur pour seruir en Medecine, si ce n'est pour dessecher. Car ie ne puis croire que le parfum des cornes puisse chasser les serpents, & que la peste en soit chassée, si vous faites bruler des cornes en vostre chambre : combien qu'il y ait des animaux qui ont toute leur force aux cornes. Parquoy il concludoit de n'aimer point les cornes, puis qu'elles n'auoient les proprietéz & vertus que beaucoup leur donnent. Et que le plus grand bien qui vint iamais des cornes, c'estoit d'auoir seruy aux anciens de vaisseaux pour boire, beuuans en des cornes : à ceste cause le bon Denys estoit peint cornu, & appelé cornu : ou bien c'est que ceux qui aiment à boire en ces vaisseaux, estans bons supposts de Bacchus, sont dignes de porter les cornes. Si est-ce, luy fut-il repliqué, que les anciens beuuoient en des cornes, pourautant qu'elles auoient vertu & contre le venin, & contre les maladies : tellement qu'ils mesuroient leurs liqueurs & medecines en des vaisseaux de corne, & en bailloient leurs clysters, ce dit Galien : n'estimans rien de la porter, & d'y boire, s'ils n'auoient la corne au cul, plusieurs assurens que si nous

mangeons & beuons en des vaisseaux de corne, principalement de cerf, que la corne a ceste vertu de heberter la force du venin, s'il y demeure long temps. Les cornes furent si bien cornees, que nous demeurâmes tous escornez, & n'y auoit celuy d'entre nous, qui ne se frottaist deux ou trois fois le front : les vns souhaitans en auoir, à cause du bien qui en prouient, les autres n'en vouloient en façon du monde, combien qu'on ne sçauroit trouuer de meilleures gens que ces porte-cornes : car, comme dit Ronfard,

*La corne sur le front ne fait ni mal ni bien :
C'est l'esprit seul qui sent, la corne ne sent rien.*

l'en sçay, repliqua quelqu'un, qui à leur escient ont tiré & profit & auancement du coquuage, dequoy le seul nom estonne tant de personnes.

Vn autre de la Seree, de peur qu'on s'accrochast à ses cornes, nous va faire vn conte d'un sien voisin, qui ne demande autre chose que d'auoir des cornes, ayant quelquesfois ouy discourir toutes les commoditez qui en prouiennent : & que pour l'en diuertir & empescher, on luy disoit qu'il ne se falloist point tant hafter, & qu'il se faisoit des mariages bien cornus le plus souuent : & que ce lean futur respondit à ses parents, que si on ne se marioit, il n'y auroit point de lans, & que le monde periroit. Quand on luy disoit, Vous estes bien vieil pour celle que voulez prendre : il repliquoit lui auoir bien di& qu'il estoit bien vieil pour fournir aux charges de mariage, & au deuoir que le mary doit à sa femme, &

que celle qu'il pretendoit, luy auoit respondu, Mon amy, ne vous fouciez de cela, laissez m'en faire, i'y pouruoiray bien. Quand on le menaçoit que s'il se marioit en ceste maison, qu'il seroit marié en vne corniere de la ville, & que la vaisselle qu'on luy donneroit en mariage seroit de Cornouaille : Si ie suis marié en vne corniere de la ville, disoit-il, tant mieux, ie n'aime pas si grand bruit, ma femme ne sera pas si cogneue & si commune : & si estant marié à vne corniere de la ville, ie seray près des champs : ie ioueray souuent à cornichon va deuant : i'aime ce ieu, il n'est pas de grand frais, ni de grand' peine. Qu'on me baillera de l'estain de Cornouaille, on ne me fera point de tort, c'est le meilleur.

Quand on luy demandoit en quelle forte il vouloit estre marié, il disoit comme les autres lans. Puis il disoit à ces beaux persuadeurs, que la Fortune auoit plus de lieu & effort au mariage, que la prudence, & qu'il suffisoit, sans tant faire de recherches, à yeux clos se laisser conduire au sacrifice, puis qu'il auoit ce mal-heur pendu au col. Et comme dit Panurge, il se faut mettre en mariage à l'aventure, les yeux bandez, baissant la teste, baissant la terre, & du demeurant se recommander à Dieu. Que s'il y a peu de bons mariages, c'est signe de leur prix & valeur.

Que voulez-vous plus, adiousta celuy qui faisoit le conte, il luy arriua d'estre cocu, comme il estoit destiné, le sçachant par sa femme mesme : qui estant de bonne conscience, & se voyant presté à mourir, où il n'est pas à croire qu'on voulust mentir, luy dit qu'ils auoient vne petite fille, qui n'estoit pas à luy, & qu'elle

faifoit conscience de la faire heritiere à son bien, n'estant pas sa fille : parquoy elle luy en demanda pardon, en deschargeant son ame. Ce bon-homme de mary ne s'en fascha nullement, car elle luy auoit bien dit, quand il luy disoit qu'il estoit vieil pour faire bien les befongnes de la maison, qu'on la laissast faire, & qu'elle remedieroit bien à cela. Puis demanda à sa femme : à qui est donc ceste fille ? Elle luy respond, qu'elle l'auoit fait faire à leur iardinier : le mary, pour la reconforter, luy redemande, Et ce iardinier estoit-il pas à nostre iournee ? Elle respond qu'oui. Tout ce qu'il a donques fait, va dire son mari, est pour nous, puis qu'il estoit à nostre iournee. Que si i'ay vne caualle, disoit-il à sa femme, & vn cheual la faillit, à qui est le poulain ou la poulaine ? ne font-ils pas au maistre de la iument ? Et ainfi mit hors de scrupule la conscience de sa femme, & la sienne aussi : l'asseurant que la fille estoit à eux deux, & qu'il y auoit part, puis que ce iournalier estoit à leur iournee.

Vous me faites souuenir, repliqua quelqu'un, d'une autre femme, qui auoit douze enfans, laquelle estant en vne extreme maladie fit venir son mary : auquel elle dit, Mon amy Guillaume, il n'est plus temps de se moquer : sçachez que de tous ces enfans, le seul premier est vostre fils, entant que la seule annee premiere ie vous ay esté fidele. Puis raconta par ordre sa vie, & les noms de ceux qui s'estans iouez à elle, estoient peres de ses enfans. Le plus petit de tous, comme il ouït cecy, ioignit les mains, & tout tremblant dit à sa mere, Ha ! ma mere m'amie, ie vous prie donnez moy vn bon pere. Ecoutez, adiouta-il, d'un facheux, qui voyant sa femme

tenant vn sien petit enfant, luy va dire, le voudrois auoir payé la moitié de mon bien, & estre asseuré que cest enfant fust à moy, comme vous estes certaine qu'il est vostre. Sa femme sans s'estonner luy va dire, qu'il luy donnast seulement cinq cents ducats, & qu'elle le mettroit hors de doubte : ce que le mary promist.

La Dame lors prenant son enfant entre ses bras, s'adressa à son mary, auquel elle dit : Seigneur, me confessez-vous pas que cest enfant est à moy? oüy vrayement, repliqua-il, mais que s'enfuit-il pour cela? Elle alors luy presentant, luy dit, Tenez donc, car ie le vous donne, or estes-vous tout asseuré qu'il est vostre. Et Dieu sçait si ceux qui estoient presens se peurent tenir de rire de la fotte curiosité de ce mary. Si ne faut-il pas, repliqua quelqu'vn, croire à vne femme mariee, qui dit que tel enfant n'est pas à son mary : car le Iurifconsulte dit que le fils est tousiours presumé estre au mary, encores que la femme soit publique : combien que trouuons par escrit, l'enfant aîné d'vne Roine auoir renoncé à la couronne, parce que sa mere luy auoit dit qu'il n'estoit pas fils du Roy son mary, mais d'vn gendarme. A ceste cause, adiousta-il, en Calecuth le fils de la sœur vient à la couronne, & non pas les enfans des freres : & les Ly-ciens faisoient porter à leurs enfans le nom de leur mere, comme le plus asseuré, encores que par leurs loix ils se declarassent cocus : confessans librement estre fort difficile de vouloir garder vne chose dont tout le monde pretend auoir la clef.

Ayant acheué, vn autre luy demanda qui estoient ceux qui auoient les plus grands clefs, sçachant bien,

difoit-il, ceux qui auoient les plus grandes poches : ie n'exprimeray les mots François, parce que les femmes ne les sçauroient lire. Et pource, adioustoit-il, que les femmes sont enuieufes, il faut que les maris empeschent, tant qu'ils pourront, que leurs femmes ne voyent point autres clefs que la leur, & de ne conter à leurs femmes ceux qui sont propres à aller sur la mer, pour estre bien enuitaillez : comme ie vous conteray d'un Italien, lequel deuifant avec sa femme luy va dire, en deuifant de ceux qui sont bien emmanchez, qu'ils auoient un seruiteur qui en estoit bien pourueu : mais ayant dit à sa femme que c'estoit la marque d'un sot, il pensoit qu'elle ne s'adresseroit point à luy. Mais il aduint bien autrement, car tantost apres il cogneut que sa femme le forçoit d'aller aux champs, pour sçauoir si son mary difoit vray. Parquoy faifant semblant d'aller aux champs, il se cache en vne chambre, & vid ce qu'il ne vouloit point voir, & sa femme cogneut bien que son mary ne luy auoit point menty : car ne pouuant loger son courtaut, elle dit à son valet, qu'il eust recours à l'huile de la lampe, (le conte est Italien) ce qu'il fit, puis tout se porta bien. Ce Becco-cornuto, se prenant par le nez, ne dit mot, sinon que deux iours apres il achepste vne teste de mouton, & un fort petit pot, & commande à sa femme qu'elle face cuire ceste teste en ce pot : laquelle replique que la teste n'y sçauroit entrer. Lors il luy dit, prenez de l'huile de la lampe, & elle y entrera. Sa femme luy demande pardon, estant cause de son mal-heur & du sien.

Vn qui auoit perdu son procès en vne Cour de Parlement, s'auançant de parler, va dire qu'il n'y auoit

nation au monde qui eust plus grand' chose que celle où il auoit failly à gagner son procès : parce, disoit-il, qu'ils engroissent leurs femmes encores qu'ils en soient loing de vingt lieues. Puis continuant, va dire que les gens de ce pais-là l'auoient iugé à estre cocu à poids de marc, luy reprochant qu'il en auoit l'encolure, mais qu'il auoit respondu qu'il s'en garderoit bien, parce qu'il ne se mariroit pas en leur pais. Outre, nous va conter, qu'il auoit été contrainct de mener en ce pais-là sa femme (les procès y estans immortels) avec ses enfans, & que les Dames se moquoient de sa femme; qui auoit de chetifs enfans, maigres & regroûis, au lieu que les leurs estoient frais, gras, & bien potelets : & luy demandoient comment elle faisoit ces petits auortons, si minces, foibles, & desnuez : & qu'elle leur auoit respondu, que son mary & elle les faisoient tous seuls, sans appeller personne à leur aide. Ces contes ne peuvent empescher qu'on ne reuint encores aux cocus, chacun s'auançant d'en parler, à fin qu'on ne penfast qu'on le fust, pour n'en ofer rien dire.

Car vn de la Serée va demander, mais s'il est vray ce qu'on dit, que si vous touchez la robbe d'un cocu, sans qu'il s'en aduise, que vos verrues se perdront ? Et si vous auiez des verrues, luy demanda nostre Fesse-tondue, & que sans y penser vous touchiffiez à vostre robbe, si vous en gueririez aussi bien qu'en touchant à la robbe d'un autre, & si vous mesmes seriez vostre medecine ? Le vous entens bien, repliqua ce demandeur à nostre Fesse-tonduë : qui luy va dire, Dieu soit loué que ie ne parle point à un fourd.

Il arriua durant le foupper de ceste Seree, qu'un bon Drolle ne pouuoit trouuer la ioincture d'un chapon en le voulant decouper : celui qui estoit assis le plus près de ce Drolle, voyant la peine où il estoit, luy va dire, Pense à vn cocu, & incontinent tu la trouueras.

Le Drolle en se riant luy va dire, & si ie pensois en vous, ou en moy-mesme, seroit-ce pas tout vn ? De peur qu'on entraist en debat, quelqu'un commença à dire : Il n'y a pas trois iours qu'un mien voisin se vint plaindre à moi de sa femme, qui luy auoit mis ie ne sçay quoy en la teste qu'on ne pouuoit pas facilement luy offer. Je le prie de me dire que c'estoit, & que ie luy conseillerois ce qu'il auroit à faire. Il me dit, ie le vous conteray comme à mon amy.

Et commença à me dire : Vn iour estant ma femme & moi avec quelqu'uns de nos voisins, on vint à parler des cocus : les vns disans qu'il y auoit des lans qui le vouloient estre, les autres qui traitoient si mal leurs femmes qu'il ne se falloit esbahir si elles se defendoient, en baillant à leurs maris quelques coups de fourches : d'autres disoient que les cocus estoient les meilleurs gens du monde, mais que pour rien du monde pourtant ils ne voudroient pas l'estre.

Moy me faschant d'ouïr tant parler de ces cocus (car à la verité ie ne sçai si ie le suis ou non) ie vais dire à ma femme, & à mes voisins : Je vous prie laissons là ces cocus, ie voudrois que tous les cocus fussent en l'eau. Ma femme lors me va demander, ie ne sçay à quel propos, si ie sçauois bien nager. Que veut-elle dire par sa belle demande ? Lors ie commence à luy interpreter, ie

mieux qu'il me fut possible, comme elle entendoit son interrogation, combien que l'eusse grand' envie de rire, mais ie cogneus bien qu'il estoit vn peu opiniastre, & qu'il auoit quelque chose en la teste qu'on ne luy pourroit iamais oster : non plus qu'à vn mien voisin, qui pourtant n'a pas si grande occasion de se scandaliser de sa femme, pour luy auoir demandé que c'estoit que fornication. Car quant à moy, disoit-elle, ie ne sçay que c'est que fornication, & pourtant ie ne laisse tousiours à m'en confesser, à toute aduventure.

Ce conte acheué, quelque autre nous conta d'un sien voisin, que quand il se fasche avec sa femme, il l'appelle tousiours putain, & sa femme luy dit, Et bien, ie suis putain. Son mary luy replique, Par-Dieu non es, tu n'es pas putain, tu en as menty. Puis elle replique, Bien donc ie ne suis pas putain. Il dit bien que sa femme est putain, mais il ne veut pas confesser qu'il est cocu : encore qu'il soit des froides queuës : à ceste occasion quand il se fasche à sa femme, & qu'il la menace, elle ne luy fait que dire : Tu ne me sçaurois rien faire, ie n'ay que faire de toy. Et mercy-Dieu, quand ie te dis que ie suis putain, que ne me prens-tu au mot? tu n'oserois, car si tu m'auois prins au mot, ie te iure, que ie te prendrois aux cornes. Ce mien voisin vn iour estant en ses bonnes, demandoit à sa femme, M'amie, ie te prie de me dire si ie suis cocu, ie t'affeure que ie ne laisseray à t'aimer, & que tu me deliureras d'un grand foucy qui me ronge incessamment. Combien qu'elle l'affeurast tousiours qu'il n'estoit point cocu, elle fut pourtant tant importunee de son mary, qui luy disoit

qu'il ne seroit iamais à son aise, & ne la laisseroit en patience, s'il n'en sçauoit la verité : qu'elle le renuoya à l'Eglise, & qu'il print de l'eau beniste, que si en la prenant il fermoit les yeux, qu'assurément il estoit cocu, & tous ceux qui en la prenant les fermoient aussi : ce qu'il fit, & en prenant l'eau beniste & fermant les yeux se iugea cocu. Mais voyant tous ceux qui prenoient de l'eau beniste, fermer les yeux comme luy, les appella, & leur dit, Par Dieu vous estes cocus, ce dit ma femme, aussi bien que moy. Et voyant le grand nombre de cocus, ne se fascha nullement de l'estre : car estant de retour, en la salüant luy va dire, Bon iour putain : & elle luy respond, Bon iour cocu. Et par apres ne se salüoient point autrement.

Tous ces petits contes acheuez, quelqu'un s'auança de parler ainfi. Il n'y a pas long temps qu'un gentil-homme estant arriué en vne hostellerie de ce pais, bailla assignation à son hostesse aux priuez, tant à cause du mary, qui estoit ombrageux, qu'à cause du peuple qui estoit logé là dedans : car encores qu'on les eust tous deux trouuez en ce lieu, on n'eust sceu dire, au moins honnestement, autre chose, sinon qu'ils estoient à leurs affaires. Or n'y faisoient-ils gueres que d'entrer, que voicy le mary, qui ne pensant en rien que d'aller aussi à ses affaires, va trouuer la porte des priuez fermee : & estant pressé par la faculté expultrice, va crier qu'on luy ouure. Le gentil-homme en aussi grand'peine que son hôte, qui estoit bien empesché avec son hostesse, respond, Je ne puis. Pourquoi? dit le mary, en rechignant & ferrant les fesses : il y a deux trous. Il est vray, respond

le gentil-homme : mais i'en occupe l'un, & l'autre est tout foireux. Ce pauvre mary tout honteux & foireux, ferrant les ferrails de sa gibbeciere, s'oste de là.

L'hoste deuoit dire, repliqua quelqu'un, comme ie fis vne fois : car allant à mes affaires, & trouuant vn autre qui auoit occupé le siege auant moy, ie luy dy, c'est la raison qu'il soit *primò occupanti*. Celuy qui presidoit en ce siege, me respond, Vous dites vray, aussi au cul pend-il. Dont ie me prins si fort à rire, que l'enuie d'aller à mes affaires me passa.

Il souuint à vn de la Seree de nous conter ce qui luy arriua, & à vn gentil-homme, estans logez en mesme logis. Et voicy comment il commença. Nous fîmes ma femme & moy vn assez long voyage, comme vous sçavez tous, il arriua que ma femme me logea à la Corne, maugré moy : car i'auois tousiours fuy de me loger au Cerf volant, au petit Cerf, au grand & petit Mouton, au Bœuf couronné, au grand & petit Diable : bref ie craignois tant les cornes que ie n'ay iamais pensé qu'on y fust bien logé ne bien traité. Et si en l'enseigne où ma femme me logea pendoit vne corne, nostre hoste en auoit deux bien attachees : ainsi qu'il fit cognoistre à ceux qui ne les voyoient point, comme vous oirez. En ceste hostellerie de la Corne, y auoit vn gentil-homme aussi logé, qui estoit accort & bien lest : lequel apres dîner se retirant, fut fuiuy de nostre hostesse, qui estant familiere avec luy, comme les Epistres de Ciceron, voulant rire, prend son chapeau, son manteau, ses bottes, & s'en accoustre. Il print enuie à ce gentil-homme, voyant son hostesse gaillarde, ainsi habillée, de sçauoir si elle estoit encores

femme, comme autrefois il l'auoit esprouuee, & si elle n'estoit point deuenue homme, comme il s'en est trouué naturellement, & par magie. Et sans autre forme de procès, habillée en homme, la couche sur vn lit. Nostre hôte, Monsieur *de Cornibus* doublement, cherchant sa femme, entre en la chambre où ils estoient : & voyant ce gentil-homme sur vn homme botté, ce pensoit-il, sans dire mot, nous vint tous appeller, & sortant en la rue appella aussi tous ses voisins, leur disant, Hé ! à nous, mes amis, venez veoir chez nous vn de mes hôtes qui est bougre, & oheusache son valet : venez moy aider, disoit-il, & nous le prendrons sur le fait, & le ferons bruler comme vn bougre qu'il est. Nous y allons tous avec nostre hôte & ses voisins : mesmes les femmes, qui n'aiment pas ces gens-là, disoient qu'il les falloit tuer. Nostre hôte, qui alloit le premier, trouue, & nous aussi, & tous les voisins, que ce valet botté estoit sa femme, & que ce gentil-homme n'estoit point bougre. le vous laisse à penser, adioustoit-il, qui fut plus esbahy de la femme ou du mary, qui auoit esté querir tous ceux de sa rue pour leur montrer que de sa teste ronde on en auoit fait vne fourchuë, & qu'à bon droit il estoit maistre de la Corne. Nous sortons tous de la chambre : les vns disans que le mary impunément les deuoit tous tuer, les ayans trouuez sur le fait : la loy trouuant si mauvais l'adultere, qu'en ce seul peché il est permis de tuer les malfaiteurs, le mary pouuant en ce seul cas faire luy-mesme la iustice. Il y en auoit qui disoient que la loy auoit aussi donné puissance au pere de tuer sa fille estant trouuee en adultere, mais qu'elle l'auoit fait

pour offer à la femme le penfement & vouloir de faire mal, l'ayant permis à celui qu'elle a eſtimé ſelon nature qu'il ne le pourroit faire ni ne voudroit.

Les autres diſoient que la couſtume d'Eſpagne eſtoit de mettre l'un & l'autre entre les mains du mary, pour en faire à ſa volonté : que ie trouuois le meilleur, & le plus aſſeuré : car du depuis j'ay ouy dire qu'elle s'eſtoit bien gouvernee, & que reprenant les imperfections d'autrui, elle veut r'habiller le monde : combien que ie ſcache qu'il eſt mal-aifé à vne femme ſe contenter de peu, quand vne fois elle a faiſt breſche à ſon honneur : & que le plus ſouuent la plus-part ſe repent de s'eſtre repentie. Ce que les Poëtes, diſoit-il en continuant, nous ont bien baillé à entendre, en baillant de ſi beaux noms à Venus la Deeſſe des Courtiſannes, & en luy conſacrant tant de lieux, deſquels elle a prins le nom : car tous ces lieux ont porté teſmoignage qu'ils luy ont ſeruy d'autant de bourdeaux. Le premier lieu, adiouſtoit-il encores, où l'on dit que Venus fut menée ſi jeune, & dont on l'appella Cytheree, c'eſt le lieu où elle commença à exercer ſon meſtier : auſſi quand on l'appelle Cyprienne, Idalienne, & Acidalienne, ie preſuppoſe que c'eſt le lieu où elle a tenu boutique en Cypre, au bois d'Idale, & à la fontaine d'Acidalie, ni plus ni moins qu'en Eryce au païs de Sicile, dont elle porte le nom d'Erycine : & finalement en Syrie, dont elle eſt appelée Syrienne : en Aſſyrie, dont on l'appelle Mylitté : en Arabie, dont elle fut nommée Alytte : en Perſe, dont elle a nom Mitre : en Iſthme, dont elle eſt ſurnommée Iſthmienne : & en Pyre, au moyen dequoi on luy donna

le nom de Pyrenee. Et pourtant ie pense qu'il n'y a coing dont Venus, qui est la plus chaste des Courtisanes, & reueee pour leur Deesse, n'ait rapporté quelque trophée, avec sa marchandise. Personne ne prenant le party des femmes, vn Drolle nous va conter comme il auoit honnestement appelé vn sien voisin cocu, qui vouloit tuer tout le monde avec ses cornes, quand on le falüoit tenant son chapeau avec deux doigts, combien qu'il le fust à vingt & quatre carats : & voicy comment. Ie vy vn iour ce Fier-Abras de cocu avec ses voisins, & les miens : or estant familier & amy avec vn de ceux-là, ie luy demande : Et que fais-tu là, cocu ? Il me respond, Ie suis icy avec les autres. Puis ie pren vne pierre, & faisant semblant de la ietter, ie luy di, Ie m'en vais te monstrier vn cocu : mais voyant que tous les autres, aussi bien que luy, auoient baissé la teste, ie vais dire tout haut, Ie ne pensois monstrier qu'un cocu, mais à ce que ie veoy il y en a bien d'autres. Pensez, va dire quelque autre, qu'il feroit beau voir aujourd'huy la compagnie des Cornuts, qui gaignoit la foudre sous la charge du maistre de camp dict Presential.

Ie ne doute point, respondit vn de la Seree, qu'il ne fust beau veoir ceste bande, & qu'elle ne fust bien complete & bien grande. On peut euter coquuage, repliqua vn autre, si nous nous aidons d'un arbusste qu'Aristote dit croistre en Colchos : duquel si le mary en rompt vne branche, & la mette au lit de sa femme, cela la rendra pudique.

Il y auoit en ceste Seree vn douteux & ombrageux, qui va dire en ceste sorte : Pensez-vous que j'estime moins

vn homme pour estre cocu? & que la vertu, la sagesse, & tout le bien, & bon-heur d'un homme depende du cul d'une femme? Il n'y a, disoit-il, que les fols qui les en prirent moins, & des mutins, qui leur reprochent : comme vous entendrez par vn vieil conte d'un fol qui s'en vint à vn Magistrat luy dire : Monsieur, on dit qu'il y a en ceste ville deux Dominiques, dont l'un est fol, & l'autre cocu. Ce luge fâché au possible, luy va dire, Va, va, tu es vn fol. Par-Dieu, repliqua ce Dominique, si ie suis le fol, tu es donc le cocu. Et c'est cestuy-cy de qui on fit vn quatrain : parce qu'à tous propos il se vantoit d'estre perſonne publique : &, si i'ay bonne memoire, le voicy :

*Dy, pourquoy te vantes-tu tant,
Par vn tiltre ſi magnifique,
D'estre vne perſonne publique?
Ta femme en peut bien dire autant.*

Il ne ſe doit fâcher, va reſpondre vn autre, s'il eſt cocu, ie le cognois bien : car ſa femme auoit touſiours bien dit qu'elle ne ſeroit iamais mariee avec homme qu'il ne porta la cornette (c'eſt à dire vne petite corne) & le bonnet cornu. Et voilà pourquoy on appelle maîtres ceux qui portent ces beaux accouſtrements : *vn de verſus,*

*Ils ſont maîtres ſeulement
Pour auoir communément
Quatre cornes ſur la reſte :
Voire aucuns d'eux ſont tenus,
Outre les bonnets cornus,
D'auoir auſſi la cornette.*

Toutesfois, va-il dire en continuant, il y a des personnes de diuerfes complexions & humeurs : les vns ne prenans pas les matieres si à cœur, & pour viure sans tourment, ne cherchent iamais ce qu'ils ne voudroient pas trouuer : les autres sont si ombrageux & si despités d'estre cocus en propre personne, que vous ne sçauriez parler si corréct, encores qu'on leur die, sans parler de vostre femme, qu'ils ne l'interpretent en mauuaise partie, & s'ils ne vous outragent, ils vous mettront en procès, se faisant declarer cocus par arrest : & cuidans oster les cornes de leur sein, se les mettent au front : estant vne grande folie de vouloir s'esclaircir d'un mal, auquel il n'y a point de medecine, qui ne l'empire & le rengrege : & si vous assechez & mourez à la queue d'une si obscure verification. La frequence de cest accident en doit mes-huy auoir moderé l'aigreur : le voilà tantost passé en coutume. Miserable passion, qui a cecy encore, d'estre incommunicable. Et d'un de ceux-cy, l'en ay veu vn Epitaphe, au liure des Bigarrures, qui m'a semblé bon de le vous reciter, pour vous monstrier qu'il se fit declarer cocu & durant sa vie, & apres sa mort. Son Epitaphe qu'on a mis sur sa tombe, dit ainsi :

*Cy dessous gist ja presque tout vsé
En son viuant, maistre laques Cassé,
A qui il cousta maint escu
Pour se faire dire cocu.
Hélas ! son pere le sur-bien,
Et pourtant ne luy donna rien :
De telles gens il est assez,
Priez Dieu pour les Trespassez.*

Il y a vn procès indecis, disoit-il, qui tourmente bien les luges, d'un qui a dit à son voisin, qu'il auoit la teste faicte comme vne fourche : se defendant, il iure l'auoir dit ainsi qu'on parle communément quand on reproche à quelqu'un qu'il a la teste faicte comme vn crujon, ou comme vne courge, ou comme vne boule. Sa partie aduerse insiste, disant qu'il luy a dit, Vous auez la teste faicte comme vne fourche, en se courrouçant, & en l'iniuriant, ne voulant rien prendre en payement : à cause qu'on luy a mis quelque chose à la teste que luy-mesme dit qu'on ne luy sçauroit oster, & que cela luy demeurera tousiours, & tant qu'il viue.

Les chambres se doiuent assembler, nous sçaurons bien tost qu'il en sera ordonné : aussi bien que d'un autre procès qui est sur le bureau, où il est question de mesme iniure. Car durant les guerres, vn Caporal faisant commandement à vn de son escoüade d'aller à la garde, le foldat s'excusant qu'il n'auoit point d'armes demanda à son pecoral : Dequoy voulez-vous que ie me defende ? qui luy respond, des cornes. Ce foldat se sentant iniurié, s'attache à son Caporal. Lors ce pecoral va dire que s'il le prenoit, qu'il le mettroit au fonds de ses chauffes. Vn des foldats luy va dire, Ne faites pas cela : car il vous mettroit la corne au cul. Quand ce foldat de cocu fut au corps de garde, il se plaint de son Caporal, & qu'il n'auoit point d'occasion de luy dire qu'il se defendroit des cornes, s'asseurant de sa femme qui estoit aussi bien accoustree que femme de sa rue. La Lanceſpeçade le voyant tout morfondu, soustenant son Caporal, luy va dire : Par-Dieu il y en a doncques d'autres que vous qui s'en meslent.

le croy pourtant, va dire vne Fesse-tonduë, que c'est vne bonne defense que les cornes : car nous difons celuy-là estre demeuré escorné, ou auoir souffert vne escorne, qui ne se peut reuanger, & est demeuré sans defense, les cornes augmentans la hardieffe : car si à vn mouton vous ostez les cornes, il deuiet timide & doux, laissant sa hardieffe. Nous baillons, adioustoit-il, à Bacchus des cornes, pour monstrier que le vin prins sans mesure rend les personnes hardies & furieuses, comme les bestes qui portent des cornes. Et de faict, ie ne trouue pas vn homme sage, d'iniurier telles gens : car estans conduits de rage, ils frappent de la corne : & si font fort fumeux, encores qu'ils ayent des cornes à la teste aussi bien que les cheminees. A ceste cause i'ay trouué vn de mes voisins bien aduisé, d'auoir dict à vn cornu, qu'il ne l'auoit point appellé cornard, touchant à l'honneur de sa femme, mais qu'il auoit dit qu'il estoit vn cault Regnard. Si ces fascheux estoient à Naples durant les vendanges, repliqua quelqu'un, si faudroit-il bien que ces gens-là, qui ne veulent pas estre appelez par leur nom, endurassent ceste iniure, & d'autres, sans pouoir auoir action : car alors il est permis sans reprehension, de s'entr'iniurier les vns les autres : mesmes les passans appelleront les vendangeurs Becco-cornuto, poltrons, & les vendangeurs ne faudront à leur respondre de mesme, tant grands seigneurs qu'ils soient : à fin de ne retrencher rien de la liberté du pere *Liber*. On peut adoucir les bestes à cornes, respond vn autre, si on leur perce les cornes : car on assure que si vous auez vn Taureau indomptable, lequel on ne puisse appriuoiser, on le rend fort doux en luy per-

çant les cornes bien près des oreilles. Mais il est mal-
aisé, adiousta-il, de les percer à ceux qui cachent leurs
cornes, se sentans deshonoré si quelqu'un les apperçoit :
mais comme il y a à la louange des cornes, parlans aux
cocus :

*Dequoy sert de vous fâcher,
Pour ne pouuoir pas cacher
Les deux cornes qui vous jortent ?
Les Satyres demy-Dieux,
Qui sont gaillards & ioyeux,
En toute saison les portent.*

*Si vous esleuez les yeux
Vers les signes radieux,
Dont le Ciel fait si grand'feste,
Les plus honorez de tous
Sont les trois, qui comme vous
Ont des cornes en la teste.*

Après que la rime fut recitée, quelqu'un nous va dire,
Efcoutez vn plaissant conte de deux miens voisins, qui vn
iour estans ensemble aux champs en l'une de leurs mai-
sons, vont veoir deux grands Cerfs, ayans de belles ramu-
res, & les cornes bien grandes. L'un d'iceux semblant
attaquer son compaignon, va dire, Pleust à Dieu que
tous les cocus eussent d'aussi belles cornes : celui à qui
il sembloit parler, luy dit : Et comment mettrions-nous
nos chappeaux sur nostre teste ? Ayant ainsi rembarré
son compaignon, voicy vn cocu, qui dans le bois, où ils
estoiēt tous deux, va commencer son chant ennuyeux,

fâcheux, mal-plaisant, & de deux tons, troublant celui du rossignol, plaisent, mélodieux, & de diuers tons. Parquoy n'aimant pas le ramage de ce bel oiseau, & le prenant pour mauvais augure, de ce qu'il interrompoit le chant du rossignol, va faire ce Sonnet, qu'il engraue en vn tremble.

*Cocu, ne vas troublant de ton vilain ramage
La mignarde chanson de ces Rossignolets,
Qui desgoïscent tousiours en ces bois verdelets
Le pouuoir de l'amour, qui les tient en seruage.*

*Ce Dieu, qui des cocus r'anime le courage,
Se plaît icy d'ouïr ces petits oiselets,
Qui louent son bel arc, sa trouffe, & ses filets,
Et le traict dont sa main doucement nous outrage.*

*Cocu, veu que tu es à chacun odieux,
Pour n'agrir contre toy le grand maistre des Dieux,
En son bois amoureux deormais ne t'arreste :*

*Mais vole vers ceux-là qui t'aiment, & qui ont
Engraue ton beau nom au plus hault de leur front,
Tu te pourras percher aux cornes de leur teste.*

Ceux de la Seree prièrent celui qui auoit fait le conte de ces deux voisins, de leur bailler le double de ce Sonnet, l'ayant trouué assez bon. Puis se vont mettre à dire que l'un des plus grands maux qui procede de coquage, apres l'offense de Dieu, venoit de ce que les enfans viennent à la succession de celui à qui ils ne font pas enfans, aussi bien que ceux qui font à luy. Ce qui

n'arriue pas, disoient-ils, quand vn mary a des bastards, ne succedans pas à son bien, ni au bien de sa femme. Si est-ce qu'ils confessoient, que les illegitimes, qui sont nez en mariage, ne sont pas si mal complexionnez que ceux qui sont nez hors mariage : à cause qu'ils sont instituez avec les autres, & comme s'ils estoient legitimes : ou aux champis, qui sont nez & faicts hors mariage, à cause que l'education & institution en est negligee, il y a tousiours plus de meschanceté qu'aux autres. Et qui en partie en est cause, c'est la mere, qui le plus souuent sera vitiee, larronneffe, yurongne, & grand' pailarde, & aussi que l'amour & affection du pere, pleine d'amour meschant, & d'appetit brutal & immodéré, augmente leurs vices. Et c'est de ceux-cy dont parle le commun prouerbe, quand il dit :

S'ils font bien, c'est aduventure :

S'ils font mal, c'est leur nature.

On adiousta, que cessans les choses qu'ils auoient dictes des bastards, le bastard seroit semblable aux autres, voire qu'il s'estoit trouué, & se trouuent encores des bastards mieux aduisez, plus spirituels, plus forts, & vaillans que les legitimes. Et cela vient, disoient aucuns, de la vehemente amour, qui fait que les semences sont bien entremeslees, & quand la semence de l'homme & de la femme conuient bien, l'enfant en est de meilleur esprit, pour le moins plus fort & robuste. Aussi que les bastards se font ordinairement de semence chaude & seche : de laquelle procede la vaillance & l'esprit. Et parce que la semence de celuy qui va chercher la femme

qui n'est pas fienne, est plus cuitte, & parfaitement meure, que celle des maris, qui ont tousiours leurs femmes à leur costé, ne se faut esmerveiller si les bastards sont plus vaillans & ont plus d'esprit que les legitimes : ressemblans aussi ordinairement à leurs peres, & les legitimes à leurs meres. Il fut dict que les Allemans, pour retirer les personnes de ces concubinages, ne permettent qu'un bastard puisse prendre aucun degré en toutes leurs Vniuersitez, ne qu'il soit passé maistre en aucun mestier & art. Fut adiousté que les Venitiens ne reçoient iamais les bastards en leur Conseil, encores qu'ils soient legitimez. Les Turcs n'estans pas si scrupuleux en ce cas : car leurs enfans succedent esgalement au pere, tant ceux qui sont issus de leurs concubines, que de leurs femmes legitimes : deux filles ne prenans pas plus en l'heredité qu'un des enfans. On blasma fort la defense que prennent les gens mariez, qui vont au change, de dire à leurs femmes que leurs bastards ne viennent point à leur succession : voulans dire par là, que leurs femmes doivent estre chastes : encores qu'ils ne le soient point, & qu'elles doivent aimer leurs maris, encores que les maris ne les aiment. Mais il semble, adioustoient-ils, que l'homme n'estant pas sage & chaste, & veut que sa femme le soit, commande à sa femme se combattre avec l'ennemy auquel il s'est desia rendu, ou que c'est autant comme si en la guerre quelqu'un me vouloit empêcher de me rendre à l'ennemy auquel il auroit donné sa foi, & se feroit mis entre ses mains. Et me semble aussi, disoient-ils, que si le mary aime la volupté, il fait que sa femme deuiendra lubrique &

laſciue : car ſ'il n'aime que le corps, ſa femme n'aura autre ſoing que de ſe farder : mais quand il aime l'honneur & la vertu; il la rend ſage, vertueuſe & honneſte.

Il me fouſient, va dire vn autre, d'un bon mary de noſtre Seree, qui ſouſtenoit que les maris, qui aiment le change, ne ſe deuient plaindre : car comme diſoit Ottocarus, Roy de Boſnie, à ceux qui luy parloient de ſa femme, la loy de nature veult que ceux qui font des cornes aux autres, ne reſuſent auſſi à les porter. Le gentil-homme, adiouſtoit-il, qui ces iours reſcriuoit de Flandres à ſa femme, ſ'accordoit bien à ce Roy, ne voulant point auoir plus de priuilege que ſa femme : lequel mandoit à ſa femme, luy eſtant en Flandres, & elle eſtant de pardeçà, entre autres choſes : Nous nous portons bien de pardeçà, fors que nous ne beſongnons point : ie prie Dieu qu'ainſi ſoit de vous.

Vn de la Seree ſe print ſi fort à rire de ceſte lettre, qu'il nous aſſeura auoir peur de mourir de trop rire, auſſi bien que le Cardinalin, voyant vn Singe qui ſ'aïdoit de la patte d'un chat pour tirer des chaſtaignes du feu. Et puis nous va dire que ceſte lettre le faiſoit ſouuenir d'une autre lettre (encores que ce ne fuſt pas à propos de la Seree) par laquelle vn pere reſcriuoit à ſon fils, ſur la fin de la lettre, Dieu te donne ce que ton cœur deſire, ma vie ſauue. Quelqu'un voulant ſe remettre au chemin, dont il ſembloit qu'on fut forty, commença à remonſtrer qu'il n'y auoit rien qui fût pluſtoſt oublier la femme de ſon deuoir, & la mettre plus en phreneſie & fureur, puis en ialouſie, que quand elle ſe void meſpriſee de ſon mary, & qu'il en aime vne autre : ce peché deſ-

plaisant tant aux femmes, que plustost elles endureroient estre batues, mal traitees, & rudoyees de toutes autres rigueurs, qu'estre frustrees de ce qui leur appartient, lors qu'on le porte dehors, estant necessaire en la maison. Lors que la jalousie faist ces pauvres ames foibles, c'est pitié comme elle les tire : elle s'insinue sous tiltre d'amitié, mais depuis qu'elle les possède, les mesmes causes, qui seruoient de fondement à la bien-veillance, seruent de fondement de haine capitale, & le vertu & merite du mary font les boute-feux de leur rage. Et comme dit vn docte homme de ce temps :

*Il n'y a rien qui plus luy eschauffe le cœur,
Qui plus allume en elle vne iuste rancœur,
Ne qui d'vn fier desdain plus lu rende enbrajé,
Que de se veoir ainsi laschement mesprisee.
Si bien que son courage à vengeance irrité,
Vous recompensera de mesme indignité :
Et dira désormais, qu'elle n'est plus tenue
De vous garder la foy que vous auez rompuë.*

Le sanglier, dit vn Poëte, poursuivy des chiens, la lionne affamee, le tygre à qui on a desrobé ses petits faons, ne sont pas plus terribles qu'une femme offensée en cela. Et n'y a chose au monde pour laquelle les femmes se facent plustost ennemies de leurs maris, que pour les voir amoureux d'une autre. Toutes debtes, disent les femmes, reçoivent compensation en diuerfes manieres, amour ne se paye que de vray amour. Que si d'adventure les femmes s'abstiennent de semblable excez & ven-

geance, elles cacheront la fureur de leur courroux & ialoufie au fonds de leurs estomachs, & cercheront tous les moyens de vous fascher : tellement qu'il vaudroit mieux au pauvre mary estre tout à fait cocu, que d'estre tourmenté de la sorte que i'en ay veu, vne obscure prison luy estant plus plaisante que sa maison : & pensant aller en son liét pour se reposer, qu'il s'arme hardiment de patience : car d'une femme ialouse, quelque chaste qu'elle soit, & mefnagere, il n'est action qui ne sente à l'aigre & à l'importun. Et tant s'en faut que les femmes des terres sauvages soient ialouses de leurs maris, & les hommes de leurs femmes, que leurs prescheurs leur recommandent deux choses, la vaillance contre leurs ennemis, & l'amitié à leurs femmes. Et combien que nous les appellions Barbares, si est-ce que les femmes de ce pais aiment tant leurs maris, que la mesme ialoufie, que nos femmes ont pour nous empefcher de l'amitié d'autres femmes, les autres l'ont toute pareille pour leur acquerir des amies : dautant que c'est vn tesmoignage de la vertu de leurs maris, les hommes y ayans d'autant plus grand nombre de femmes qu'ils sont vaillans. Aussi saint Hierosme dit, adiouta-il, Ce qui n'est permis aux femmes, n'est non plus loisible aux hommes : & pareille obligation lie par raison autant l'un que l'autre. Et, comme dit Lañance, la femme doit estre enseignee à honnestement se comporter, par la continence du mary. Et n'y a rien, dit-il apres, qui donne plus d'occasion à la femme de s'oublier en son honneur, que quand elle void que son mary en aime vne autre, s'ennuyant de garder la foy à celuy qui ne luy rend

pas l'amitié mutuelle. Si est-ce, luy fut il repliqué par quelqu'un (qui aimoit autant la femme de son voisin que la sienne) que pour peu que la femme soit sage, elle entend bien que la coutume donne vne telle liberté aux maris. Lors celuy qui parloit pour les femmes va répondre, que les femmes n'auoient pas du tout tort, quand elles refusent les reigles de la vie, qui sont introduites au monde : dautant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles. De fait, la femme estant d'ailleurs bien traitée, elle en fait plus de plainte de bouche que de cœur. Pource que la raison enseigne (ce que les femmes doivent entendre) que, femme, est vn nom d'honneur, &, amie, vn nom de plaisir. Ce qu'a bien déclaré Spartian, disant que *Ælie Vere* Empereur, respondit à sa femme, se plaignant à luy qu'il s'accostoit d'autres femmes, Souffrez-moy faire mes folies avec autres Dames que vous : car le nom de femme, est nom d'honorable dignité, non pas de plaisir. Ce que a bien montré *Liuis*, femme de *Cesar Auguste*, qui voyant son mary aimer les fillettes, les alloit chercher, pour luy donner contentement. Et encores aujourd'huy, disoit-il, les Sauvages pour plaire à leurs maris, tant elles les aiment, mettent peine d'auoir plus de compagnes qu'elles peuuent : pour monstrier que ce n'est point le plaisir qui les mene : là où nos femmes empeschent tant qu'elles peuuent de nous accoster d'autres que d'elles.

Vne femme qui estoit de la Seree, luy va répondre, que c'estoient aussi des Barbares. Il luy fut repliqué, Nous les pouuons appeller Barbares, eu efgard aux reigles de raison : mais non pas eu efgard à nous, qui les

surpassons en toute sorte de barbarie. Que les femmes, va dire vn autre, se donnent garde d'estre ialouses de leurs maris : car nous trouuons qu'elles en ont esté grieffement punies. Plutarque escrit qu'en Theffalie y auoit vne grand' Dame, qui s'en alla cacher dans vn bois, pour sçauoir si son mary, qui ne bougeoit de la chasse, ne chassoit point à d'autres bestes. Les branches d'arbres se mouuans aupres d'elle, les chiens cuidans que ce fust vne beste, & tirans celle part, deschirerent ceste Dame. Ce qui aduint à vne autre en la ville de Sybaris, ville en Italie, dont son mary se tua sus elle. Puis adiousta, qu'il conseilloit aux femmes, qui ont des maris bas du deuant, de feindre, faire les borgnes, & passer par dessus, n'estant pas le deuoir de la femme d'espier & controoller les actions & deportemens de son mary : car au lieu qu'elle n'est prinse que pour le soulas & profit d'icelui, si elle s'y fourre plus auant qu'elle ne deuroit, elle le gehennera & bourrellera de telle forte qu'elle le contraindra à faire redoubler vne autre folie. Et qui plus est, si elle montre qu'elle peut en sçauoir quelque chose, elle le pourra enhardir à faire à descouuert ce où il n'eut voulu se hasarder qu'en cachette. Et puis, adioustoit-il, outre tout cela, la femme doit tousiours aimer ce que son mary aime. La femme d'Hector est loüée de ce qu'elle ne desdaignoit donner auoine, foin & paille aux cheuaux de son mary, & les voir souuent, parce que son mary se delectoit en iceux. On raconte que monsieur Budé disoit que sa femme estoit aussi songneuse de ses liures que de ses enfans : pource qu'en iceux il prenoit vn souverain plaisir.

Après tout cela, on va faire vn conte d'un Docteur, qui vouloit bien persuader à sa femme qu'il estoit chaste, à fin de la tenir en son deuoir, & qu'elle ne fust comme luy. Ceste femme sçachant que ce Docteur aimoit sa chambriere, & qu'il luy vouloit auancer son seruice pour neuf mois, pria sa chambriere, qui se plaignoit à elle de son maistre, de luy donner assignation : pour donner à cognoistre à son mari qu'il n'estoit pas si chaste qu'il disoit. Ce Docteur se trouua à l'assignation que sa chambriere luy auoit donnée, tout en chemise : laquelle bluteoit, qui va dire à son maistre, Monsieur, prenez ce tamis, & tamisez, ce pendant que j'iray veoir si madame dort : car vous la pourriez bien auoir reueillée en vous leuant, elle se doute bien fort de nous. La chambriere s'en va à sa maistresse, luy disant, Madame, oyez-vous point monsieur le Docteur, qui tamise plus que quatre ? ie vous prie venez veoir sa grace, & s'il est bon bluteur. La maistresse descendant avec sa chambriere, va dire à son mary : ie ne m'esbahis pas si estes Docteur, car vous sçavez beaucoup de choses, & estes bien sage de vous estre ainsi mis en chemise, de peur qu'on cogneust qu'eussiez ioué avec la boulangere. Le bon estoit, qu'en blutant il tiroit bien fort le cul arriere, deuant que son pistolet estoit bandé, & prest à faire feu, si la poudre n'eust esté mouillée : qui fut cause que la maistresse & la chambriere se prindrent si fort à rire, qu'il trouua moyen de s'oster de là. On conta, que la femme de ce Docteur, le trouue encores bien souuent à dire la nuit, & qu'il se desrobe d'aupres d'elle, & que pour y remedier, quand il dort, elle coule la chemise de son

mary avec la sienne : & se sentant prins, la femme dit qu'il ne bouge, & qu'on diroit que c'est vn loup qui est prins au piege. Quelqu'un prenant la parole commença à parler ainsi : le vous assure qu'il y a des maris, qui sont si subiects à leur plaisir, qu'ils baillent occasion à leurs femmes de faire comme eux : & si en y a, tant ils aiment leur plaisir, qui se font eux-mêmes cocus, sans y penser. Car vous en trouuerez qui pensent faire quelqu'un cocu, lesquels eux-mêmes se font cocus : estans contraints d'espouser celles qu'ils auoient engroffees auant leur mariage. Ce qui arriua aussi à vn de nos voisins, qui ayant promesse de coucher avec sa seruante, coucha avec sa femme, pensant que ce fust sa chambriere, sa femme s'estant mise au lieu de sa seruante, comme elles auoient accordé entre elles. Ayant fait ce qu'il auoit voulu, il en fit part à vn sien compagnon d'armes, & l'enuoya d'où il venoit, si bien que la femme pensoit que ce fust encores son mari qui estoit retourné : dont elle s'esmerueillait, pensant en soy-mesme, comme nous sommes plus ardens à ce qui nous est defendu, & à chose nouvelle, qu'à ce qui est accoustumé, & auons en nostre liberté. Que voulez-vous ? Le lendemain sa femme luy conta le tout. S'il se trouua esbahy & fâché, ie vous laisse à penser si vous le seriez.

Ie m'en vay vous faire (commença à dire vn autre de la Serree) quasi vn semblable conte. En nostre pais de Poictou il y auoit vn grand Seigneur de Gentil-homme, qui aimoit tant le change, qu'ayant vne des plus belles femmes & sages de sa Prouince, ne laissoit à solliciter les femmes & filles de ses voisins, encores qu'elles fussent

sans comparaison plus laides que sa femme, tant nostre naturel est mal-heureux. Il s'accoste & presse vne des Damoiselles de sa femme, qui s'en plaint à sa maistresse : laquelle prie sa Damoiselle de luy bailler assignation, & qu'elle se mettroit en son lieu. Cela fait, ce monsieur ne faut de se trouuer au lieu assigné, & se couche aupres de sa femme pensant que ce fust sa Damoiselle. Il ne sçay par quelle aduventure son cas se retira, tellement que fâché dequoy son instrument luy faillloit au besoing, il le menaçoit de le couper, & le ietter sur les maisons comme vne peau de conil. Estant en ceste agonie, il entend rire sa femme & lors il va dire, Mon cas est plus sage & aduisé que moy, ayant bien cogneu que ce n'estoit que l'ordinaire, & qu'il n'y auoit rien de nouueau.

Il n'y a pas long temps, conta vn de la Seree, qu'un de mes voisins se fit cocu, sans penser en mal : car ayant conuenu avec sa chambriere, & elle reuelé la promesse à sa maistresse, & le lieu, l'un & l'autre se trouue à l'assignation. Le mary disoit, Que voicy vn petit chose, non pas celuy de ma femme. Quand il eut fait, il dit à sa femme, qu'il pensoit estre sa chambriere, Attens encores vn peu, ie vais voir où est ma femme. Et trouuant son valet, l'enuoye à sa seruante, à fin que le valet fut chargé de l'auoir engrossée, tant il craignoit sa femme, si d'adventure elle se fust trouuée grosse.

Ce ne fera hors du propos des cocus, va dire vn autre, si ie vous recite vn conte d'un ialoux : car on dit que les ialoux & les cocus sont fous vn mesme predicament. C'est d'un gentil-homme, qui ayant ouy parler de la beauté d'une femme mariée, enuoya en sa maison vn

peintre, pour en auoir le poustraid. Ce que son mary ne voulut iamaïs permettre, tant il estoit ieloux de sa femme, disant que possible ce grand Seigneur de gentil-homme, ayant eu la copie de sa femme, voudroit puis apres en auoir l'original. Le ne trouua pas mauuais, repliqua vn autre, qu'un homme qui a belle femme se garde que sa teste ronde ne deuienne fourchue : c'est vne espouventable metamorphose, si elle estoit visible & apparente : encores ne peut-on si bien s'en prendre garde, qu'on n'y soit surpris : tout chasteau estant difficile à garder, quelque bon guet qu'on y face, quand il est assailly de beaucoup : estant victoire desesperée à celui, qui estant seul, est contrainct de combattre contre plusieurs. Et puis, disoit-il encores, on void tant de femmes hypocrites cheminer le iour avec des chappellets & le Pater noster, le soir avec l'Aue Maria, & la nuit font avec *Exultemus & lætemur in ea*. Tellement qu'il n'est pas de nouueau de voir croistre la nuit des cornes à tel qui ne les auoit pas en se couchant : car quelques vns par la force de l'imagination se font trouuez des cornes en la teste : comme il aduint à Cippus Roy d'Italie, ce dit de Montagne, pour auoir assisté au combat des taureaux, & auoir eu en songe toute la nuit des cornes en la teste. A propos de combattre, & des cornes, quelqu'un va parler ainsi. Il n'y a pas long temps qu'il vint en ceste ville vn charlatan, qui auoit vn Lion. Vn seigneur eut enuie de faire combattre vn Taureau qu'il auoit, fort furieux, contre ce Lion : disant au maistre du Lion que si le Lion estoit victorieux, il luy bailleroit le Taureau, & dix escus : & au contraire si

le Taureau l'estoit. Ayant les combatans esté mis en vne place publique, ils s'approchent l'un de l'autre : mais le Taureau ayant senty vne atteinte de la patte du Lion, commence à reculer : son maistre bien fasché, l'encourageant luy va dire, Courage, Rouget, mon amy, courage : puis tournant le teste, comme s'il eust eu des cornes, & qu'il eust voulu iouster, disoit, Pleust à Dieu que j'eusse des cornes. Tout le peuple se print si fort à rire, sçachant qu'il y avoit long temps qu'il avoit ce qu'il demandoit, qu'ils firent si grand' peur à ces deux bestes, qu'elles ne voulurent plus se rencontrer. Retournant à ce qu'on avoit dict, que les maris faisoient bien de se donner garde de leurs femmes, quelqu'un va dire : Je veux bien que le mary se donne garde de sa femme : car à la verité il en y a qui ne sont pas contentans à leur coquage, & ne trouvent pas bon si leurs femmes se font servir à couvert : mais ils baillent occasion à leurs femmes de faire comme eux, ou bien ne regardent point à ce qu'elles font, leur baillant trop de liberté. Mais aussi je ne les voudrois pas estre si passionnez & tourmentez comme j'en ay veu aucuns. Car vne des plus violentes passions qui regnent en l'homme, est la jalousie, laquelle suit amour, estant vray le proverbe commun qui dit :

*Jamais Dame, ne seigneurie,
Se peut tenir sans jalousie.*

Que si vne fois ceste jalousie s'enracine au cœur, prenant pied au cerveau, elle fait faire de grandes folies : encore que ce vice naisse de la plus vaine &

tempestueuse maladie qui afflige les ames & le corps, qui est la ialoufie :

*Quis vetat appofito lumen de lumine fumi?
Dent licet affidue, nil tamen inde perit.*

Croiriez-vous bien, adiousta-il; d'un mary, qui deuint si extremément ialoux, & fut si tourmenté de ce mal, que pour s'affeur de sa femme, & fçauoir si elle estoit impudique, il se fit chatrer, à fin que si sa femme se ruoit ailleurs, & en deuint grosse, il la peust iustement conuaincre d'adultere?

Ce mary ialoux, & infensé furieux, repliqua vn de la Serée, deuoit estre puny tant par les Canons que par les Loix ciuiles, & Constitutions des Empereurs : n'estant permis à aucun de se chatrer, ne de faire chatrer ceux qu'il a en sa charge. Vlpian condamne au quadruple celuy qui pour rendre son esclau de plus grand prix, l'aura fait chatrer. Que si le maistre met son serf à l'examen de la copelle, il est puny de mort, ou fera condamné à la peine du talion, & de la pareille, & le coupeur de caillettes du fouët. Le droit Canon veut que ceux qui se sont rendus legers de deux grains, encores que ce fust par deuotion, si ce n'est par necessité, & pour euitier pis, soient forbannis & exclus des saintes ordres, & des dignitez Ecclesiastiques. Mesmes Origene a esté reprins de s'estre fait chapponner, pour auoir mal entendu les paroles de l'Euangile. Et n'y a personne qui ne louë toutes ces Constitutions Canoniques : la charge des superieurs ne gisant point tant à entretenir les subiects, qu'à empescher qu'eux mesmes par leur

folie, indiscretion, & cruauté se mesfacent. Ce ne sera point (adiousta quelque autre) hors de propos des cocus, & des chatrez, si ie vous conte l'inuention d'une femme lubrique, pour empescher la ialoufie de son mari, & luy en oster tout soupçon. C'est qu'elle persuada à son Curé, qui n'osoit l'accoster qu'à la defrobee, qu'il fit semblant de se faire chatrer. A quoy il s'accorda. Et pour cacher son ieu, il enuoya querir ses parents, fait son testament, pardonne sa mort au Chirurgien & tailleur : auquel il baille cent escus pour ne faire rien, luy baillant le mot du guet. Le tailleur considerant la meschanceté de cest acte, & où il tendoit, en aduertit le mary, qui luy liure deux cents escus, & qu'il fit à bon escient. Ce qu'il accomplit : car ayant lié & garroté messire Ian, il executa son office realement & de faict, puis le paya de ceste raison : Qu'il n'auoit point accoustumé de se moquer en son mestier. On dit d'un peuple, que les Latins appellent *Nigri*, & les François les Negres, qu'il est si enforcélé de ialoufie, qu'ils gardent la virginité de leurs filles, & la pudicité de leurs femmes, par futures, & autres œuures chirurgiques. Et ne doute point qu'il ne se trouuaist aujourd'huy des maris si ombrageux, qui voudroient practiquer ceste recepte, si les femmes le vouloient endurer, & qu'on peust trouuer des Chirurgiens qui le voulussent entreprendre. Apres auoir esté assez parlé & de ceux qui ne gardent pas assez leurs femmes, & de ceux qui les contreroillent de trop près, & en tombent en phrenesie : on va dire que les ialoux estoient assez punis & affligés par eux-mesmes : & que les maris aussi, qui laschoient trop la bride à leurs femmes,

étaient en quelque pais punis, à fin qu'ils s'en prissent garde de plus près : & qu'à Catalogne le mary cocu paye au Fisque certain tribut : en vn autre pais, il est mené par toute la ville sur vn asne avec sa femme. La peur de cette peine & infamie les contraignant de bien garder leurs femmes, & de ne frequenter point ceux qui pourchassent leur deshonneur. le m'enuois vous faire le conte d'un leurdaut, va dire quelqu'un, qui meritoit bien d'estre puny pour bailler occasion à sa femme de le faire cocu, permettant à vn forain, qui luy apportoit souvent du porc & des tripes, de coucher avec luy & sa femme. Ce qui continua si long temps, que quand le mary le voyoit arriver, il ne faisoit que luy dire, Vous avez tué vos pourceaux, vous apportez du bodin à ma femme. Il arriva que ce mary, étant couché avec l'apporteur de bodins & sa femme, se refuseillant en sur-sault, & cherchant ce qu'il ne vouloit pas trouver, va dire à son compere, qui faisoit semblant de dormir aussi bien que la femme, Mon compere oste ton cas de là : car si ma femme se refuseille, ie m'affeure qu'elle enragera, & qu'elle t'arrachera les deux yeux de la teste.

Si est-ce, replica quelqu'un, qu'on n'a gueres veu ne leu, qu'aucun ait esté courratier de ses propres amours : voire quand ce seroit pour gagner vn monde : & si en y a beaucoup qui ne se sont iamais opposez aux Princes & Tyrans, sinon quand ils commencerent à tacher de corrompre leurs amours. l'ay veu des maris si jaloux, va adiouter vn autre, que pour sçavoir & s'affeurer d'estre cocus, ils vouloient voir besongner leurs femmes deuant eux, cachez derriere vne tapisserie, li

bien qu'un de mes voisins disoit par tout qu'il estoit cocu d'affurance, & qu'il auoit veu besongner sa femme deuant ses yeux, & qu'il ne print iamais plus de plaisir qu'à cela, tant il estoit aise de sçauoir ce dequoy il se doubtoit, & que sa femme nioit à toute force : & que le plus souuent pour son plaisir il alloit voir ce passe-temps, pour n'estre plus en doute. Et de là en auant il ne s'en falcha plus : en se reconfortant disoit que Lucullus, Cesar, Pompeius, Caton, Antonius, & d'autres braues hommes estoient bien cocus, & le sceurent sans en exciter tumulte : & qu'il n'y eust en ce temps-là qu'un fot Lepidus, qui en mourut de fâcherie.

Les femmes scandalisees de ce conte, prennent congé, & ce pendant qu'elles disent à Dieu à toute la compagnie, & à leur hôte, & à leur hôteffe, en les remercians, on conta de deux Drolles qui auoient appresté à rire quasi à tous ceux de la ville. Le premier fut d'un seruiteur nouvellement marié, lequel estant rencontré par son maistre, & ayant un chapeau autre que l'accoustumé, son maistre luy va dire, Gilet (ainsi auoit-il nom) qui t'a afforty de ce beau chapeau? voilà un vray chapeau de cocu. Ce seruiteur sans y penser en mal, ou se sentant piqué, luy va respondre : Hé! monsieur, c'est un de vos chapeaux que madame m'a donné.

La seconde drollerie estoit d'un bon Drolle, qui à un iour de marché, prenant un panier tout plein de cornes, couuert d'une seruiette, s'en va par toute la ville, criant, A mes beaux fruits nouveaux, à mes bons fruits, qui dit, qui dit i'en veux? Plusieurs l'appellent : l'un luy disoit, L'homme au fruit venez icy : l'autre, Approchez-

vous, que nous voyons ce beau fruit. Estans approchez, ils estoient la feruette, & descourans le panier, ne voyans que des cornes dedans, luy disoient : Tu te moques de nous, vrayement voilà de beaux fruits, tu en dois bien faire feste.

Le Drolle les regardant l'un apres l'autre, leur respondoit : le ne m'esbahis point si ne faites pas grand conte de ma marchandise, & n'estimez gueres mes beaux fruits, en ayans bonne prouision en vostre maison. Afin de ne descrier ceste belle marchandise, & que s'ils se fussent fâchés contre ce marchand, on eust peu penser qu'ils en auoient leur prouision en leur maison, ces marchands firent semblant de n'auoir rien veu, qui ne fust bon & beau, & regardoient quelle main feroient les autres qui descouriroient le panier ou estoient ces beaux fruits.

En fortant de ceste Seree, on va demander à vne de nos Fesses-tonduës, que s'il auoit à estre cocu, lequel il aimeroit mieux, ou estre cocu en herbe, ou en gerbe. Qui va respondre, ne l'un ne l'autre : combien qu'il le fust en l'un & l'autre. C'est de Joy de qui on chantoit,

*Il se maria leudy
Estant cocu des Mardy
Tout au rebours des autres.*

Or cestuy-cy n'estant gueres que marié, & voyant que sa femme estoit desja grosse, s'en alla plaindre au pere & à la mere de sa femme, leur disant, Et comment, ma femme vostre fille est grosse ? qui n'eust autre responce d'eux, sinon : Tu es bien gâté, si elle ne l'eust esté, tu

ne l'eusses pas eüe. Puis après on va faire vn conte d'un qui à ce matin auoit fait amende honorable, pour auoir mal parlé d'une femme, & dit ce qu'il auoit veu. Lequel estant deuant les iuges pour s'en desdire, va dire, le vous prie, Messieurs, ayez pitié de moy. Le Magistrat luy respond, La Cour te fait grace, on te deuoit faire pendre : faut-il ainsi diffamer vne femme de bien ? Pardonnez-moy, Messieurs, va repliquer ce pauvre homme : car ie pensois que ce que i'auois veu, fust veritable.

Ce conte m'a fait souuenir, va dire vn de la Seree, d'un autre, qui est assez commun, lequel fut aussi condamné à faire amende honorable, & à se desdire de ce qu'il auoit appelé vne femme putain. Parquoy deuant la iustice va dire, l'ay appelé vne telle putain, il est vray, elle est femme de bien, ie m'en desdis. Ces deux contes firent tellement rire la compagnie, qu'il ne fut plus possible de deuifer, mais se retirerent avec le bon goust de ces deux dernieres rencontres.





NEVFIESME SEREE.

Des Iuges, des Aduocats, des procès, & plaideurs.

Vn plaifant conte fut recité d'un procès intenté par vn Aduocat en action d'iniure, contre vn hofte, cabaretier & tauernier de Poitiers: lequel auoit achepté l'an mil cinq cents foixante & dix-fept, que le Roy y eftoit, vn tableau, où il y auoit vne drollerie affez ioyeufe: C'eft qu'en ceste pourtraicture eftoit peint vn Aduocat, à qui vn homme de village bailloit d'une main vn tefton, & de l'autre de fes mains luy donnoit vn lieure, que l'aduocat prenoit auffi de fes deux mains, tout en vn coup, & fi ne laiffoit à prendre vn clyftere que lui donnoit vn apothicaire. Et ceste drollerie faifoit dire à l'Aduocat, pour le moins il eftoit elcrit: Je fuis du meftier, ie prens à toutes mains, & fi prens par le deuant & par le derriere, dont on m'appelle l'Aduocat à quatre mains, & dont eft venu le prouerbe, Il eft degoufté comme la gibbeciere d'un Aduocat. Pour tout cela, il n'y eut point d'instance ny contre l'hofte, qui auoit achepté ce tableau, & mis en l'une de fes chambres, ny contre le peintre: car encores que la drollerie fust publiée par toute la ville, les Aduocats en rioient auffi bien que les apothicaires.

Mais il arriua qu'une Fesse-tondue voulant rire, apres auoir beu au cabaret où estoit ce tableau, va mettre le nom du villageois, qui bailloit des deux mains, qui à la verité ne bougeoit de la grand'boutique, le nom de l'Aduocat, qui prenoit veritablement à toutes mains, & par deuant & par derriere, & estoit vn des grands chiquanoux qui fust en tout le pais des Chaffourrez, & le nom de l'apothicaire, qui estoit vn grand mouueur. Cela estant venu à la cognoissance de l'Aduocat, qui en prenoit où il en falloit plustost mettre, Dieu scait s'il y eut faulte d'adiournemens, de relations, de defaus, d'adiournemens personnels, contre cest hôte à qui estoit le tableau, & le tout à intimation, & en adherant, pour auoir reparation de son honneur, & de ce qu'on luy faisoit monstrier le cul tout barbouillé de registres & de requestes, & chaffourré de sentences bien signees & seellees. Ceux qui alloient boire là dedans furent ouïs par information, & n'y eut qu'adiournement personnel. L'Aduocat concludoit à l'amende honorable, & au fouët, & qu'en sa prefence la drollerie fut biffée & laceree : tant pour auoir acheté ce tableau diffamatoire, scandaleux, seditieux, & de mauuais exemple, que pour l'auoir mis à la veuë de tout vn peuple. L'hôte se defendoit, disant qu'il n'auoit pas peint le tableau, & que ce n'estoit pas luy qui y auoit mis, ne fait mettre le nom de l'Aduocat, ne de l'apothicaire, ny du client. L'Aduocat repliquoit, que l'hôte deuoit respondre de ce qui se faisoit en sa maison, & qu'il estoit à presumer que c'estoit luy qui auoit escrit les noms, s'il n'informoit de ceux qui les auroient mis. Mais que le procès soit

vuidé, difoit celuy qui faisoit le conte, & que cest Aduocat ait vuidé son clystere, & que la sentence en soit donnée, ie vous diray le nom de l'Aduocat, celuy de l'apothicaire, & du villageois: cela s'entend si l'hoste gaigne son procès: que s'il le perd, vous n'en sçaurez autre chose, tant ie crains messieurs les chiquanoux. Ce conte pleust tant à la compagnie, qu'on ne parla en toute ceste Seree que de procès, de plaideries, & de luges, & principalement on en vouloit aux Aduocats, & si ne sçait-on pourquoy on les appelle plustost larrons que tous les autres de Iustice: car quand on dit Breton larron, il y a de la rime: quand on dit larron mufnier, il y a de la raison, que les mufniers ont en leur moulin: mais quand on dit Aduocat larron, il n'y a rime ne raison. A propos d'Aduocats, va dire quelqu'un, i'ay eu vne fois en ma vie vn procès, & encores que i'eusse bon droit, & fusse demandeur, si ne laissois-ie pas à auoir besoin de conseil, & de m'esmayr qui estoit l'Aduocat de Poitiers qui auoit le plus grand bruit. On m'en enseigna vn, qui à la verité auoit le plus grand bruit de Poitiers, estant logé au marché de la ville, près d'une Eglise, où y auoit de grosses cloches, & vne femme qui parloit bien hault.

Vrayement, luy repliqua vn de la Seree, vous auez donc gaigné vostre procès, ayant tel Aduocat. Celuy qui auoit le procès va respondre, qu'il n'auoit perdu ne gaigné, & que le procès estoit pendu au croc: car, difoit-il, encores que i'eusse vne bonne donation, en bonne forme & authentique, bien signee du donateur, bien infinuee, mes parties aduerses disoient que celuy

qui m'auoit donné n'estoit pas sage, ny en son bon sens : n'estant pas sage, qu'il ne pouuoit dispofer de ses biens, & encores moins donner, & que les Loix defendent à vn homme qui n'est pas sage de donner son bien. Lors ie pensay que ie pourrois bien perdre mon procès : dautant qu'on ne void gueres de gens sages qui donnent leur bien : considerant aussi qu'on feroit en grand' peine de trouuer des personnes sages, pour iuger si celui qui m'auoit fait le don l'estoit, veu qu'en toute la Grece, comme dit monsieur Bodin, il ne s'en trouua que sept, encores ne sçait-on au iugement de qui ils furent trouuez sages. Je laissay là toutes mes procedures, voyant que si les Iuges eussent esté recusez, ils n'eussent pas iuré qu'ils estoient sages. Vous ne semblez pas, va dire vn autre, ceux qui fur vn pied de mousche fondent vn procès : car, comme dit Accurse, *pro ouo datur actio* : comme vous pourrez apprendre par deux iugemens qui furent donnez à ce propos.

Le premier est, qu'on marchanda à vn peintre de pourtraire en vn tableau vn cheual estant à l'enuers, & ayant les pieds contre-mont, & l'eschine en bas. Le peintre figura tres-bien le cheual en ce tableau, mais ou par oubliance, ou que cela ne feroit pas beau, & que le peintre n'y auroit point d'honneur, il le pourtrait sur ses pieds, comme on a de coustume. Celuy qui auoit commandé le tableau, ne le vouloit prendre, & encores moins payer : parce qu'il n'estoit pas ainsi qu'il l'auoit deuisé au peintre. Le Magistrat pour faire cognoistre que le plus souuent on dispute de peu de chose, & comme on dit, de la chappe de l'Euesque, prenant ce tableau

ne fait que le tourner, montrant à celui qui ne vouloit payer le tableau, que le cheual estoit comme il le demandoit, c'est à sçauoir à l'enuers, & les iambes contremont : le condamnant de prendre le tableau, & payer le peintre le prix qui estoit accordé entr'eux. Si l'eusse esté le luge, repliqua vn autre, ie l'eusse condamné à en payer deux fois autant, comme ayant deux pourtraictures de cheuaux en vn mesme tableau : l'vn d'vn cheual sur ses quatre pieds, l'autre d'vn cheual ayant l'eschine contre la terre.

Le second iugement, va-il dire en continuant, fut du mesme luge : mais d'vn autre cheual qu'on deuoit pourtraire aussi en vn tableau, estant conuenancé, & le marché faict avec le peintre, que le cheual seroit pourtraict en petit volume & espace, le plus furieux qu'on le pourroit peindre, n'ayant ne selle, ne mords, ne bride. Le peintre tira ce cheual si au vif, que les cheuaux naturels voyans ce cheual artificiel, hannissoient apres luy, & si furieux, qu'ils s'ostioient de son chemin, pensans qu'il deust fortir hors de son reclos, tant il sembloit furieux. Toutesfois celui qui l'auoit commandé ne le vouloit prendre ne payer, parce que le cheual auoit vne selle, vne bride, & vn mords, & il le vouloit tout nud, comme il l'auoit commandé au peintre. Le peintre disoit au luge, que le cheual se monstroient beaucoup plus furieux ainsi, comme sa partie aduerse vouloit qu'il fust, que sans bride ne mords. Le luge ordonna que le peintre seroit payé, d'autant, disoit-il, qu'il estoit fort difficile de retenir vn cheual si furieux, comme on le demandoit, en vn si petit lieu & espace, sans mords ne bride. Ce luge,

adiousta quelqu'un, vouloit monſtrer par là, que l'office d'un bon Magiſtrat n'eſt d'attirer ou nourrir les hommes en procès, ains pluſtoſt les en reculer par tous moyens : comme Caton Cenſorius le declara bien quand on deliberoit au Senat de faire orner la Cour & Auditoire de Rome, eſtans aucuns d'aduis de conſtruire des galleries pour tenir les parties à couuert, diſant Caton, qu'il falloit pluſtoſt pauer les Cours & Auditoires de chauſſes-trappes, à fin d'en eſloigner les perſonnes le plus qu'on pourroit.

Et au contraire, un Marcellus eſtant Edile, fils de la ſœur d'Auguſte, fit couvrir de toiles fines toute la place commune, pour tenir à l'ombre ceux qui y venoient pour plaider. En quoy on peut voir, ce dit Pline, quelle mutation y auoit eu à Rome depuis le temps de Caton, iuſques à ceſte heure-là. Que ſi ces anciens pouoient voir nos chambres dorees, là où aujourd'huy on rend la Juſtice : & les peintures, tableaux & tapifferies, verroient bien une autre mutation. Combien que nous trouuons que Lycurgue fut loué de la deſenſe qu'il fit de mettre pourtraicts ni peintures au lieu où le Senat deliberoit : parce qu'il aduient ſouuent, que la veüë de telles choſes diſtraict la fantaſie, & tranſporte la raiſon, qui doit entierement eſtre tendue à ce qu'on dit. L'eſprit de l'homme eſtant en un mouvement perpetuel, ſans forme, & ſans terme, ſans arreſt, & ſans but : ſes opinions, inuentions, conceptions, & iugemens s'eſchauffans, ſe fuiuant, & s'entreproduiſans l'une l'autre :

*Ainſi void-l'on en un ruiſſeau coulant,
Sans fin l'une eau apres l'autre coulant :*

*Et tout de rang, d'un eternel conduit,
L'une sur l'autre, & l'une l'autre suit :
Par ceste-cy, celle-là est poussee,
Et ceste-cy par l'autre est deuanee :
Toujours l'eau va dans l'eau, & toujours est-ce
Mesme ruisseau, & toujours eau diuerse.*

Vous me faites fouuenir, va dire vn autre, en parlant des procès qui s'intentent pour moins que rien, de deux gentils-hommes qui consumerent tout leur bien & leur temps en vn procès, qui tourna à la fin en risee, mais non pas pour eux. C'est que l'un difoit ses armoiries auoir esté vsurpees par l'autre : le defendeur au contraire soustenoit que le demandeur auoit occupé les siennes. L'un & l'autre se disant porter d'azur vne teste de bœuf en son naturel. Toutesfois apres auoir bien plaidoyé & chiquané, il se trouua que l'un portoit vne teste de bœuf, & l'autre vne teste de vache : & qui eust fait encores vne bonne enqueste, il se fust trouué que tous deux portoient vne teste de veau avec ses cornes. Quelqu'un luy va repliquer, que ce n'estoit pas petite chose, que le poinct d'honneur entre les gentils-hommes : & qu'il n'y auoit pas longtemps qu'une damoiselle auoit intenté vn procès de moindre chose, contre vn gentil-homme, qui l'auoit appelée foireuse. Le defendeur, qui entendoit la chiquane, estant deuant le Iuge, & la demanderesse aussi, assistez de leurs Aduocats & Procureurs, voiant qu'il vouloit iuger ce differend, requiert auant que ietter la sentence, auoir montree, que sans cela il ne pouuoit faire sa preuue. La demanderesse resistoit fort à ceste

montree, disant au Iuge que sans cela il pouuoit bien donner sa sentence. Le defendeur disoit que sans cela on ne pouuoit bailler sentence qui valust, autrement protestoit d'en appeller : & si leurs Aduocats n'estoient pas sans repliche. Le Iuge Pedanee ordonna que le tout seroit mis par deuers luy. Le ne sçay quelle bonne sentence on pourra asseoir en vn sujet si caché, obscur & tenebreux. Le m'esbahis, repliqua quelqu'un, comme il se trouue des Aduocats & Procureurs qui soustiennent des causes si friuoles, comme i'en ay veu. Auquel il fut respondu, le suis bien plus esbahy dequoy il se trouue des gens si fots, & de si peu d'esprit, & si opiniaftres, qui mettent les Iuges, les aduocats, procureurs, gref-fiers, sergens, & autres de leur boutique, en besongne, & se destruisans les enrichissent, ayans le plus souuent mauuaise cause, consumans leur vie & leur bien pour accroistre celuy de ceux qui ne vivent que du mal-heur d'autrui. Et le pis est, qu'encores qu'on ait obtenu & gagné son procès, on peut seulement dire comme fit Panurge, l'en ay faict dire, mais il me couste bon : sans considerer que, Procès, est vne beste farouche, & difficile à manier, ayant l'issue aussi douteuse que la guerre : chacun pouuant commencer à sa discretion de plaidoyer, mais y mettre fin n'est point en sa puissance. Car on trouue moyen à celuy qui a procès de le faire dependre ce qu'il a, le nourrissant d'esperance de gagner son procès : puis quand il est enfourné, ils luy font consumer par dilations le meilleur de sa vie, chacun luy promettant faueurs, & apres tous ensemble le perdent : la plus grand' part d'entr'eux l'asseyrent qu'il a bon droit, &

apres tous ensemble prononcent contre luy : de maniere que ce pauvre miserable, qui est venu à se plaindre d'un, s'en retourne en son pais se plaignant de tous. Mais, repliqua quelqu'un, ie croy que c'est vne grande vtilité pour la Republique dequoy les procès sont si chers, & si longs, & si laborieux : car s'il faisoit bon plaider, il y auroit dix fois autant de procès : estant vne bonne chose pour les plaideurs, dequoi les procès sont si saiez & espicez que perfonne n'en peut gouter. Et comme la mer, encores qu'elle soit terrible, ne laisse pour cela à estre frequentee, elle en auroit mille fois autant si elle estoit paisible : ne plus ne moins, si la pitié des plaideurs estant si grande, ne descourage point les autres de prendre ce train, que seroit-ce si les plaids n'estoient conioincts avec tant de miseres? Et ie pense, adioustoit-il, que les procès n'estoient pas si fascheux, & pleins de foucy, si chers & dommageables, du temps d'un Abbé, à qui vn Roy de France defendit entierement cest exercice, ayant confessé au Roy qu'il auoit bien trente procès : toutesfois il supplioit le Roy de lui en vouloir laisser vne demie douzaine, pour son passetemps & recreation.

Vn de la Seree, qui estoit de la grande boutique, voulant defendre les Aduocats & Procureurs, qui ne faillent iamais par le bec, va commencer à dire qu'aucuns, fuiuant l'opinion du Stoïque Panetius, fuiue par Ciceron, soustenoient que c'est au Iuge de fuiure la verité, mais qu'aux autres, suffit auoir la couleur du vray-femblable. Mais quant à moy, adiousta-il, encores que ie foye du mestier, ie pense pourtant tous les ministres de Iustice estre astraincts à la loy de verité : autrement ils font

cause de grands maux, principalement les Auocats, qui sont bons orateurs, quand ils sont malins, par leur beau parler & doux babil font de grandes melchancetez : faisant abfoudre les vicieux, condamner les innocens, trouver le bon droit mauvais, & le mauvais bon : la loyauté ne demeurant pas volontiers entiere, quand on n'a autre but que le gain : que si les Aduocats disent que leur estat est noble, de peur d'estre vilains, qu'ils se donnent garde d'estre maneuuriers. Le mal que font ces babillards de harangueurs, disoit-il, a donné iuste occasion à Euripide d'escrire ces vers :

*Que pleust à Dieu que l'humaine semence
Fust sans parole, & sans point d'eloquence.*

Et ces autres.

*O Dieux, que n'ont les affaires du monde
Voix pour parler, à fin que la faconde
Des harangueurs ne seruist plus de rien?*

Ne sçait-on pas, adioustoit-il, qu'enuers les personnes de sage iugement, le parler difert & l'eloquence d'un orateur fallacieux n'est pas plus estimee que le fard dont vne putain colore sa face, pour paroistre plus belle? Ne sçait-on pas que cest art n'est autre chose qu'une tromperie & tyrannie des humains entendemens? Qui ne sçait que les Lacedemoniens reietterent cest art, disant que le parler des gens de bien ne doit venir de l'art, mais du cœur; & que Socrate iugea nul orateur deuoir auoir degré en vne Republique? Disant n'y auoir peste plus

nuifante en vn païs qu'un bien-difant orateur, quand il veut mal vfer de fon art & douceur de langage. On ne trouueroit point tant d'Aduocats abusans d'eloquence, va dire quelqu'autre, pour cacher la verité, & furprendre les Iuges, & tellement les esbloüir qu'ils ne puiffent en iugeant mettre difference du iuste avec l'injuste, si l'exemple des Atheniens estoit renouellé : lesquels apres le iugement donné, informez qu'ils estoient d'auoir esté surprins, ils s'adreffoient aux Aduocats, & les puniffoient rigoureusement. Mesme le Senat Athenien, diët Areopagus, permettoit aux Aduocats alleguer seulement le fait des parties, fans vfer d'aucun fard pour circonuenir les Iuges. Quand ils faisoient entrer l'Aduocat, l'huiffier luy defendoit de ne mouoir les affections des Iuges. Et à fin que les Iuges ne peussent estre destournez par quelque affection de la verité, ils cognoiffoient des causes criminelles la nuit, & en tenebres, C'est vne chose esmerueillable, disoit-il, qu'il ne s'est trouué pas vn, qui estant esleu Areopagite, n'ait laissé son vice, s'il en auoit : ses compagnons Areopagites estans si vertueux, qu'il auoit honte d'estre tout seul vicieux entre tant de gens de bien. Ce qu'aucuns ont attribué à vn certain Genie, qui presidoit à vne tant honorable compagnie. Et à la mienne volonté, dit Budé, qu'en toutes nos Cours & Conseils il suruint vn tel Genie, auant ma mort. Le grand Roy François fut contrainct d'oter aux accusez de crime tout miniftre d'Aduocats, à ce que leurs artifices ne feussent instrumens pour destourner iustice. Il seroit necessaire qu'en toutes causes, où il est question d'un fait, que les parties fussent ouyes par leur bouche, comme il se prati-

que aux Marchands. Toutes ordonnances, repliqua vn autre, feroient inutiles, si tous Aduocats estoient imitateurs de la saincteté de Papinian, qui refusa de defendre son Empereur Caracalla, qui fut accusé au Senat d'auoir massacré Geta son frere. Mais aujourd'huy les mœurs sont si corrompues, ce dit François Grimaudet, qu'il n'y a si meschant meurtrier, voleur, brigand, larron, de quelque condition qu'il soit, pourueu qu'il ait de l'argent, qui ne trouue vn Aduocat, qui hardiment se presentera à la defense de sa cause. Et s'il ne la peut faire trouuer bonne, la fera durer si longuement, qu'on n'en verra iamais la fin. Là où les choses manifestement mauuaisies ne doiuent estre par aucuns defendues en iugement : à fin que les hommes meschans fussent d'autant plus destournez de les faire, & de susciter vne mauuaise cause.

Et à ce propos, adiousta-il, il me souuient d'un homme des champs, qui me demanda vn Aduocat, dont il ne sçauoit pas bien le nom : luy en ayant nommé cinq ou six des plus fameux, il me dit que ce n'estoient point ceux-là : mais que c'estoit vn si bon Aduocat, qu'il luy auoit promis que de sa vie il ne feroit contrainct de payer de l'argent qu'il deuoit à vn homme, qui l'auoit fait adiourner. Je luy dis lors que cest Aduocat deuoit auoir bonne pratique, aussi bien qu'un Aduocat de Milan, qui estoit si rusé que les procès duroient tant qu'il vouloit. Dequoy aduertuy Galeace, Duc de Milan, se conseilla à luy, disant qu'il deuoit mille escus à son boulanger, dont il estoit conuenue, & qu'il voudroit bien trouuer moyen de ne payer point si tost. Cest Aduocat l'asseura qu'il ne payeroit de dix ans, tant il feroit durer la cause. Le Duc

fit pendre son Aduocat, apres auoir cogneu comme il vfoit de fuites.

Vn grand Seigneur de ce païs, commença à dire vn de la Serree, ne traicta pas ses Procureurs & Aduocats si rigoureusement : car vn iour ayant conuié tout son conseil, voicy qu'il arriua, mais auant que le sçachiez, ie vous apprendray que les procès de ce Seigneur durerent si long temps, qu'il eut moyen d'apprendre tous les chiens à venir manger en sa chambre, quand vn de ses gens prenoit vn balon, & frappant à la porte crioit, Aduocats, Aduocats, à la barre : entrans lors les chiens en si grand'furie en ce lieu, qu'ils deuoroient tout ce qu'ils trouuoient deuant eux : ne leur baillans iamais à manger qu'en ce lieu-là, & sans frapper à la porte, & crier Aduocats à la barre. Or quand ces chiens furent bien apprins, ce Seigneur conuia tous ces messieurs de la Iustice, lesquels estans assis, & ne faifans que commencer à manger, fit signe à vn de ses seruiteurs : lequel s'en va à la porte, & avec vne verge va frapper contre l'huis, criant, Aduocats, Aduocats, à la barre, dont les conuiez ne se firent que rire : mais il n'eut pas si tost ouuert la porte, que les chiens entrent en la chambre, & passans sur tous ceux qui estoient rengez à la table, se iettent sur les viandes, & les mangent toutes, faifans aller les saulces & potages sur les grandes robbes de ces messieurs : qui leur seruirent bien, car sans elles, ils n'eussent laiffé pas vne de leurs jambes, les chiens en mangeant ayans fait tomber des viures soubz la table : que si on les vouloit empescher, ils mordoient bien ferré. Il est vray, disoit-il en continuant, que nous accusons tousiours les Iuges, &

les Aduocats & Procureurs quand nos procès ne vont pas bien : mais bien souuent la faulte vient de la mauuaistié des parties, qui font si malicieuses & opiniaïstres, que les luges, ne leur conseil, n'y peuuent rien faire, tant ils ont mauuaïse conscience.

L'ay vn mien voisin, va dire vne Fesse-tonduë, grand chiquaneur, qui m'a dit, n'y a pas long temps, qu'il auoit eu beaucoup de procès, mais, me disoit-il, ie n'en ay perdu, Dieu mercy, pas vn de ceux où i'ay esté receu à faire preuues, & là où on s'est rapporté à mon ferment. Quand ils sont receus à iurer, adioustoit-il, & le ferment est decisoire, ils ne font que dire, bride les cheuaux, tant la pieté & religion font en mespris : se moquans d'estre enfagoté seulement par vn ferment : combien que les pariures violent toute sainteté & pieté enuers Dieu, & ostent la foy entre les hommes. Et si ay veu ces iours passez vne partie, à qui le luge faisoit leuer la main, qui leuoit la gauche : le luge luy ayant dict, Ce n'est pas celle-là, leuez la droite : il fut si impudent de luy respondre, C'est tout vn, monsieur, ie iure bien à toutes mains. Regardez, va dire vn des nostres, là où nous sommes tombez, que de se moquer d'une chose qui a esté estimée si sainte & religieuse, que anciennement il n'estoit pas permis au prestre Flamin de iurer, & n'y estoit point contrainct. Mesmes en la religion Chrestienne, les prestres ont esté long temps sans estre contraincts de iurer, encores auioird'huy les gens d'Eglise ne iurent point sur les Euangiles, & ont iurement separé du commun : car ils mettent la main *ad pectus*, que les anciens François disoient au py. La raison de tout cecy estoit, & est encores,

qu'on estime vne chose absurde de doubter de la foy de ceux entre les mains desquels nous auons laissé toutes les choses diuines. Aussi, disoit-il, il me semble qu'on fait tort à vn homme de bien de le faire iurer, & que le iurement à vn homme libre, qui est homme de bien, est vne peine, & vne espee de torture : le Iurifconsulte ayant eu le iurement en si grande reuerence, qu'il n'a pas voulu que les pariures fussent punis : mais a dit qu'ils auoient assez de Dieu pour vengeur de leur pariure. Toutesfois encores que les pariures ne fussent punis par les Loix Romaines, si estoient-ils marquez par les Censeurs : combien que leur note & piqueure ne seruoit que pour leur faire honte. Mais quant à moy, adioustoit-il, ie ne trouue nulle difference entre le menfonger & le pariure : parce que celuy qui se fera vne fois destourné de la verité, ne fera non plus de conscience de se pariurer en iugement, que d'y auoir dit vne chose faulse. Et me semble qu'Aulugelle parlant des iuremens qu'on defere à vn debteur, l'appelle *Emplastrum aris alieni* : comme quand monsieur Cujas trouue quelque chose adioustee à vn Iurifconsulte, il appelle ceste addition *Emplastrum Triboniani*. C'est si grand cas du iurement, disoit-il encores, que le Roy Henry d'Angleterre se purgea vers le Pape Alexandre III. de la mort de saint Thomas Archeuesque de Cantorbie : & le Roy Charles VII. se purgea par serment, qu'il n'auoit tué ne fait tuer le Duc de Bourgongne, comme il est rapporté au Concile de Basle. Le Pape Marcellinus ayant esté accusé d'auoir sacrifié & encensé aux Idoles, il fut dit par le Concile de Constance & Basle, qu'il se purgeroit par serment de ce

dont on le vouloit taxer. Il en fut ainfi vsé enuers le Pape Sixte, fous Valentinien : & enuers Symmachus, du temps d'Anastase & Theodoric : & en la perfonne de Leon III. present l'Empereur Charlemagne, ce dit Platine.

Auiourd'huy, replica vn de la Seree, le mentir & le pariure n'est point vice en nostre France : car Saluianus Massiliensis dit que de son temps les François disoient que mentir & se pariurer n'estoit point mal fait, & en faisoient vertu. Puis que les plaideurs d'auourd'huy sont si cauteux & fins, & de si mauuaife conscience, replica vn de la Seree, il ne faut trouuer estrange, si aucuns officiers de Iustice ne sont pas plus gens de bien qu'eux. Et me fouuient d'auoir demandé vne fois à vn Aduocat, pourquoy il perdoit ses causes, & que tous ceux qu'il accusoit estoient absous : Pource, me dit-il, qu'il ne vient pas vn à moy de ceux qui ont bon droit. Et lors il me fouuint d'un Craffus qui perdoit tous ses procès, & estoit si malheureux en ses accusations, que iamais n'auoit accusé perfonne, qui ne fust enuoyé absous. A ceste cause l'Empereur Auguste ayant entrepris vn grand palais, dont il ne pouuoit venir à bout, va dire de cest Aduocat : Pleust à Dieu, qu'il eust accusé ma maison. Il est vray que la rencontre ne vaut rien en François : mais en Latin elle est excellente : car *absoluere* signifie absoudre & acheuer. Et l'Empereur l'entendoit en sa derniere signification, qui est acheuer & mettre à fin.

Quelqu'autre prenant la parole, va dire (sans fortir hors du propos de la Seree, & de la precedente rencontre) qu'un honneste homme du bas Poictou, auoit

faict bastir vne grange si spatieuse & large qu'il ne pouvoit trouuer de bois de charpente pour la faire couvrir : en sorte que son logis demeura long temps decouvert. Quelqu'un de ses amis deuisant avec luy, raconta qu'il venoit de parler à vn Magistrat & luge des premiers des grands-lours de Poitiers, fort gracieux, qui n'auoit iamais voulu permettre qu'il parlast à luy la teste nuë. Mais à chacune fois qu'il estoit son chapeau, autant de fois il le faisoit couvrir. Pleust à Dieu, dit cestui-ci, que ma grange peust aller vers lui, & qu'il lui en eust autant fait. Il vouloit dire que ce Seigneur eust aussi fait couvrir sa grange. Or parce, commença à dire quelqu'un, qu'on met tout ce qui arriue és procès sur les Aduocats, escoutez qu'il arriua à vn Aduocat és grands-lours de Poitiers : c'est que se complaignant deuant messieurs, d'une partie qui ne luy vouloit pas communiquer vne piece, commença à dire, *malum est quod tegitur*. Le President luy va dire, couvrez-vous donc, Aduocat. Ils sont si accoustumés à estre blasmez, & principalement à estre appelez larrons, qu'ils n'en font autre compte : comme ie vous feray entendre par ce qui fut dit à vn Aduocat des plus fameux, qui estoit venu en son pais de Poitou. Il s'en vint vn iour à luy vn homme en consultation, pour intenter vn procès contre vn sien voisin qui l'auoit appellé larron. Cest Aduocat luy dit, qu'il ne falloit point pour cela plaider, & que c'estoit peu de chose, & que tout l'argent qu'il y mettroit seroit perdu, n'estant rien que d'appeller vn homme larron : & quant à luy, qui estoit bien d'autre qualité, il ne passoit iour que quelqu'un ne l'appellast larron, & qu'il aüroit beau à en faire des procès.

Mefmes, difoit-il, dans le palais, ainfi que nous fortons, on nous appelle en noſtre preſence larrons : car il ſe trouue de petits mercerots, & porteurs de panners, qui vendent des las, galons, & lacets de toutes fortes, & quand ils nous voyent ſortir, ils crient, A mes las ronds, à mes beaux las ronds, & faut que nous endurions cela, encores que nous ſçachions qu'ils parlent à nous. Et à la verité, adiouſtoit ceſt Aduocat, nous donnons bien occaſion qu'on parle mal de nous : car nous mettons ſouuent les perſonnes en procès, & les aſſeurons qu'ils ont bonne caufe, & quand ils ont perdu leur procès, on s'en moque : comme vne partie me conta, qu'ayant perdu ſon procès il ſe vint plaindre à ſon Aduocat, qui l'auoit aſſeuré qu'il le gagneroit, luy diſant, Helas ! monſieur, i'ay perdu mon procès : l'Aduocat luy va reſpondre, pour le reconforter, Dequoy vous plaignez-vous ? d'auoir perdu vn procès ? en auez-vous pas, Dieu mercy, encores cinq ou ſix ? Ce villageois luy replique, Ouy bien vous, qui eſtes du meſtier, mais moy qui n'en ſuis point, penſez-vous qu'il ſoit de moy comme de vous ? Et ainſi s'en va fort mal content de ſon Aduocat, & ſans le payer : parce qu'il lui auoit diſt qu'il perdrait tout ce qu'il y mettroit. Ce ruſtique trouuoit fort eſtrange qu'on appellaſt vn homme de bien larron, ſans punition : car combien que l'iniure ſoit fauſſe, toutesfois il en peut demeurer quelque impreſſion à ceux qui l'auront ouye : dautant qu'encores qu'un homme ſoit guery d'une playe, ſi eſt-ce que la cicatrice luy en demeure toujours. Ce villageois deuoit payer ceſt Aduocat au double, va dire vn autre, qui pour s'enrichir ne faifoit point vn grand

cas de rien. Car ie n'estime pas vn Aduocat, comme aucuns font, pour faire d'une petite chose une grande : non plus que ie ne trouue qu'un cordonnier soit bon maistre, qui fait & chauffe de grands fouliers à un homme qui a les pieds petits.

Efcoutez un petit conte, va dire quelqu'un, d'un villageois qui s'en vint à un Aduocat, luy disant qu'il vouloit auoir une consultation. Puis va conter à son Aduocat son fait tout ainsi. L'estois appuyé ces iours passez contre la muraille d'un mien voisin, & sentant & voyant qu'elle trembloit, ie me suis osté de là : l'Aduocat luy va dire qu'il auoit bien fait de s'oster de là. Le bon-homme replique qu'il le sçauoit bien, & qu'il ne lui auoit rien dit de nouveau. Et laissant là son Aduocat, ne luy bailla rien, en disant, le sçauois bien que j'auois fait sagement de m'oster d'aupres d'une muraille qui tomboit, sans que l'Aduocat me le dist. Cestuy-cy, repliqua quelqu'un, n'estoit pas de l'opinion des Celtes, qui estimoient une chose vilaine de fuir la ruine d'une muraille : à fin que fuyans ils ne fussent veus craindre la mort. Je voudrois, repliqua un autre, que toutes leurs consultations fussent aussi claires & faciles, & leurs responces aussi aisees à entendre, que ceste-cy : car nous trouuons des consultants qui desguisent si bien les matieres, qu'ils mettent les parties en grand danger, comme vous entendrez. Il y auoit, commença-il à dire, une Loy en un pais, au moins ce dit monsieur Bodin, qui portoit que celui qui seroit auteur d'une sedition seroit puny de mort & que celui qui l'appaiserait, auroit cinq cents escus. Il aduint que celui mesme qui l'auoit faite, & l'auoit aussi appaïsee,

vint au conseil. Les Aduocats luy dirent que l'argent promis à celuy qui appaieroit la sedition luy estoit deu, encores qu'il l'eust commencee : ayant plus d'efgard au bien qui estoit prouenu d'auoir appaisé la sedition, qu'au mal qui estoit aduenue de l'auoir esmeue, & qu'il falloit estendre les faueurs, & restreindre les choses odieuses. Avec ceste consultation bien signee, il s'adresse aux Magistrats : qui ordonnerent que puis qu'il falloit auoir esmeué la sedition auant que l'appaiser, qu'il seroit puny de mort par la rigueur de la Loy, puis apres qu'il pourroit demander le salaire que la Loy bailloit à celuy qui auoit appaisé le tumulte.

Ceux de la Seree, à propos de cest exemple douteux, & ayans veu monsieur Bodin en sa Republique, vont proposer des questions douteuses & difficiles, pour monstrer quels iuges il conuiendroit aujourd'huy mettre, attendu la malice & subtilité des esprits de maintenant. La premiere question fut, si Auguste fit bien de sauuer la vie à Crocatas, chef des voleurs en Espagne, & outre de luy bailler les vingt cinq mil escus qu'il auoit promis à celuy qui luy apporteroit sa teste, quand luy-mesme se presenta à Auguste? Car Auguste luy bailla sa grace, à fin qu'on ne violaist point la foy promise à celuy qui se representoit à iustice : & le prix promis, à celle fin qu'on ne pensaist point qu'il l'eust fait mourir pour gagner les vingt & cinq mil escus.

Le second doute estoit, si les Venitiens firent bien de remettre le fils en ses biens & liberté, ayant apporté la teste de son pere, qui estoit banny comme luy : comme la Loy le permettoit à celuy qui apportoit la teste du

banny. Le tiers propofa, fi le marchand deuoit encourir la peine de la Loy, laquelle defendoit de n'amener en leur Republique des laines eſtrangeres, en y amenant des moutons, avec leur toifon.

Le quatriefme propofa vn grand doubte, en ceſte forte. Vne Republique tyrannifee ordonne entr'eux que celui qui tuera le tyran aura dix mil eſcus pour recompence. Sur quoy aduient qu'un ieune homme fait fi bien l'amour à la femme du tyran qu'il iouït d'elle : & eſtant ſurpris ſur le faiſt, le tyran le veut tuer, mais il arriue que le ieune amoureux le tuë luy-meſme, de l'eſpee meſme du tyran. Parquoy demande à la Republique le ſalaire promis. La Republique reſpond, qu'il ne l'a pas tué pour la tyrannie, mais pour ſauuer ſa vie : eſtant allé là dedans pour iouir de ſes amours ſans eſpee, & que ceux qui vont tuer ſ'arment de courage & de fer : que s'il l'a tué, ç'a eſté par contraincte, non de volonte, non par vertu, mais pour vice. L'amoureux diſoit qu'il ne falloir point regarder en quelle forte il l'a tué, & qu'il ne le pouoit faire autrement, & qu'il falloir ſeulement conſiderer qu'il auoit faiſt ce à quoy il eſtoit tenu faire pour auoir les dix mil eſcus, & que autrement il ne le pouoit faire.

Le cinquieme doubte qu'on mit en auant eſtoit de deux filles, dont l'une demande la mort du violateur, & l'autre le veut pour mary : la loy permettant qu'une fille violee peut choiſir, ou la mort du violateur, ou le prendre pour mary : mais il aduient qu'un homme viola deux filles en une meſme nuit : tellement que l'une demande qu'il meure, & l'autre le veut pour mary : qui dit qu'elle eſt

la premiere iniurree, & que la clemence est plus naturelle au sexe feminin que la cruauté, & que où les prentensions sont de forces esgales, que la plus humaine est à preferer. Celle qui demande sa mort dit qu'on n'ouït iamais parler qu'aucun se sauuaſt de la punition d'un crime, par le moyen d'un autre plus grand, & que le crime estant double, la ſeuerté de la loy doit estre redoublée, tu peux choisir qu'il ne meure point pour la faute commise en toy, mais tu ne peux commander qu'il ne meure point pour le crime qu'il a commis contre moy. Celuy qui a mis en lumiere les Epitomes des hystoires tragiques, où i'ay prins ces derniers doubtes, s'est bien gardé de dire qu'il les auoit prins de Senèque, car à la verité il ne ſçait si ces contes douteux sont de luy, encores qu'on les ait mis aux dernieres oeuvres de Senèque.

Pour vuidier ces differends, va dire quelqu'un, il faudroit des luges de bon esprit, & ſçauans, & bien verrez aux affaires, comme estoit ce luge qui sauua vne pauvre femme d'un procès intenté contre elle : & voicy que c'est. Deux estrangers auoient baillé en garde à ceste femme de l'argent, à la condition qu'elle ne le rendroit à l'un que l'autre ne fust present. De là à quelque temps, l'un s'adressant à ceste femme, l'asſeura que son compaignon estoit mort, & en bailla de si bonnes preuues, qu'elle luy rend tout l'argent qu'eux deux luy auoient mis en depost. Depuis celuy qu'on diſoit estre mort reuenu, fait conuenir ceste femme, disant qu'elle ne deuoit bailler cest argent à l'un sans l'autre, comme elle auoit promis quand on luy mit entre les mains, & comme elle le confessoit. Le luge condamna ceste femme à rendre cest argent

à ce nouveau venu, pourveu qu'il aménast son compagnon avec luy, & qu'elle ne s'en deferoit point qu'ils ne fussent tous deux ensemble, selon la convenance. Claude l'Empereur, va dire vn autre, ne tira-il pas vne bonne preuve d'une mere, qui ne vouloit recognoistre son fils, quand il luy commanda de l'espouser. Aussi bien que fit Alphonse, Roy de Naples, quand sur la denegation que le pere faisoit de recognoistre son fils, commanda qu'on le vendist à vn marchand de Barbarie. Je vous assure, repliqua vn de la Seree, qu'il y a bien à considerer en ces doutes : veu ce que dit Platon, que ceux-là entreprennent de couper la teste de l'Hydra, qui pretendent ôter des loix toutes incommoditez & inconueniens : les loix mesmes de la Iustice ne pouuans subsister sans quelque melange d'iniustice. Vous laissant à penser si les Atheniens firent bien de vouloir abfoudre vn leur citoyen, qui s'estoit habillé contre les loix de leur ville : croyans qu'il luy falloit pardonner, puis qu'il n'auoit habillemeut que celuy-là. Ayant mis fin à ces questions, on retourne d'où on estoit venu, & à demander dont pouuoit proceder la multitude des procès, & la grande longueur d'iceux. Aucuns tiennent que cela vient de l'ignorance des Iuges, les autres de l'affluance & grand nombre des Iuges, Lieutenans, Conseilliers, Aduocats, Procureurs, Solliciteurs, Notaires, Greffiers & Sergens, qui sont en plus grand nombre en France, que tous les autres peuples n'en ont : si nous nous en voulons rapporter à monsieur Bodin. Mais qui me reconforte, disoit-il, c'est qu'il en y aura tant, qu'ils se mangeront les vns les autres. En adioutant, que le proverbe ancien monstroit bien le

mal-heur où nous sommes : quand il dit, Vn Aduocat en vne ville, vn noyer en vne vigne, vn pourceau en vn bled, vne taupe en vn pré, & vn sergent en vn bourg, c'est pour acheuer de gaster tout.

Vn homme assez vieil qui estoit en ceste Seree, nous va asseurer que son pere auoit souuent conté, qu'estant logé à l'escu de France d'Orleans, l'hoste de ce logis luy auoit dit qu'il auoit veu qu'il n'y auoit dans Orleans qu'un seul Sergent, & de ce, qu'il n'y auoit que quatre vingts ans. Et que son pere recitoit souuent des vers qui parlent des Sergens : tout ainsi que ie m'en vais les vous dire, s'il vous plaist de les escouter :

*Charon demandoit à chacun
Des trespassez, qu'il sçauoit faire :
L'un dit, ie vendois du parfum,
L'autre i'estois Apothicaire :
Vn autre dit, i'estois Notaire,
Et nous, ce dirent deux Sergens,
Nous n'auions autre chose à faire
Que tourmenter de pauvres gens.
Vrayment alors dirent les diables,
Nous sommes bien plus charitables :
Car nous mangeons tous les Sergens
Pour soulager les pauvres gens.*

Combien qu'il en y a aucuns qui ne trouuent point mauuaise la multitude des Iuges : dautant, disent-ils, que le iugement de plusieurs est plus prudent, aussi est-il moins subiect à la corruption, qui plus difficilement

entre en vne grande compagnie d'hommes, qu'en vn seul, estant meilleur que plusieurs soient proposez à l'observation de la Loy, qu'un seul. Ce qui est confirmé par Aristote, qui dit qu'un peu d'eau est plus aisee à corrompre que beaucoup. Et aussi que nous voyons l'opinion des hommes estre incertaine & variable. Vous gagnerez vn procès en vne Iurisdiction, ou en vne Chambre, & le perdrez en l'autre : & comme dit Tallebot à Robines, ce que l'un fat l'autre le defat : parquoy il est permis apres l'Arrest donné en vne Cour de Parlement de proposer erreur, & faire reuoir vostre procès par deuant autres Iuges. Mesmes il se trouue que les Romains se pensoient bien gratifiez de leurs Empereurs, quand à leur nouveau aduenement ils permettoient de mettre le procès deuant le Senat, encores que la cause eust esté iugée par cinq fois : qu'ils appelloient *ius quinta relationis*. Il fut mis en auant, pour approuuer la multitude des Iuges, que quand vn criminel est coupable, qu'à grand'peine peut-il s'accorder de Iuge, & que celui qui accuse quelqu'un fausement, en fait de mesme, l'un & l'autre recusans les plus gens de bien : parquoy il semble que la multitude des Iuges est necessaire en ce temps. Les Romains pourtant, va dire quelqu'un, auoient vne grande desfiance du defendeur, qui recusoit tant de Iuges, aussi bien que de celui qui accuse, & les choisist. Et cela a aydé à Rome à condamner beaucoup de gens accusez, pour auoir recusé Caton Uticens. Dautant qu'on ne pouoit penser ceux-là estre innocens, mais plustost coupables, qui recusoient le iugement d'un si iuste & homme de bien de Iuge. Je penserois plustost,

repliqua vn autre, la multitude & longueur des procès estre venuë des Loix Romaines, & des escholes de droi&, que de toute autre chose, ayans apprins de là le mestier de plaider : disant la Loy *ab Anastasio*, que ceux qui font grands plaideurs, & en font profession, sçauent beaucoup de maux & de meschancetez. Aussi nous lifons, adiousta-il, que Mathias Coruinus, Roy de Hongrie, marié avec la fille du Roy de Naples, fut conseillé par son beau-pere de mener avec luy en ses pais grand nombre de Iurisconsultes, & de robbes longues, & qu'il n'y auoit rien de meilleur pour autoriser son regne, que la multiplicité de tels Officiers. Ce que fit ce bon Mathias. Mais voyant le mal que ces Legistes auoient apporté par leur chiquanerie, & la multitude des procès, & que tout le monde se mettoit de ce mestier, il les renuoya à Naples, pour subtiliser, desguifer, & chiquaner tant qu'ils voudroient, remettant son pais au premier estat.

Nous trouuons aussi, que Ferdinand Roy d'Espagne, enuoyant Pedrarias gouuerneur és isles Occidentales, nouvellement descouuertes, luy defendit de mener ni Iurisconsulte, ni Aduocat, à fin de ne porter la semence de procès, où il n'en y auoit point : la Iurisprudence estant science de sa nature, generatrice d'altercation & diuision : iugeant avec Platon, que c'est vne mauuaise prouision de pais, que Iurisconsultes & Medecins. Car on dit qu'en ce monde nouueau, où ils vivent sans lettres, Magistrats, ne loy, qu'ils vivent plus legitimentement & droitement que nous. Encores en tout l'Orient y a si peu de procès, qu'en la prouince de Guzala la populace cree

seulement aux iours de foire, vn Iusticier, pour asseurer le cours de la traffique ; & aux liſieres du Royaume de Fez, les habitans de la montagne Magnan arrestent les passans pour receuoir Iustice d'eux. Que s'ils n'en trouuent, ils eliront vn Magistrat, lequel ira de village en village, iugeant & terminant les procès & querelles. Ce venerable Magistrat s'assied au beau milieu de la place, sur vn billot de bois, son bissac sur l'espaule, & son baston entre ses jambes, & là tout enuélé de plaintes de diuerſes façons, oit le demandeur, & celuy qui est le premier arriué, luy fait affermer sa demande estre veritable, & au defendeur sa defense, comme il se pratique aujourdhuy en la Iurisdiction des Marchands. Et apres auoir ouy quelques voisins, il donne sa sentence sur le champ. Pour recompense dequoy & espices, il a des oignons, ou des chataignes, ou quelque autre fruit du pais. Nous trouuons aussi, adioustoit-il encores, que Basile Macedonien, Empereur de Constantinople, descendant *ad Diatribam*, où l'on rendoit la Iustice, le plus souuent n'y trouuoit personne qui la demandast : parquoy enuoioit par la ville pour ſçauoir s'il y auoit personne qui eust affaire de luy, tant il y auoit peu de procès. Anciennement les Princes d'Allemagne n'attendoient point, ce dit Tacite, qu'on leur vint demander Iustice : mais elisoient des Seigneurs, qui alloient par les villages & par le pais rendre la Iustice. Fredegair dit que Dagobert en perdoit le boire & le manger pour vaquer à rendre la Iustice. Eginard a laissé par escrit, que Charlemagne y vaquoit mesme en s'habillant. Le Sire de Joinuille dit que saint Louys la rendoit estant assis au

pied d'un cheſne, & qu'il ſe laiſſoit tirer la manche par les ruës par le ſimple peuple, pour leur faire droit. Auſſi la principale charge des Rois anciens eſtoit de faire Juſtice en perſonne, n'ayans anciennement autre qualité que de Iuges. Les Hebreux demandans à Samuel vn Roy, adiouſterent, pour nous iuger comme les autres peuples.

A ce propos, il me ſemble que les grands Seigneurs de France, & les gentils-hommes qui ont Iuriſdiction, ont fort mal fait de ſe demettre de la Juſtice qu'ils doiuent à leurs ſubieſts, & ſe rendre iuſticiables aux enfans de leurs fermiers. Regardez, diſoit-il encores, quelle douceur & clemence deuoit eſtre en nos Magiſtrats, puis que nous la voyons telle aux Empereurs? l'ay veu vn Magiſtrat ſi graue, adiouſtoit-il, qu'il ne vouloit iamais reſpondre, ni meſmes donner audience à aucune parole de ſes citoyens, diſant que la dignité du Magiſtrat ne permettoit telle humanité, & ſe perſuadoit que ſa robe d'eſcarlatte l'aubit transformé en vne autre eſpece : menaçant tout le monde d'yſer à l'encontre d'eux de ſon office & Magiſtrat : ce qui fut cauſe que quelqu'un luy dit vn iour, Tu peux dire à bon droit ton office, car tu l'as bien achepté. Meſmes il s'eſt trouué vn Preſident d'une Cour, lequel faiſoit tant le grand enuers ſes compagnons les Conſeillers, qu'ils furent contraints vn iour de luy prononcer ceſt Arreſt : Monsieur le Preſident, La Cour ordonne que tout preſentement vous irez querir le ſalut que entrant vous deuez à ceſte compagnie, & lequel vous auez oublié derriere la porte. Ce Preſident, repliqua quelqu'un, ne conſideroit pas que tant plus que

le Soleil est hault, il a moins d'ombre. Mais ce n'est pas de ce temps seulement que les Magistrats se mescognoissent : car nous trouuons en Lucian qu'un Iuge appella en iugement vn pour l'auoir nommé par son nom : pensant ce Iuge depuis qu'il estoit consacré, demeurer innommable & inappellable. Avec cela, à la moindre parole qu'on leur repliquera, ne faudront de faire mettre vn homme de bien en prison, & disent qu'autrement ils ne seroient craints & honorez, & qu'ils perdroient autrement l'argent que leur a cousté leur estat : car à tous coups si vous ne leur obeïssiez pour leur argent, ils vous diront, le vous feray mettre là dedans : ne faisans cas d'emprisonner vn homme : combien que ce soit vn tel acte qu'en Athenes ceux qui mouroient en prison, ne pouuoient estre enterrez aux sepulchres de leurs parents : quasi comme s'ils vouloient inferer, qu'estans morts en tel lieu, ils pourroient fouïller les manes de ceux qui estoient morts avec honneur : mesmes en plusieurs citez fameuses, & entre autres à Paris, on obserue la Loy, que celui qui seulement pour debte passe le guichet d'une prison, ne peut iamais pretendre d'auoir Magistrat, ou autre dignité publique en ladite ville. Si vous escriuez à ces nouueaux & ieunes Officiers, il ne faut pas oublier leurs qualitez & tiltres, lesquels en vne si difficile ordonnance de diuers noms, noms d'honneur, ne peuuent estre oubliez, ne changez sans offense, estans si chèrement acheptez. Avec tout cela, ce President faisoit l'habile homme & le sçauant, & se mesloit de reprendre & corriger tout : tellement que lisant en son liure, *Iustitia est ars boni & æqui*, il disoit qu'il falloit lire, *Iustitia est*

ars bouis & equi : & vne fois trouuant en l'intitulation d'un liure, *Cornelij Celfi de re Medica*, dit que l'imprimeur auoit failly, & qu'il falloit mettre *Celfi* deuant, & *Corneli* par le derriere.

Ils vouloient rire de ce sçauant Magistrat, mais ils en furent empeschez par quelqu'un, qui commença ainsi. Il feroit bon pour obuier à la multitude des procès, & à leur longueur, & à fin que Iustice fust equitablement & esgalement renduë à tous, & aux plus pauvres comme aux plus riches : que les grands seigneurs, qui laissent tout faire à leurs Iuges ouissent, vne fois ou deux la semaine, les plaintes des plus pauvres de leurs subiects, & leur rendissent Iustice : comme nous trouuons d'Alphonse Roy d'Arragon, qui tous les Vendredis rendoit aux pauvres la Iustice : la reuerence que nous deuons à nos Seigneurs empescheroit les riches & les grands de molester les pauvres. A ceste cause, disoit-il, on sçait qu'Astree, qui est Iustice, se mit entre le Lion & la Balance, quand elle vola au Ciel : pour monstrier que le Iuge doit estre d'un vertueux courage, & auoir la force, & peser les crimes d'un chacun, sans respecer personne : c'est pourquoy on peint Iustice cachant la teste dans les cieux, aduisant à Dieu seul : les autres la peignent vierge, pour demonstrier qu'elle doit estre sans corruption : les autres la peignent avec un bandeau, & la representent aueugle, pour estre sans faueur : mais aujourd'huy la Iustice est si mal administree, qu'on dit qu'elle est aueugle, ne voyant rien en loyauté.

Puis que ce mal-heur, va repliquer un de la Seree, est en nostre France, qu'un procès en engendre une

douzaine, par la subtilité de ceux de ce temps, il feroit bon d'elire des Magistrats de bonne conscience, sages & sçauans, & qui fussent riches : les Carthaginois estimans que tout homme qui est affailli de pauvreté, ne peut fidelement administrer Iustice : & aussi que le pauvre fera mesprisé, & craindra la puissance des Seigneurs, ou bien deuendra insolent & superbe. Que s'il est souffreteux, il sera contrainct de pouruoir plustost à la necessité de la vie, qu'à la commodité de la Republique. Et n'y a chose tant requise à vn Iuge que la fuite d'auarice : tellement que les anciens pour monstrier qu'un Magistrat estoit homme de bien, ils se font contentez de dire qu'il n'estoit point auaricieux : car Horace louant Lollius d'auoir esté bon Iuge, ne dit autre chose, sinon qu'il estoit

*Vindex auaræ fraudis, & abstinentis
Ducentis ad se cuncta pecuniæ.*

Et pour retrencher l'auarice & les corruptions, il fut fait vn Edict sous Tibere, defendant à la femme de suiure son mary quand il alloit en vne Prouince pour administrer Iustice : pour la crainte qu'il ne fust gagné par la femme, laquelle accepte aisément les presens, & est plus auaricieuse que l'homme. Nous auons vn Iuge, repliqua quelqu'un, lequel a achepté vn estat bien cher : mais encores qu'il soit bien auaricieux, on dit pourtant qu'il s'acquitte bien de son office. Et ie croy qu'ils veulent dire, que son office luy sert bien à s'acquitter de l'argent qu'il a emprunté pour auoir son office.

Et pour trouuer tout cela en vn Iuge, il me semble qu'il feroit bon de les elire & prendre des plus vieux & anciens, comme ont fait les Romains, qui baillerent ce tiltre de Senateur (signifiant vieillard) à leurs Magistrats fouuerains. Car nous trouuons que les Hebreux, Grecs & Latins appelloient leurs Confeils publics de noms qui en leurs langues signifient affemlee de vieux. Combien qu'Aristote reprouue les Lacedemoniens, de ce que leurs Senateurs iugeoient de toutes caufes tant qu'ils viuoient : difant qu'il y auoit grand danger de commettre les grands affaires & les grands iugemens à l'opinion des vieilles gens, à qui le plus fouuent l'efprit s'affoiblift auffi bien que le corps. Et auffi que Pline dit, que nous nous deuons retenir les derniers iours pour nous, les Loix permettans aux vieux de fe reposer : eftant malfeant en l'extreme vieillesse se meller des affaires publiques, difoit Marcus Varro. Et pour confirmer cela, les anciens ont tousiours dit, Oeuure ou labeur du ieune, conseil de ceux qui font entre les ieunes & les vieux, & prieres des vieux : encores aucuns ont mis en lieu de *preces senum, crepitus senum*. Qu'on doieue mettre des gens de bien aux offices de Iudicature, difoit-il en pourfuiuant, les Hebreux nous l'ont bien monftré, qui ont esté si iustes Iuges, qu'ils difoient les Anges de Dieu estre prefens aux iugemens. Aluarez escrit qu'encores aujourdhuy en Ethiopie, les Iuges se mettent aux bas sieges, & laiffent les chaires haultes vuides, & affeurent que ce font les sieges des Anges. Mais en ce temps que tout le monde est receu aux offices de iudicature indifferemment, les Magistrats bien fouuent font auffi vicieux

que ceux qu'ils veulent iuger, qui est la cause qu'on n'a nulle reuerence au Magistrat. A ce propos, disoit il, n'y a pas long temps qu'un Iuge confrontoit des tefmoins à vn criminel & larron : auquel le Iuge disoit, Que dites-vous à ce tefmoing ? quel reproche luy voulez-vous donner ? Il dit, luy disoit le Iuge, que vous estes vn meschant homme, & vn larron. Le criminel va respondre à ce Iuge : Que voulez-vous que ie die, monsieur ? il ne parle pas à moy, il parle à vous.

Que diriez-vous, repliqua quelqu'un, d'aucuns qui dient, que les hommes deuenus bons, sont meilleurs Iuges, que ceux qui ont esté tousiours bons ? Il luy fut respondu cela estre faux : & que si cela estoit vray, qu'il faudroit que tout homme qui voudroit sçauoir que c'est d'estre bon, deust par necessité auoir premierement esté mauuais & meschant. Les Iuges en France ayans tousiours esté si gens de bien, & la Iustice anciennement y estant si bien administree, que les Estrangers mesmes s'y venoient volontairement soubsmettre. Federic second, disoit-il, soufmit au iugement du Roy de France, & de son Parlement, la decision de plusieurs differends qu'il auoit avec le Pape Innocent quatriesme. Et du temps de Philippes le Bel, le Comte de Namur en fit autant, encores qu'il eust pour partie Charles de Valois, frere du Roy ; tant il auoit de fiance en l'equité de tels Iuges. De mesme, Philippes de Tarente accepta volontiers pour Iuge le Roy seant en son Parlement, sur le differend qu'il auoit avec le Duc de Bourgogne. Autant en fit le Duc de Lorraine, sur le procès qu'il auoit contre Guy de Chastillon, son beau-frere, pour leurs partages. En l'an

mil quatre cents & deux, les Rois de Castille & de Portugal enuoyerent vn traité & accord passé entre eux, pour le faire publier & emologuer en la Cour de Parlement. Et estoient les Iuges de nostre France en telle estime, qu'es moindres chofes ils s'en rapportoient à leurs Iuges : comme nous trouuons que deux rustiques se rapporterent à vn Iuge, s'il falloit dire la bouche d'un cheual, ou la gueule, & en firent vne gageure. Le Iuge va dire qu'à cause de l'excellence du cheual, il falloit dire la bouche. Celuy qui auoit gagé qu'il falloit dire la gueule à toutes bestes, & qu'il n'y auoit que l'homme qui eust bouche, va dire à ce Iuge, Monsieur, ie n'eusse iamais pensé qu'eussiez esté si sot d'appeller la gueule d'un cheual vne bouche : mais ne laissez pour cela à venir boire avec nous, puis que j'ai perdu. Vous pourrez iuger, commença à dire vn autre, par vne grande meschanceté faite par vn Iuge comme d'un eschantillon, que peuuent faire les Magistrats qui n'ont Dieu ne leur honneur en recommandation, quand ils ont l'esprit pour conduire leur mauuais & malheureux desseing. Il aduint, disoit-il, du temps du Roy Philippes le Long, qu'un Preuost de Paris, nommé Henry Lapparel, fit executer à mort vn pauvre homme prisonnier au Chastellet, luy imposant le nom d'un riche homme coupable & condamné, lequel il deliura. Pensez-vous, adiousta-il, combien il importe que les premiers Iuges, qui sont les Notaires, soient gens de bien? Vous ne verriez autres procès que d'inscriptions en faux, de faux contrats, refilimens, & testamens, produits deuant les Iuges : puis ceux qui les ont produits, disent qu'ils ne s'en veulent

pas aider, quand ils voyent qu'il n'y fait pas leur. Si i'estois leur luge, disoit-il, ie ferois bien trouuer à ceux qui produisent ces beaux contractz leurs fabriqueurs : & qui leur a baillé ces belles pieces en main. Mais laissant ces mal-heurtez-là, ie vous diray ce qui arriua entre vn Notaire & vn villageois, n'y a pas long temps. C'est qu'un homme des champs, qui ne sçauoit pas signer, s'adressa à vn Notaire de ceste ville, & luy apporta vn beau leuraut, & deux chappons. Le Notaire ne vouloit prendre ce present, ne cognoissant celui qui lui donnoit : disant au villageois, ie ne sçai pourquoi vous me voulez donner cela, ie n'ay rien fait pour vous. Le bon-homme contrainct le Notaire de prendre ce qu'il luy auoit apporté : & le Notaire en le remerciant luy va dire, ie suis vostre obligé, ie ne sçay comment ie vous pourrois recompenser : regardez si ie vous puis faire plaisir. Le bon-homme lors luy respond : Si pouuez bien si vous voulez. Et quoy ? ce dit le Notaire. C'est, respond le villageois, que ie vous prie, si me voulez faire vn grand plaisir, de ne m'obliger point que ie n'y soye, vous ne me sçauriez faire plus grand bien & seruice. Le Notaire se doutant bien de ce qu'il vouloit dire, le conuie à manger sa part de ce qu'il luy auoit apporté. Le bon-homme luy respond, qu'il l'en remercioit, & qu'aussi bien il ne pouuoit manger, pource qu'on l'auoit bien bridé. Tous ceux de la Serree se prinrent à rire, & eussent ris dauantage, n'eust esté qu'un de nos Magistrats, qui estoit en ceste Serree, va parler ainsi. Il seroit bon que tous officiers de Iustice fussent subiets à correction, & à rendre raison de leurs actions, & syndiquez, comme il se faisoit ancien-

nement en Grece par deuant les Nomophylaces, à Rome par les Censeurs, en Lacedemone par les Ephores, en Athenes par les Areopagites, en Espagne par les Visiteurs, & à Venise par les Aduocateurs. Il y a vn pais, adiuſtoit-il, là où le Prince est tenu à la partie de tout l'intereſt, ſi le Iuge qu'il a eleu a fait iniuſtice à quelqu'un de ſes ſujets, ou ſi par ignorance il a mal iugé, & fait perdre le procès à celui qui le deuoit gagner : & n'est pas excuſé le Prince de dire qu'il a eleu les plus idoines. Que ſi le Magiſtrat qui iugeroit mal par ignorance, eſtoit maintenant puni, & deuoit reſpondre de ſon iugement, comme par le paſſé, les offices ne ſeroient pas à ſi hault prix, & à grand' peine trouuerroit-on qui les vouluſt accepter. Il fut reſpondu que cela eſtoit vn peu rigoureux, & qu'il ſuffiſoit aux Iuges de Grece de preſter le ſerment à la Deeſſe Veſta, qu'ils ne donneroient iugement que iuſte, entant qu'en eux ſeroit : pour monſtrer la difficulté des iugemens.

Que voulez-vous, repliqua vn autre, c'eſt le mal-heur de ce temps, que tout le monde veut eſtre Iuge : ces ambitieux d'offices ſemblans ceux qui ont peur de faillir leur chemin : & par ce veulent, ce dit Plutarque, auoir des Maſſiers & Huifſiers pour les conduire, de peur de ſ'eſgarer. Et ne doiuent les Magiſtrats & Iudicatures ſe donner ainſi comme on fait aujourd'huy : parce qu'il faut autant de prudence à elire les Magiſtrats, qu'à faire & eſtablir les Loix. S'ils ont ſi grand' enuie d'eſtre Iuges, luy fut-il reſpondu, ie m'eſbahis qu'ils ne s'en vont à vn ieu de paume, & là ils iugeront ſans appel, à la ſimple voix d'un rapporteur : ou qu'ils ne ſe font mar-

chans, & ils feront Iuges & Confuls, encores qu'ils ne le veulent estre. Mais parce qu'il n'y a rien à gagner, chacun fuit ces Iudicatures, & se met à fuire la Iurisdiction : où les prefens font receus des vns & des autres parties, contre l'ordonnance & les loix publiques : en quoy les marchands, à l'exemple des Suiffes, nous devoient servir d'un notable exemple : estant prohibé & à l'un & à l'autre, sur peine de la vie, de rien prendre directement ou indirectement pour iuger. Pour ceste raison Moyse commandoit aux Iuifs qu'il establiroit pour vider les differends du peuple, que sur tout ils eussent à se garder d'avarice : dautant que c'est la ruine & subuersion de Iustice.

Que si ceux, disoit-il, qui embrassent les affaires publiques, & acheptent les offices, scauoient les inconueniens qui leur en arriuent, ils n'achetteroient pas leur seruitude à si hault prix : dautant qu'aucun n'est si tost eleué en dignité entre ses citoyens, que les yeux de tous ne se jettent sur luy : de forte que non seulement les grandes & publiques actions, mais aussi les moindres & priuees sont si diligemment obseruees en luy, qu'en temps du monde il ne peut estre seigneur de soy-mesme. Ce qui luy est, comme dit le seigneur Paul Paruta, autant plus grief & difficile, qu'il differe aux premieres esperances desquelles l'ambition est coustumiere combler l'esprit de ceux qui s'acheminent en ses sentiers. Outre cela, disoit-il, il faut pour exercer le Magistrat, & auoir lieu és affaires publiques, fuire les vestiges du Prince & du peuple, & prifer non les meilleures choses & coustumes, mais celles qui sont plus estimees d'eux, &

chercher par vne superstitieuse vie de leur complaire : car si vous faites bonne iustice, vous offenzez les hommes : si vous la faites mauuaise, vous offenzez Dieu. Toutes ces confiderations, va dire nostre Magistrat prenant la parole, ne peuuent empescher l'ambition de maintenant. Et pour l'empescher, disoit-il, ie voudrois, comme ie vous ay dict, que les Iuges, qui iugent par ignorance, fussent punis, ou pour le moins qu'ils fussent tenus de respondre & soutenir leurs iugemens, à peine de tous despens, dommages, & interests. l'ay veu vn Iuge, adiousta-il, qui différa l'exécution d'un criminel condamné à estre pendu & estranglé, parce que le mal-faïcteur auoit recusé le bourreau ordinaire de la ville, & enuoya querir vn autre executeur de haute iustice, en vne autre Iurisdiction, & pource que c'est vne mort d'auoir affaire à eux, il n'en put fournir si tost : qui fut cause que le prisonnier eschappa. Ce Iuge monstra bien vn iour son sçauoir, en vne compagnie où on louoit Brutus d'auoir deliuré son pais de tyrannie, reprenant celuy qui en disoit tant de bien, disant que Brutus ne meritoit point d'estre tant recommandé, & que c'estoit vn grand adultere, & le prouuoit par ce vers :

Obrutus insanis effet adulter aquis.

Ce Iuge estoit si conscientieux, qu'encores qu'il fust bien riche, il ne voulut iamais auoir de cuisinier, disant qu'il estoit defendu aux Iuges d'auoir vn cuisinier par disposition du droit, *tit. vt Iudices sine coquo*. Le Clerc de ce mesme Magistrat bailla bien à entendre à son maistre sa

suffisance. Car vn iour bien matin ce Iuge s'en allant au Palais, fuiuy de son Clerc, se laissa tomber par terre, au moins, à fin que ie ne mente, sur le paué. Son Clerc en le releuant luy demandé, Et bien, Monsieur, ne vous estes-vous point fait de mal? Le Conseillier luy ayant respondu que non, son Clerc va dire, Hé! Dieu soit loué, & saint Eloy, de ce que n'estes point rompu de la cheute. Son maistre luy va dire, Va, va, tu n'es qu'un fot, tu ne sçais que tu dis : saint Eloy est pour les cheuaux. Et aussi pour les asnes, Monsieur, luy respond son Clerc. Il n'y a pas long temps, adiouta-il encores, que ce mesme Iuge enuoya querir vn Predicateur, à cause qu'il estoit vn peu seditieux : car vous sçavez que durant les guerres ciuiles les Prescheurs ne se peuuent garder d'inuectiuer, & dire des propos qui tendent plus à sedition qu'à edification; parquoy il luy va dire : C'est grand cas, que vous autres Predicateurs ne sçauriez prescher sans dire mot. Je vous fais inonction & commandement de par le Roy, sur peine de punition, que vous ayez par cy apres à prescher, & admonester le peuple, sans dire mot. Puis il luy disoit, Vous estes bien habile homme, & d'esprit, mais vous avez les plus fots propos du monde. Ce mesme Iuge auoit vn Clerc qui s'appelloit le Mufnier, qu'il aimoit fort, mais ce nom de Mufnier luy fauchoit, & presenta requeste à l'Euesque que son seruiteur fust rebaptisé, & qu'on luy baillast vn autre nom : de peur, disoit ce Iuge, qu'on die, l'asne va deuant, & le mufnier apres.

Ceux de la Serée ayans ris, ils mirent en auant vne question de l'Anacrise : à sçauoir s'il estoit meilleur que

le Iuge & l'Aduocat fussent sçauans, & eussent bonne memoire, sçachans toutes les loix, ou qu'ils eussent bon entendement & iugement, & peu de memoire. Pour la memoire on alleguoit que les Legistes doivent construire le texte de la loy, & prendre le sens qui resulte de la construction, & non autre, sans opiner selon son entendement : qu'ils ne doiuent affermer aucune chose s'ils n'ont la loy, & pour ceste cause on dit, *Erubescimus sine lege loqui*. Que si l'autorité des loix, & ce qu'elles decernent, a plus de force & vigueur que toutes les raisons qui se peuuent alleguer au contraire, il semble qu'il est meilleur au Legiste d'auoir grande memoire, & sçauoir les Loix, & auoir peu d'entendement, que beaucoup d'entendement, & peu de memoire : dautant que l'aduis d'autrui ne doit auoir plus d'efficace que la decision de la loy. Parquoy le Legiste, le Iuge & l'Aduocat ont congé de dire, Je regarderay à mes liures sur ce faict, & ne faire pas comme le Iuge, qui apres auoir prononcé vne sentence, demanda à son Greffier, Vient-ça, dy moi la verité : ay-ie pas donné vn bon arrest & appointement sans y penser? Ceux qui tenoient qu'il valloit mieux que les Iuges & Aduocats eussent plus d'entendement & iugement, que de sçauoir & memoire, le prouoient de ce que Platon dit auoir veu par experience que ceux qui estoient lettrez & sçauoient beaucoup de loix, n'estoient pas si bons Iuges & Aduocats comme il sembloit, n'appliquans pas le droit comme il estoit conuenable. L'Espagnol en rend la raison, que Platon a obmise, supposant que la memoire est contraire à l'entendement, & que la vraye interpretation des loix

& restriction se fait en distinguant, inferant, discourant, iugeant & elisant, qui sont œuvres de l'entendement : lesquelles le lettré, ayant grande memoire, ne peut faire aucunement : la memoire & l'entendement prenans leur force de qualitez contraires. Et aussi que l'astuce & cautelle des mauvais est plus grande pour inuenter faicts, que la prudence des bons pour se preualoir de defense : & les loix ne pouuans tout comprendre, le bon entendement est grandement requis au Iuge & à l'Aduocat, se trouuant plus d'affaires & de faicts que de loix.

Le bon entendement estant comme le bon cousturier, qui a les ciseaux en la main, & la piece de drap en la maison. Et aussi qu'il y a beaucoup de remedes pour suppleer à la memoire, & estre sçauant : mais à la faute de l'entendement & de iugement, il est impossible d'y remedier. Parquoy le Magistrat & Aduocat de grand entendement & iugement, encores qu'il n'ait la loy deuant soy, & toute preste, ne fault gueres, ayant avec soy l'instrument duquel les Iurifconsultes & Empereurs ont faict les loix : les Anciens appellans la loy, raison & prudence. Et aimerois mieux, adioustoit-il, ceux-cy, qui ont bon entendement & iugement, que ceux qui l'ont prompt & subtil, avec grande memoire : car ie ne sçache chose plus odieuse à la sapience, que la trop grande subtilité de l'esprit : c'est pourquoy les anciens feignent Pallas auoir en haine Aragné. Le Iuge, repliqua quelqu'un, fera de si bon entendement que vous voudrez, si est-ce qu'il trouuera des questions si douteuses, le *pro* & le *contra* remplis de si bonnes raisons, qu'il ne sçaura quelle part incliner. A ce propos, adiousta-il, le Sei-

gneur de Montagne dit auoir veu vn Iuge, qui mettoit à la marge de son liure, *Question pour l'amy*, quand il trouuoit quelque matiere agitée de plusieurs contraritez. Et vouloit dire que quelquesfois il y a tant de raisons d'un costé & d'autre, & la matiere si embrouillée & debatue, qu'en pareille cause, il pourroit en saine conscience fauoriser à celle des parties que bon luy sembleroit. Cela n'est point nouveau, repliqua quelqu'un, car nous trouuons que le iugement du Senat d'Athenes, appellé Areopagite, trouua vne matiere si difficile & si douteuse, que ne la pouuant iuger, ordonna que les deux parties, à sçauoir l'accusateur & l'accusé, comparoistroient deuant eux de là à cent ans. Si c'est le procès que Dolabella renuoya aux Areopages, repliqua quelqu'un, il me semble qu'il feroit aujourd'huy bien aisé à vider, s'il est vray ce que dit la loy, *Nemo ius potest sibi dicere*. Car encores que le mary & son fils eussent tué meschamment le fils du premier mary de la femme accusée, si ne deuoit-elle pas d'elle-mesme empoisonner son second mary & son fils, encores qu'ils eussent occis son fils : confessant l'auoir fait, mais auoir eu iuste occasion de le faire.

Depuis n'agueres vn Iuge ne sçauoit qu'ordonner entre vn mari & vne femme qui auoient procès par deuant luy : car quand le mary se plaignoit de sa femme, la femme disoit au Iuge, Monsieur, ie ne sçay qu'il me demande, ie veux ce qu'il veut. Le Iuge prenant droit de la deposition de ceste femme, les met hors de Cour & de procès, & sans despens : par faulte d'auoir veu Henry Estienne, quand il dit :

*Quid me queritur coniux? quod vult, volo, dixit :
Imperium is tibi vult, id volo, & ipsa mihi.*

Ils n'auoient pas retenu ce que dit Martial, que iamais l'homme & la femme ne se trouuent esgaux, finon alors que ceste-cy obéit, & que l'autre commande :

*Inferior matrona suo fit, Prisce, marito :
Non aliter fiunt famina virque pares.*

A ce mesme propos, va dire vn autre, vne femme fait conuenir son mary pour l'auoir outragée. Le mary va dire au Iuge, Monsieur, ie vous diray la verité. Ma femme & moy estans à table, nous entrons en quelque debat : elle me dit que resolument tout iroit à sa teste, ie luy dis puis qu'elle le vouloit que ie le voulois aussi. Je croy bien que tout ce que ie trouuay sur la table alla à sa teste. Quel tort luy ay-ie fait, puis qu'elle vouloit que tout allast à sa teste? Vn Iuge pedanee, adiousté vn autre, qui auoit ouy parler de la peine du Tallion, fut bien empesché à la vuidange d'un procès, qui est tel. Il y auoit vn recoureur, qui en recourant vne maison, tomba sur vn homme qui passoit la rue, de telle sorte que cest homme fut grieuement blessé de la cheute de ce recoureur, & s'adressant au Iuge demandoit alimens & medicamens, & reparation à l'encontre de ce recoureur, qui en tombant l'auoit offensé, & ne s'estoit fait nul mal : disant au Iuge qu'il ne deuoit pas se laisser tumber, & le blesser, veu que c'est son mestier de monter sur les maisons, & de se tenir bien, & que ce n'estoit

qu'un esuenté, qui par sa faulte & coulpe s'estoit laissé tomber sur luy, possible lui voulant mal. Le pauvre recoureur alleguant son innocence, disoit qu'il n'estoit en aucun dol, & qu'il n'y auoit aucune faulte de son costé, & que les meilleurs maistres de leur estat estoient subiects à tels accidens. Le Iuge apres meure deliberation, va ordonner que celuy qui auoit esté bleffé par la cheute du recoureur, luy estant guery, monteroit sur la mesme maison, & que de la mesme hauteur, & du mesme lieu, tomberoit sur le recoureur qui auoit tombé sur luy. Je vous laisse à penser si le defendeur appella de ceste sentence.

Escoutez encores, adiousta-il, qu'il arriua à ce Iuge d'auoir depuis. C'est que deuant luy comparurent vne hostesse & vn passant, à qui ceste hostesse auoit baillé à dîner : laquelle demandoit à son hôte qu'il eust à luy payer vn lopin de pourceau, que le passant auoit fait mettre au feu, & estant cuit l'auoit tres-bien mangé. Ce qu'il confessoit : mais il disoit, que le prenant au crochet, & quand elle le mettoit en la broche, il auoit dist à ceste hostesse qu'il ne payeroit rien de ce que les mouches auoient mangé, parce n'en vouloit pas tant payer. Ceste hostesse luy accorderoit sa protestation, mais qu'il n'en deuoit moins payer pour cela. Ce Iuge va condamner ce passant à payer ce que son hostesse demandoit, sans auoir esgard à la confession de ceste femme, qui luy auoit accordé qu'il ne payeroit rien de ce que les mouches auoient mangé. Ce passant se voyant condamné, va dire au Iuge : Au moins, monsieur le Iuge, permettez-moy donc de tuer toutes les mouches quelque

part qu'elles foient, puis qu'il faut que ie paye pour elles. Le luge luy respond, Helas ! mon amy, tant que vous voudrez, & fussent elles sur le grand autel. Ce defendeur voyant vne mousche sur la ioüe du luge, s'approchant luy bailla si beau foufflet qu'il tue la mousche, & demeura esclafee : le luge fut si estonné du coup, que ce tueur de mouches eut loisir de s'en aller hors de là : disant n'auoir fait aucun tort au luge, puis qu'il luy auoit baillé permission de tuer les mouches quelque part qu'il les trouuerroit : disant que ceste beste estoit si fascheuse, principalement aux banquets, que les anciens en leurs festins auoient des chasse-mouches.

Quelqu'un lors va dire que si ce tueur de mouches eust esté en vn certain pais on luy eust coupé le poing. Et voicy vn doubte que i'ay veu arriuer sur ceste execution en vn pais, où la loi porte que quiconque frappe vn Magistrat, doit auoir le poing coupé. Or il arriue qu'un manchot pour auoir frappé vn Officier est condamné à auoir la main coupee, on ne put prouuer de quelle main il a frappé : ce manchot dit que c'est de la gauche, qui en effect est la main estropiee : neantmoins le luge luy veut faire couper la bonne, disant que peu de gens sont gauchers, & que quand il le seroit naturellement, qu'il s'estoit necessairement accoustumé à la main droite, & que la loy n'auoit lieu si on le priuoit de la main de laquelle il y auoit long temps qu'il estoit priué. Le mal-faïcteur dit qu'il a frappé de la gauche, qui n'estoit pas si maleficiée qu'on pense, & qu'il ne faut pas chercher l'autre pour payer la faulte de ceste-cy : & voyant qu'il n'auoit qu'une bonne main, il l'espargnoit

toufiours, la gardant pour quelque vrgente affaire. Et qui ne ſçait qu'és chofes douteufes il faut plus encliner à la douceur qu'à la rigueur?

De ces contes il s'eſmeut vne diſpute : affauoir, ſi vne maniere graue & quelque peu difficile, ou l'humaine & facile conuient au Iuge & Magiſtrat. L'vn diſoit que la dignité du Magiſtrat ne permettoit telle familiarité, & que l'humanité leur fait perdre la reputation : confi-deré que la populace n'entend le myſtere de la vertu d'humanité, eſtimant vn chacun autant qu'elle le veoid s'eſtimer ſoy-meſme. L'autre au contraire ſouſtenoit que tant plus la perſonne eſt en degré plus grand, d'autant plus la vertu d'humanité & affabilité le fait reluire : qui eſt vn inſtrument pour luy donner vne vraye ſeigneurie, c'eſt affauoir, celle des amis : laquelle ne ſe peut acquerir par force, ains par humanité & courtoisie. Ce meſme Iuge, à qui on tua vne mouſche ſur ſa iotie, va dire quelque autre, nous appreſta bien à rire. Car vn iour en pleine audience, ayant ordonné qu'une partie ſeroit oüye ſur quelque differend, on luy dit, Monsieur, il n'a garde d'eſtre ouy : car ie vous aſſeure qu'il eſt mort. Le Iuge va dire que cela eſtoit faux, & que ſi ceſte partie euſt eſté morte, elle l'en euſt bien aduertý : parquoy il donna défaut contre luy ſous quinzaine. Vne autre fois ce meſme Iuge voyant vne partie qui luy demandoit défaut contre vn abſent : Allez, allez, dit ce Iuge, vous me voulez ſurprendre, & voſtre partie auſſi : voyez-vous pas bien que voſtre partie n'y eſt pas? attendez qu'il y ſoit, & puis vous aurez défaut. Ie vi ce Iuge, va dire vn autre, vn iour en ſon ſiege bien empeſ-

ché : car ayant deuant luy deux parties, il ne ſçauoit qu'ordonner. Le demandeur diſoit au deſendeur, le demande auoir reparation de ce que tu m'as appellé larron. Le deſendeur diſoit, le ne t'ay point appellé larron, i'ay ſeulement dit, & le dy encores, que ſi tu ne fuſſes point venu avec moy pour m'aider à chercher ma bourſe que ie l'euffe trouuée, & qu'elle ne ſe fuſt point perdue. On ſe doubta bien auſſi, adiouſtoit-il, que ce Iuge deuoit eſtre quelque ſçauant homme, car meſſieurs de la Cour le voulans interroguer, s'eſtant preſenté pour eſtre receu Lieutenant, leur va dire, que par la paix il eſtoit dit expreſſément qu'on ne s'entredemanderoit rien l'un l'autre : & qu'eſtant ſeruiteur du Roy, il vouloit obeir à ſon Edi<. Auant qu'acheuer le propos d'aucuns Iuges, on va faire vn conte d'un Conſeillier Preſidial, lequel louant ſon office, blaſmoit cekuy d'un Conſeillier de Bretagne, pource qu'il ne pouuoit faire plaiſir à ſes amis, n'eſtant Conſeillier en ſon païs, & qu'il n'eſtoit reſpecté qu'en ſon Parlement, & qu'encores cela ne durroit que trois mois, & que tous les autres neuf mois, il ne faisoit que iouer aux trois. Ce Magiſtrat de Bretagne luy replique : l'aime mieux iouer aux trois neuf mois, que iouer toute l'annee à l'aſne. Lors vne Feſſe-tonduë oyant parler des Iuges de Bretagne, nous va aſſeurer qu'eſtant en la baſſe Bretagne, il auoit ouy crier en vn Bailliage, à ſon de trompe, On ne tiendra pour ce iourd'huy la Juſtice en la caue, parce que l'Allouer eſt iure.

Vn marchand, qui eſtoit en ceſte Serée, & pour lors Conſul en la Iuriſdiction des marchands, voulant conter

ce qui estoit arriué en la decision d'un procès, fut interrompu par vn de la grand' boutique, qui luy va dire que pour son honneur, & celui des marchands, il n'eust à mettre en auant leurs belles sentences & arrests. Le marchand soustenant la Iurisdiction qu'il a pleu à sa Majesté leur donner, va dire à celui de la grand' boutique, que la Iurisdiction des marchands estoit si bonne, si equitable, & bien administree, qu'il vaudroit mieux y perdre son procès, que de le gaigner es Cours Prefidiales & Parlemens : à cause des frais & de la longueur. Et que pour defendre les Marchands de l'ignorance dequoy on les accuse, il estoit apres à rediger leurs sentences les plus notables, & leurs Arrests les plus signalez, pour les mettre en lumiere, à fin qu'on iuge si la iustice y est bien rendue.

Ceux de la Seree faifans cesser ce debat, prient le Consul de pourfuiure ce qu'il auoit commencé. Ce qu'il fit, en disant : Les Iuge & Consuls des marchands, ayans condamné vne partie à payer vne iument qu'elle auoit, par sa faulte, laissé manger aux Loups, demandent à la partie aduerse, qui en demandoit la valeur, si la iument estoit bonne. Laquelle va respondre, que la iument estoit si bonne que les loups l'auoient toute mangée, & qu'ils n'en auoient laissé pas vn morceau. Nostre Consul voyant qu'on auoit trouué bonne ceste rencontre, leur va promettre de leur en dire vne douzaine à la premiere Seree. Et puis va faire vn vieil conte d'un supposit de la grand'boutique, à qui vn client auoit escript, Je vous enuoye mon sac, avec vn double du cas, ie vous prie voir bien tout, & me faire vn ample aduis : l'Aduo-

cat étant bien trompé, lequel pensant avoir vn double ducat pour son salaire d'vn gros procès qu'il auoit fueilleté, il ne trouua que le double du cas posé, & s'equiuoqua sur la lettre de son client. Et d'vn autre Aduocat lequel auoit esté defrobé par vn coupeur de bourse : ce qui fut prins en grande rîsee de tout le peuple : & ceux mesmes qui luy auoient veu couper sa bourse, ne pouuoient croire qu'vn Aduocat se fut laissé pipper à vn mattois. Sur ce, vn de la compagnie se leuant dit, Messieurs, ie suis d'aduis de n'en dire plus : car puis que les Aduocats ont esté trompez, il n'y a celuy de nous autres qui ne ne le peut estre.





DIXIESME SEREE.

Des Medecins & de la Medecine.

VN facetieux conte qui arriua le iour de ceste Seree, fut cause que durant le souper & apres, on ne parla que des Medecins, & de leurs Medecines. Ce conte consiste en vne responce gaillarde que fit vn Medecin à vn Chanoine qui vouloit rire & se moquer : comme de tout temps les Medecins ont esté subiects à estre calomniez. Mesmes ceux de ceste Seree ne peurent se contenir d'en dire leur aduis. Et le premier commença ainsi. Nous trouuons que les Romains chasserent de Rome tous les Medecins par l'espace de six cents ans, & n'yferent en tout ce temps-là d'autre medecine, que de choux en toutes maladies, qui ne se trouua iamais si saine, & ayans remis les Medecins, tout alla de mal en pis. Les Sycioniens ne permirent iamais qu'il y eust des Medecins en leur Republique, de peur de tuer les sains. Herodote dit que les Babyloniens n'yferent iamais de medecines, & n'eurent aussi iamais de Medecins, lesquels Cato hayissoit, ce dit Plutarque en sa vie : ce que verrez en Pline par ce qu'escriit Cato à son fils Marcus Cato. Platon dit que Socrate defendoit la multitude des Medecins

en vne ville. A ceste raison la Loy *Si duos*. à son exemple, limite le nombre des Medecins, & combien il en doit auoir en chafque ville felon la grandeur d'icelle, & la quantité du peuple : comme eftant vne charge inutile au peuple, & qui nuit plus qu'elle ne profite. Auffi ie ne voy nulle race de gens, dit le feigneur de Montagne, fi toft malade, & fi tard guerie, que celle qui eft fous la Iurifdiction de la Medecine : leur fanté mefme eftant alteree par la contraincte de regimes : les Medecins ne fe contentans point d'auoir la maladie en gouuernement, ils rendent la fanté malade, pour garder qu'on ne puiſſe en nulle faifon eſchâper leur autorité. Et n'y a nation qui n'ait eſté long temps ſans Medecins & medecines : & du monde la dixieſme partie ne s'en fert pas encores à ceste heure. Infinies nations ne les cognoiſſent pas, où l'on vid plus longuement & ſainement qu'icy. Si on faifoit comme Herodote dit que fait vn peuple des Indes, où ceux qui ſont malades ſont tuez & mangez, il ne faudroit point de Medecins : car on ne ſe confeſſeroit point eſtre malade, dautant qu'ils les tuent encores qu'on nie n'eſtre nullement malade. Je ne ſçay pas, repliqua quelque autre, qui mouuoit les Anciens à meſprifer les Medecins : mais ie ſçay bien que ſi on les blaſme de ce temps, ils en baillent bien les occaſions. Ou trouuerrez vous gens d'un meſme eſtat de profeſſion honorable, qui ſe portent plus d'enuie, dont eſt venu le prouerbe, *Inuidia Medicorum*, & qui detrahent plus les vns des autres que les Medecins ? Où prendrez-vous des perſonnes de meſme vacation qui s'accordent moins enſemble ? Et ce qui faſche plus Pline, c'eſt, dit il, de ce

qu'il n'y a estat au monde où y ait eu moins d'arrest, ni moins de solidité, qu'en cestuy-cy. Hippocrate mesmes, Prince des Medecins, ayant dict, que l'esperance des Medecins est fallacieuse : & neantmoins il n'y en a point qui apporte plus de profit à l'homme : & toutesfois les Romains se sont bien peu addonnez à l'art de Medecine, combien qu'ils se foient rendus conformez en toutes les autres sciences des Grecs : & ont laissé la Medecine aux Esclaves & aux Serfs.

Comment fera-ce que le peuple les estimera experts & sçavans, veu qu'eux-mesmes s'entr'appellent ignorans & afniers? Qu'ils soient appelez à vn malade, l'un apres l'autre, vous les trouerez du tout contraires, aussi bien que tous ensemble, & à la cognoissance de la maladie, & à la guerison. Jamais vous ne verrez Medecin se servir de la recepte de son compagnon, sans y retrencher ou adiouter quelque chose. Mesmes qu'on regarde à leurs consultations, que Pline appelle maudites, l'un dit d'un, & l'autre d'autre, pour ne servir de Iaquet les uns aux autres. De là vint la mort de l'Empereur, qui fit grauer sur son sepulchre, *Turbâ Medicorum perij.* Et ne sè faut fier aux contes des Medecins : regarde piuttosto l'effect & l'experience. Et ne s'en faut pas esbahir, car la plus grand'part des Medecins ne cognoist ne les simples ne les composez & laissent cela aux Apothicaires, aussi habiles qu'eux. Mais, ie vous prie, qui ne se moqueroit de celuy, qui voulant faire quelque chose, ignorerait l'instrument avec lequel il la voudroit parfaire? De ce aduient, que la plus part des bien-aduisez de nostre temps, ne veulent se fier à des remedes & per-

sonnes où il n'y a nulle certitude : comme ceux-là mesmes le monstrent tous les iours qui practiquent, quand ils blasment ce qu'un autre aura possible bien fait : ne voulans mettre leur vie, qui consiste en un accord, entre les mains de ceux qui sont à eux-mesmes tousiours contraires : & n'est dit sans cause, qu'on doit plustost auoir peur du Medecin que de la maladie. Vne des plus grandes fautes qu'ils font, à mon aduis, c'est d'ordonner auant que cognoistre la maladie, car ne la cognoissans, ils ne scauroient scauoir la curation : mais de peur d'estre trouuez ignares, & estre sans remedes, & à fin d'attraper argent, ils ne font iamais sans ordonnances & receptes : qui sont bonnes, & indifferentes à toutes maladies, ce disent-ils, comme leurs clysteres, leurs Catholicon, eau beniste de la Medecine : lesquels toutesfois le plus souuent sont contraires à la maladie qu'ils ignorent, maladie cogneuë, dit le prouerbe, vault presque guerie : estant necessaire de cognoistre plustost les maladies que les remedes d'icelles. Que le plus souuent ils ne les cognoissent, il appert en ce qu'ils medecinent quasi toutes maladies d'une mesme façon, & de mesme medecine, les mesurans toutes à une mesme aulne : encores que la maladie ne soit que d'une fiebure tierce : de laquelle est escrit, *De tertiana numquam pulsatur campana*. Premièrement marche le clystere, le lendemain une saignée reiteree, qui est une nouuelle pratique, pour auoir double salaire : puis apres vient la purgation, qui n'est gueres sans reubarbe. Et encores en ces choses tant communes ils ne s'accordent pas : car aucuns purgent auant que saigner, & les autres saignent auant que

purger. Cela fait, ils font au bout de leurs fufees : & fans qu'il arriue quelque nouveau accident, le plus fouuent font contraincts d'effayer des remedes contraires aux premiers. Et tout cela par faute d'auoir cognu la caufe de la maladie. Et fi vous n'en voulez rien croire, que le cadauer foit ouuert, auant que la terre couure leur faulte & ignorance, & on verra au doigt & à l'œil, que les remedes qu'on luy aura baillez, eftans tous contraires à la guerifon, auront caufé la mort à ce pauvre patient : & qu'il eult mieux valu le laiffer à la Nature, qui guerit plus de maladies que ne font toutes les medecines : la Nature eftant affez forte pour fe defendre, & à maintenir ceste contexture, dequoy elle fuit la difsolution : Nature le plus fouuent enuoyant les maladies au iour de la Touffaincts, & les Medecins les enuoyent au lendemain.

Je voudrois, adioufta quelqu'un, que l'on fift comme en vn certain païs, là où fi les malades meurent, on fait payer les Medecines à leurs Medecins : ou comme portoit vne loy en Egypte, par laquelle le Medecin prenoit fon patient en charge les trois premiers iours, aux perils & fortune du patient : mais les trois iours paffez, c'estoit aux fiens propres. Ce qui a esté pratiqué à Petrus Leruinus Spoletanus, ce dit Iouio : lequel fut ietté en vn puits, pour auoir mal medeciné Laurent de Medicis. Qu'il y ait grande difficulté à la cognoiffance des maladies, il n'y a pas long temps qu'à Paris vn gentil-homme fut taillé par l'ordonnance des Medecins, auquel on ne trouua ne pierre ne mortier : & là mefme vn Euefque auoit esté follicité par les Medecins de fe

faire tailler : quand il fut trespaffé, & qu'il fut ouuert, on trouua qu'il n'auoit mal qu'aux reins. A vne fois que le malade se portera mal, les Medecins ne fçachans où ils en font, diront qu'il a fait quelque excès : car les Medecins accufent tousiours l'intemperance des malades, & des morts. Si d'auenture, ayans ordonné vne medecine, en venans voir son operation, ils trouuent leur malade mort, ce fera à dire que ce font les maladies de ceste annee-là, qui font si eſtranges & faſcheuſes à cognoiſtre, qu'ils n'y entendent rien, ayans ces maladies avec elles quelque venin caché. Et me ſouuiant, adiuſtoit-il, d'un Medecin qui me venoit veoir, moy eſtant malade, & ne ſachant où il en eſtoit, non plus que moy, me dit que c'eſtoit vne maladie de ceste annee-là, fort eſtrange & differente des autres precedentes maladies. Je ne me pu tenir de rire, & de luy dire : Vrayement ie croy bien que c'eſt vne maladie de ceste annee, car ie ne l'auoye pas l'autre.

Qui me faſche le plus, va dire vn autre de la Serree, ce font les interrogations que me font les Medecins, & ceux qui me viennent veoir, auxquels il faut reſpondre : s'accordant avec moy Euripide, qui dit qu'il ne craint point tant la maladie comme les mots qu'il faut reſpondre & aux Medecins, & à ceux qui le viſitent : l'enquerans combien de temps il y a qu'il eſt malade, comme eſt venu le mal ? luy demandant auez-vous eſté purgé, la teſte vous fait-elle mal ? allez-vous bien à vos affaires ? dormez-vous bien ? refuez-vous fort ? trouuez-vous bon ce que vous mangez ? & autres badineries. Vne autre faulte bien lourde, diſoit-il en continuant, que font les

Medecins, & où on ne regarde point, c'est de charger tant les sains & malades de medecines, que quand il est besoin de leur en bailler, elles ne seruent de rien : car l'accoustumance & familiarité des medecines les rend sans effect & force : comme il aduint à vn qui n'estoit point purgé par l'ellebore, encores qu'il en print plus qu'on n'eust osé bailler à quatre, à cause qu'il s'estoit accoustumé par les menus à en prendre beaucoup. Tellement que plusieurs ont dit, qu'on se pouuoit de petit à petit si bien accoustumer à vser de poison, qu'à la fin on n'en pourroit point mourir, combien qu'Auerrois le nie. Mais laissant ceste dispute si ancienne, & si debatüe, à sçauoir si la medecine profite plus qu'elle ne nuit, si elle fait plus de mal que de bien, & si ceux qui ne prennent point de medecine ne sont pas aussi sains, & de longue vie, que ceux qui font de leur estomach vne boutique d'Apothicaire : quelqu'un prenant la parole commença à nous faire le conte du Medecin & du Chanoine, qui bailla tout le sujet de ceste Seree, comme ie vous ay dit cy dessus, lequel il fit ainsi. Ce Chanoine, dont est question, ayant rencontré par la ville vn Medecin, l'arreste, en luy demandant conseil en ceste forte. Monsieur, de grace, ie vous prie me dire, & ie vous contenteray bien, d'où vient que bien souuent quand ie pisse & tombe de l'eau, ie pette aussi, & ne puis gueres faire l'un sans l'autre? Ce Medecin, qui n'endure pas facilement vne supercherie, & vn affront (comme l'on dit) voyant que son Chanoine vouloit rire, & se moquer de luy : sans s'esf mouoir, & comme le voulant asseurer de ce doute, luy respond, Monsieur le Chanoine, cela

n'est rien, mesmes les asnes en font bien autant. Mon Chanoine, ayant eu son change, sans dire mot s'oste de là. Toute la ville fut tantost abreuee de ceste matiere, le vent s'en espendant par tout, & sautant autant que la puce, & s'allongeant comme la main. Vous ne vistes iamaïs tant d'Epigrammes Latins & François, qui furent faicts sur cela : lesquels ont seruy depuis à la matiere dont ils traitoient. Et à fin que iugiez si ces poësies meritoient qu'on les traitast ainsi, ie vous en ay mis icy quelques vnes.

*Vn Medecin par vn Prestre raillard
Fut consulté dessus ce poinct icy,
Pourquoy pissant tousiours petoit aussi :
Cela n'est rien, dit-il à cé petard,
Car bien souuent les asnes font ainsi.*

Autre.

*Vn chanoine ignorant eut de gaudir enuie,
Trouuant vn Medecin, luy demande en mocquant,
Monsieur, à vostre aduis, est-ce point maladie,
Que ie ne puis pisser sans peter quand & quand ?
Non, non, ce n'est point mal, respond le Medecin,
Les asnes de nature en font tousiours ainfin.*

En Latin.

*Quòd mingendo cacat, medico testante Sacerdos,
Hac naturam asini conditione tenet.*

Après que le conte eust esté conté à l'entree du souper,
& que chacun en eust ris, encores que le sujet fust vn

peu sale, si est-ce que ceux de la Serée ne laisserent à en tirer quelque sens. Car vn d'icelle voulant rendre raison pourquoy on n'en pouuoit gueres auoir ne tirer sans vent, va commencer à parler en Medecin, c'est à dire naturellement & proprement, sçachant vn chacun estre subiect à cela aussi bien que le Chanoine. La proximité des vases vrinaux, commença-il à dire, qui sont ioincts aux conduits du siege & fondement, est cause qu'en efforçant les vaisseaux seruans à expulser l'vrine, on efforce aussi ceux qui seruent à l'expulsion des excréments : tellement qu'encor que ne vouliez, en vous efforçant de tomber de l'eau, il fortira d'vn autre costé du vent : n'estans gueres l'vn sans l'autre. Et aussi que les muscles superieurs du ventre, avec le *septum transversum*, ou diaphragme, qui seruent à l'expulsion de l'vn, seruent à l'expulsion de l'autre. Et ne sçay, adioustoit-il, si sans cela les Turcs ne pisseroient point par les rues contre les murailles, comme nous faisons, ou si leurs grandes robes boutonnees par le deuant en font cause : ou s'ils ne pissent point en public par vne pudicité & honnesteté, que mesmes ils blasment nos braguettes que nous portons, comme lasciuës & impudiques. Celuy qui parloit en Medecin, nous ayant tant baillé à sentir, avec ses raisons, & apres auoir allegué ce vers Leonin : *Mingere cum bombis, res est suauissima lumbis*, sans le mettre en autre rime ne langage, fut prié de laisser vn si sale sujet, & qu'il y auoit bien autre chose à dire sans cela. Nostre Medecin va repliquer, Ce fera d'vn pet ce que voudrez, si est-ce que nous trouuons que l'assemblée des Aruspices estoit vitiee, & estoit remis leur

deuinement, qui se faisoit par le vol ou cry des oiseaux, par le son qui sort du ventre : aussi bien que le mal comitial faisoit cesser l'assemblée des Comices. Combien que les Grecs, disoit-il, ne s'accordent pas avec les Aruspices Romains, car ils tenoient l'esternument & vn pet pour vn bon augure, & pour vn signe que tout se porteroit bien. Et voicy qu'en dit Caton : Quand en nostre maison nous contemplons les oiseaux en l'air, si quelqu'un des seruiteurs & seruantes a fait vn pet sous la couverture du liât, que les Latins disent *sub centone*, ce que ie n'ay point senty, cela ne me rompt point mes auspices. Nous trouuons aussi que l'Empereur Clodius estima si grande chose vn pet, & pouuant tant nuire quand on retient son vent, qu'il fit vn Ediât, par lequel il estoit permis, sans infamie, à chacun de laisser aller son vent. Mesmes qu'il s'est trouué plusieurs grands personnages, qui ne s'osoient trouuer és assembles publiques, où ils eussent peu seruir, pource qu'ils estoient subiects à peter, principalement en parlant & disputant.

Vne Fesse-tonduë, qui auoit estudié en la Philosophie Cynique, va dire au Medecin, que si on auoit esté escholier en l'eschole des Cyniques, on ne se sentiroit point soulagé de la loy de l'Empereur Clodius, & qu'on ne craindroit nullement de faire les choses naturelles. Puis sans sortir hors du propos du vent & des Medecins, & de la medecine, pria la compagnie d'escouter ce qui estoit arriué à vn Medecin. Il y auoit, commença-il à dire, vne ieune fille de Damoiselle qui auoit si fort le cholique, que sans auoir esgard au Medecin, aussi qu'il luy conseilloit, ne à ceux qui estoient en la chambre,

elle va faire vn fort petit pet, pardonnez-moy si i'vse des propres vocables, ne sçachant pourquoy on n'ose nommer par leur nom, & craindre à dire, ce qu'il nous est permis de faire. Le Medecin, qui luy auoit conseillé de ce faire, voyant qu'elle n'auoit pas fait cela de sa teste, estant fort aise de ce pet, & pensant en faire son profit, va dire que ce petit pet valoit plus de cent escus. Vne grosse chambriere ayant oui ce qu'auoit dit ce Medecin, en va faire vn aussi gros que ceste Damoiselle en auoit fait vn petit, en disant, Celuy en vaut donc bien deux cents. Ceste pauvre fille choliqueuse se print tant à rire, qu'elle guerit tout sur l'heure de sa cholique. Le Medecin attribuoit la santé au petit pet, & à sa medecine : quant à moy ie soustenois par viues raisons que la guerison estoit plustost venue du gros pet que du petit : car la honte du petit pet auoit plustost refroidy la Damoiselle que de l'auoir eschauffee, là où le ris, à cause du gros pet, auoit si bien eschauffé les parties du dedans de ceste fille malade, en remplissant tous les conduits d'esprits & vapeurs, qui procedoient de force de rire, qu'en estans eschauffez & eslargis, la chaleur peut aisément chasser les vents qui luy caufoient la cholique, prouenant d'une chaleur imbecille. Et aussi, disois-je à ce Medecin, que le ris peut exciter & releuer la nature accablee & abbatue du mal, esmouuant la chaleur languissante, qui se met à combatre le mal procedant par faulte de chaleur : comme pourrez voir au liure du Ris de monsieur Ioubert. Si vous me dites, adioust-il parlant à ce Medecin, que la modestie d'une ieune fille ne permettoit pas vn ris si effrené de chose si sale, qui luy

peuft tant efchauffer les parties qui fervent à l'expul-
fion, que le vent qui la tourmentoit en fust chaffé : ie
m'en vais vous monftrer que cefte Damoifelle eftoit des
plus honteufes & pudiques. Car ce Medecin mefmes vn
iour entrant en fa chambre, où elle eftoit malade de cefte
cholique, s'apperceuant qu'il auoit fa main froide, la
voulant mettre en vne decente temperature, la met en
fa braguette, la voulant efchauffer par vne chaleur na-
turelle, puis en tirant fa main luy veult tafter le poul :
mais elle ne luy voulut permettre, & retira fa main de-
dans le liſt toute honteufe, & muant de couleur. Ce
Medecin auoit tort auffi, luy va repliquer quelqu'un :
car eftant en vne chambre où il y auoit du feu, il deuoit
laiffer efchauffer fa main tout à l'aife. Et auffi qu'en
entrant, le Medecin ne doit tafter le poul au malade,
qui voyant à l'improuiſte le Medecin, ſe trouble & s'ef-
meut, cefte perturbation pouuant augmenter ou dimi-
nuer le poul. Et par auenture, diſoit-il, cecy eſt vne
des cauſes qui fait que les Polonois malades, voire à
l'extremité, ſe leuent & veſtent à l'heure que les Mede-
cins les doiuent viſiter. Si les Medecins, va dire vn autre,
ne faifoient point de plus grandes fautes, que de mettre
la main en leurs braguettes, on n'auroit pas tant d'oc-
caſion de ſe plaindre d'eux.

Il y auoit en cefte Seree vn Medecin, qui va reſpondre,
que perſonne ne ſe plaignoit de luy. Vn ſien familier luy
dit : Hé ! vrayment ie le croy bien, car tu les as tuez :
&, comme dit Nicocle, adiouſta-il, les Medecins ſont
heureux, de ce que le Soleil regarde leurs belles cures,
& la terre couure leurs fautes : & ſi les plus ſçauans

& experimentez ne laissent point languir & pourrir leurs malades. Et encores que les Medecins tuent les personnes, toutesfois ils medecinent, ce dit Sophoclès, parce que le meilleur & dernier Medecin des malades, c'est la mort. Le Medecin lui repliqua, qu'il s'esbahissoit de quoi il parloit mal des Medecins, luy qui ne les auoit iamais experimentez. Son voysin lui respondit, si ie les auois vne fois effaiez & mis en befongne, ie n'aurois garde d'en dire mal, car ie ne ferois pas en vie. Puis va dire en continuant, que ce n'estoit pas de maintenant qu'on blasmoit les Medecins & la medecine : car Platon dit qu'il n'y a rien qui demonstre mieux vne Republique corrompuë & vitiee que la multitude des Medecins & Magistrats : car comme la multitude des maladies augmente le gain des Medecins, aussi la peste des procès apporte de l'argent aux Aduocats.

Le Medecin repliqua, que quand on vouloit faire peur aux petits enfans, on alleguoit Platon, ou Aristote : mais en tout cas, disoit-il, Platon n'escrit rien contre les Medecins & Magistrats : d'autant que la multitude des vns & des autres ne venoit pas de leurs abus, ne de leur ignorance, ne de leur faulte : mais que le grand nombre des Medecins est entretenu par la gourmandise des hommes, comme l'affluence des Magistrats est nourrie par leur desloyauté.

Il y auoit en ceste Seree vn Aduocat, lequel nous va conter ce qui l'auoit vne fois guery estant malade. Et commença ainfi, Je fus n'y a pas long temps si malade, que tous les Medecins de nostre ville me venoient veoir deux ou trois fois le iour, & me traitoient sans aucun

signe de guerison. Ayant peur de mourir, ie m'aduise vn iour de demander à quelqu'un de ma maison, si les Medecins prenoient de l'argent : qui me respond que non, & que iamais il ne leur en peut faire prendre, combien qu'il leur en presentast, voire deux fois le iour. Je conclus par là, que ie me portois bien : & n'y eust chose qui me baillast plus grande assurance de ma guerison, ni qui aidast plus à me guerir, en me rendant les forces & les esprits, que de m'asseurer qu'ils ne prenoient point d'argent. Car ie syllogifois en moy-mesme : Ces Medecins ne prenans rien, pensent vn iour auoir affaire de moy, ou qu'estant guery ie les puis recompenser : c'est donc signe qu'ils ont bonne esperance que i'en reschaperay : au contraire, si ie me portois mal, ie m'asseure qu'ils eussent prins comme d'une beste morte, & comme de celuy qui n'eust iamais sceu recognoistre le bien qu'ils m'auoient fait. On demanda à cest Aduocat, si c'estoit point plustost la ioye qu'il eust de n'auoir rien despendu durant sa maladie aux Medecins, qui luy auoit donné bonne esperance, & encouragé de guerir, que toute autre consideration : veu qu'on trouue d'un autre Aduocat malade, lequel commençant à guerir, & voyant que les Medecins & medecines payees, il ne luy restoit plus rien, aime mieux se laisser mourir que de viure pauvre. Nostre Medecin s'adressant à l'Aduocat, va dire, Si est-ce que Hippocrate tient que le Medecin doit commencer sa cure en prenant de l'argent : d'autant que le malade pensera que le Medecin estant bien payé ne le lairra point. Et aussi que le Medecin estant bien salarié, trouue plusieurs remedes : à cause que la

faculté de lire, laquelle reside au cœur, estant contents, donne de bon cœur les esprits vitaux & la chaleur naturelle, par la lumiere desquels se doivent veoir les figures qui sont en la memoire; autrement l'art les fuit: aussi bien qu'au Legiste, auquel s'offrent plusieurs Loix quand il est bien payé, & s'il n'est satisfait, vous diriez qu'il a tout oublié. Au contraire, repliqua l'Aduocat, voyant que mes Medecins ne prenoient rien, & confiderant pourquoy ils ne vouloient rien prendre, cela me bailla si bon courage, & si grand espoir de ma guerison, que renforçant mes forces, qui estoient au parauant debiles & petites, de la peur que j'auois de mourir, ie me portay tousiours de là en auant mieux, & fus par cest espoir si bien fortifié, que ma maladie en fut chassée: car il n'y a rien, à mon aduis, qui affoiblisse tant la nature que la peur & le desespoir qu'on a de pouuoir guerir. Vous voudriez donc dire, repliqua le Medecin, comme celui qui a affermé, il y a desia long temps, que la medecine ne seruoit sinon qu'ayant esperance en elle, personne ne desespere de sa guerison: & que la medecine ne guerit point, mais que tout ce qu'on a opinion qui puisse guerir soit medecine? Car ceux qui approuuent les herbes & enchantemens portez sur foy, disent profiter plus par l'imagination & confiance du malade, que par leur propriété naturelle & occulte. Parce, disoit-il, que quand le patient imagine en foy que telles drogues & enchantemens ont puissance de le guerir, alors la vertu naturelle obeissant à la faculté imaginative, meut & eschauffe tellement la chaleur naturelle, & les esprits, contre la maladie, qu'elle la con-

fume & delchaffe. N'est-ce pas cela que vous voulez dire? demanda le Medecin à l'Aduocat : Ouy, dit l'Aduocat : car j'ay veu des perfonnes qui gueriffoient des malades, apres les auoir affeurez qu'ils gueriroient ; toutesfois on les eftimoit forciers, & pourtant ne l'estoient point.

A ce propos, va dire vn de la Serree, j'ay leu en Vieux d'un bon compagnon, qui guerit vne femme de la chaffie, pour l'affeurer fur fa vie qu'il luy bailleroit vn efcripteau, lequel porté à fon col, la gueriroit, mais qu'il ne fut ouuert ne leu. Sur ceste affeurance, & la femme fe fiant à ce breuet, elle ne pleure plus, fi bien qu'elle se trouua guerie. Il aduint que ceste femme perd fon papier, auquel, eftant ouuert, on trouua en Allemand (pardonnez moy fi ie traduis fidelement) Le Diable te puiſſe arracher les yeux, & qu'il les rempliſſe de fa merde. Eftant auffi vne grande folle de penſer qu'on peut eſtre guery par paroles : tellement que nous liſons qu'il fut defendu à Athenes par vne Loy expreſſe, que perſonne n'eust à faire profeſſion de guerir par certains mots. Ainſi, adiouta-il, és païs des Barbares & Canibales, les Preſtres, qui y ſont Medecins, demandent ſeulement aux malades s'ils croyent qu'ils les puiſſent guerir puis barbotent pour les guerir certains mots par vne cane & farbataine : & ſont gueris par ceste imagination & opinion : dautant que la fiance qu'a le malade au Medecin, le peut auffi bien guerir que la medecine meſme : & celuy eſt bon Medecin qui gueritſt pluſieurs malades, & en qui pluſieurs ſe fient. Et pourquoy eſt-ce que l'opinion que le malade s'eſt phantaſié du Medecin, ne luy ſeruira à ſa ſanté, & que ceste

imagination ne le pourra auffi bien esmouuoir, que quand nous conceuons en nostre esprit quelque chose afpre & forte, nos dents ne s'agacent-elles pas? le dy donc, adiousta-il, que le malade ayant fiance que son Medecin est habile homme, sçauant & expert, & qu'il l'a guery plusieurs fois d'autres maladies, ceste imagination renforce de telle forte la vertu naturelle du patient, qu'elle debilité la cause du mal : si bien que la nature bataillant contre la maladie, voyant l'aide du Medecin, se rend plus forte à debeller & chasser le mal : ce qu'elle fait avec ses esprits & chaleur naturelle : la vertu naturelle motiue esmouuant les esprits selon le commandement de la vertu imaginative. Et faut que le Medecin baille tousiours bon courage au malade, & qu'il l'asseure de sa santé, & ne faire pas comme vn Medecin qui decouragea si bien vn hydropique, qu'il luy auança ses iours : cest hydropique ayant respondu à son Medecin, qui luy auoit demandé comme il se portoit, Helas ! monsieur, ie m'enuois : le Medecin, au lieu de luy donner vn bon espoir de sa guerison, luy va dire : Vous y ferez tantost, vous vous en allez par eau. Ayant auffi esté repris pour mesme cause vn autre Medecin, pour auoir respondu à vn malade qui luy demandoit s'il mourroit, ce vers d'Homere :

Mortuus & Patroclus, qui te multò præstantior fuit.

Les vns toutesfois voulans que les Medecins soient affables, les autres blasfmans ceux qui parlent trop : alleguans ce vers d'Homere,

Medicus garrulus ægrotanti iterum morbus.

Le vous prie, va dire vn de la Serée, de considerer si la responce d'un Medecin qu'il fit à vn malade estoit valable, & l'excufoit d'une forte medecine qu'il luy auoit baillee, qui l'auoit mis si au bas, que quand son Medecin fust de retour, il luy va dire qu'il s'en alloit mourir. Le Medecin luy va respondre, qu'il n'en estoit pas là, & qu'il l'aduertiroit bien s'il en deuoit mourir.

Et ceste assurance fit guerir Alexandre, lequel se fioit tant à son Medecin, qu'encores que Parmenio, vn de ses plus fauoris, l'eust aduertie de se donner garde de ses medecines, ne laissa d'aualler ce que luy auoit ordonné son Medecin, luy monstrant par apres la lettre de Parmenio. Mais quand on n'a pas confiance au Medecin, cela est cause que la vertu naturelle n'est pas obeissante à la vertu imaginative, pour faire bonnes operations, & pour reduire la medecine *de potentia ad actum*, comme les Medecins parlent. Ne faut donc trouuer estrange, replica nostre Medecin, si nous autres Medecins mentons bien fouuent, n'estant permis qu'aux Medecins le mentir, & auons une escriture & un langage à part, ne parlans pas aucunesfois clairement quand allons voir les malades, & se moquer, si nous sçauons quelque mot de Grec, de l'alleguer, & si nous nommons les maladies, les herbes, les simples, & les composez, & les remedes, par noms incognus, Grecs, Arabes, ou Barbares; parlans Latin deuant les femmes, & vñs de caracteres Grecs, de mots Arabes, & de notes Latines abbregees, brouillans quelquefois l'escriture si bien qu'on ne la peut lire. Ce que plusieurs toutesfois blasment & reprennent, disans que nous faisons cela par ostentation. Mais cela se

fait, disoit nostre Medecin, craignant que si on descouure nos receptes, on ne fist pas si grande estime de nostre medecine : & aussi à fin que les malades ayent meilleure fiance aux remedes de la medecine : dautant que si nous appellions vne racine, vne herbe, ou vne fleur, ou vne escorce, de son commun nom; & en François, & ils l'entendent, & scauent que c'est vn simple, & vn remede qui croist en leurs iardins, ils n'y auront pas si grande fiance: parce que, comme dit Pline, les hommes ont moindre foy & confiance es choses qu'ils entendent. Que si vous parlez en langage estrange, & qu'on n'entende point vos remedes, le malade, & les assistans penseront ces medicamens diuins, & venans d'un autre monde : ce qui fortifiera si bien la nature du malade, qu'elle en pourra chasser & surmonter le mal.

Mais aussi, repliqua vn de la Seree, qui n'vloit que d'une seule medecine, qui est de n'en prendre point, i'ay grand peur que mettiez vne de vos notes pour l'autre, principalement au caractere qui denote vne once, qui est fait ainsi 3, & à celuy qu'on met pour vne dragme, qui s'escriit comme cestuy-cy 3, car il ne faut qu'une jambe & traict de plume trop ou peu, pour conduire vn homme iusques au lendemain de la Toussaincts : & ne me sie dauantage, adioustoit-il, à leur Scrupulus, que i'ay tousiours en mon esprit & conscience : ne me fiant pas plus à leur semis, qui n'est qu'une 8, trenchee : ny en leur Latin & langage incogneu, que bien fouuent les Medecins ne les Apothicaires n'entendent point : comme i'ay veu practiquer vne vieille recepte, où il y auoit, *ponatur in pelle arietina*, ils le mirent & fri-casserent en vne poile d'airain.

Vn autre de la compagnie, pour confirmer ce qui auoit esté dict, que bien souuent autre chose peut guerir que les Medecins & medecines, va faire vn conte en ceste sorte, ou au plus près. Il y auoit ces iours passez vne Damoiselle, fille de grande maison, qui estoit en grand danger de mourir, à cause d'une areste de poison qu'elle auoit en la gorge : & laquelle tous les Medecins, ne leurs remedes, n'auoient peu mettre hors, ne faire aualler, ne faire pourrir & consumer, quelque peine & diligence qu'ils y eussent mis : soit en faisant aualler à ceste pauvre fille vn morceau de pain mollet, ou vne figue seche vn peu mäschee, ou la faire vomir, avec vn porreau huilé, & vn peu courbé, luy ayant coupé le bout de la teste, où luy iettant dans le nez vn sternutatoire, ou luy prouoquant la toux avec choses aigres, ou luy mettant les pieds nuds en eau froide. Les Medecins de tout le país estans hors de leur Catholicon, Caballe, & reception, dirent aux parents qu'il falloit laisser faire à Nature, & au vouloir de Dieu. Nonobstant cela, l'oncle de la fille s'aduise d'appeller vn Medecin d'assez loing, qui se nommoit messire Grillo : toutesfois apres auoir enchanté par charmes les arestes & les petits os arrestez dedans le gauion & en la gueule, selon que Aëtius, excellent Medecin autrement, l'a escrit & practiqué, ce messire Grillo auoit vn grand bruit en toute la contree, & voicy comment.

Il auoit vne estude secrete bien près de la porte de sa maison, & par vn petit trou voyoit venir ceux qui luy apportioient des vrines : & estans entrez en la court, sa femme bien instruite se venoit asseoir près de l'estude,

disant au porteur d'vrine que son mary ne demeureroit gueres à venir : ce pendant ceste Medecine l'interrogeoit du iour de la maladie, en quelle partie du corps estoit le mal, & consequemment de tous les effects & signes de la maladie. Parlans ensemble, le Medecin escoutoit tout par ce trou de son estude : & sortant par la porte de derriere, entroit par le deuant : où ayant regardé l'vrine, faisoit le discours de la maladie, comme il auoit entendu par son estude. Le porteur d'vrine estant de retour, contoit comme le Medecin auoit cogneu toute la maladie.

Or ce messire Grillo ayant acquis ainsi ce bruit, arriué qu'il fut, alla visiter la pauvre malade, qui n'en pouuoit plus. Apres auoir entendu son mal, va entreprendre sur sa vie de la guerir, & de faire sortir ceste areste de sa gorge. Ce Medecin asseura ceste malade que ce n'estoit rien, & que s'il eust esté appelé plustost, qu'il y a long temps qu'elle ne fust pas là, & que les Medecins qui l'auoient traitée n'y entendoient rien, & si n'estoient qu'afnes. Il va sur l'heure demander du beurre frais, & de ce beurre, sans autre mystere, va oindre & greffer toutes les parties basses & honteuses de ceste pauvre fille. Ceste pauvre Damoiselle estant près de la mort, & ne demandant que santé, se laisse aisément manier & greffer là où le Medecin vouloit. Mais elle voyant que le Medecin ne faisoit autre chose que la greffer & frotter en ces parties, où elle n'auoit point de mal, se prend si fort à rire, que de force de rire de la fottie du Medecin, & de sa recepte, elle mit & ietta l'areste dehors de sa gorge, dont elle fut incontinent gue-

rie : à cause du ris qui eschauffa si bien toutes les parties de son corps, que la chaleur dilatant, mesmement la partie où estoit l'aresté, qui est plus esmeuë par le ris qui en fort, qu'autre qui soit : ceste chaleur, dis-ie, dilata si bien tous les conduits & pores, & furent si ouuerts, que l'aresté estant esmeuë & poussee par le ris, se laissa aisément pousser hors : les vapeurs & esprits, qui vinrent du ris, remplissans & elargissans de telle sorte les conduits de la gorge, que l'aresté eut moyen de facilement sortir. Et aussi que ceste esmotion par tout le corps espandue, à cause du ris, esmeut tellement nature ja affoiblie, qu'elle en recouura santé : estant rompu le lien, duquel les forces de nature estoient empeschees, par l'impetuosité causée du ris. Aucuns estimoient que ce n'estoit pas le ris qui estoit la principale cause de la guérison, mais que c'estoit l'assurance que messier Grillo auoit donnée à ceste fille, ayant si bien fortifié sa nature, ja affoiblie, qu'elle fut assez forte pour chasser le mal & l'aresté qui estoit cause de son mal. Les autres disoient que le beurre pouuoit bien auoir guery ceste fille, à cause de quelque vertu occulte & latente, ou bien à cause de quelques esprits harmoniques, ou bien à cause d'une similitude & semblance du beurre à l'aresté du poisson. Quoy qu'il en soit, va-il adiouter, ceste onction ayant si bien succédé à messier Grillo, il fut estimé & sçauant & expert, tellement qu'il estoit appelé à toutes maladies, principalement des femmes & des filles : auxquelles il ne faisoit que greffer leur derrière, & leur ie ne sçay comment, de beurre frais, quand autrement elles ne pouuoient recouurer la santé.

Depuis que j'ay leu, va dire vn autre, le liure du Ris de monsieur Ioubert, ie n'ay nullement doubté qu'il n'ay ait des maladies qui peuuent este gueries par le ris. Car il afferme en ce liure, qu'un Medecin de Mont-pellier, estant bien malade, se print si fort à rire de son Singe, qui s'estoit failli & coëffé de son chapperon rouge & fourré, imitant ses autres seruiteurs qui prenoient tout son bien, que le ris, causé d'un plaissant acte, & de la bonne mine que faisoit ce Singe avec son capuchon, excita & releua la nature accablée, & comme estouffée de mal, de telle forte que ce Medecin fut du tout guery, au moyen de la soudaine & inopinée ioye, qui restifia si bien le sang, & reuigora les esprits, que les humeurs se remirent en leur place, tant que le mal se perdit. Car telle ioye esmouuant la chaleur languissante & enseuclie, la respand par tout le corps, & la fait venir au secours de nature : laquelle empoignant ce moyen, & propre instrument, se reconnoist & renforce de tel secours, qu'elle combat la maladie avec plus de hardiesse, iusques à ce qu'elle ait surmonté le mal.

Sans bouger le bonnet, va dire vn autre, ie vous conteray d'un Medecin, qui sans beurre, sans medecine, ne sans rire, guerit vne femme paralytique de plus de cinq ans, & voicy comment. Vn iour ce Medecin apres auoir essayé plusieurs remedes à la santé de ceste femme, sans aucun profit, va faire fermer les fenestres de la chambre, où estoit, il y auoit cinq ans, ceste paralytique : & tout soudain s'allumant vn grand feu, il fait veoir à l'improuiste à ceste malade son mary qui faisoit semblant d'acommoder sa chambriere. Ceste paralytique voyant

cela, en fut si esmeuë & irritée, que la chaleur s'espan-
dant en tous ses membres, les nerfs, qui estoient refroi-
dis, furent si bien eschauffez, qu'ils r'entrèrent en leur
premiere action, & se leuant du liët, pour empêcher
son mary de ce qu'elle pensoit, fut restituée en sa pre-
miere santé.

Il me souvient, va dire vne Fesse-tonduë, d'un gentil-
homme assez signalé, qui fut guery quasi par mesme
moyen. Ce seigneur reuenant de la guerre, demeura
malade sur les chemins, & ayant à quelque peine vn
Medecin, auant que ce Medecin entraist en la chambre
de monsieur, les seruiteurs luy content que leur mai-
stre n'estoit malade que de fascherie & cholere, & de
despit de quelque supercherie & affront (comme on
parle) qu'on luy auoit faict. Ce Medecin entrant en la
chambre du malade, n'oublia pas ce qu'on luy auoit diët
de la cause de la maladie de ce seigneur. Et apres luy
auoir faict la reuerence, & tasté le pouls au bras droict,
comme la partie plus chaude, & veu de son vrine :
pour faire l'habile homme, luy va dire que sa maladie
ne venoit que de cholere, & qu'il estoit despit comme
vn chat borgne. Or ce Medecin n'auoit pas apperceu
que ce gentil-homme fust borgne : lequel se leue en
grande cholere, pensant que ce Medecin se voulust
rire de luy, & en prenant son espee court, tout malade
qu'il estoit, apres luy, qui auoit desia gaigné la porte :
si bien que ceste bouillante cholere appaisa & chassa la
precedente, qui cauoit sa maladie : de telle forte qu'il
monta à cheual de là à vne heure. Cela se fit, adioust-
il, ne plus ne moins qu'au fils de Cresus, muet de na-

ture, à qui la frayeur rompit l'empeschement de sa langue, voyant que l'on vouloit tuer son pere : car la frayeur compoſee de triſteſſe & cholere, & la chaleur bouillante au cœur foudain reuenant au dehors, put rompre & diſſiper ce qui l'empeschoit de parler.

Quelqu'un repliquant, & ſouſtenant le Medecin auoir bien faiât de s'eſtre eſmayé du malade qu'il alloit veoir, va dire que bien ſouuent les maladies viennent de l'eſprit, & que les bons Medecins, bien experimenter, ont accouſtumé de coniecturer & cognoiſtre les affections des malades, comme Galien a touché en ſon traité de guerir les maladies de l'eſprit. Et adiouroit, qu'en ceſte façon Eriſtrate Medecin deſcouurit l'abominable amour dont Antioque eſtoit eſpris à l'endroit de ſa maraſtre Stratonice. Car ce Medecin eſtant aſſis aupres de ce ieune Prince, & luy maniant le pouls, il print garde que ſon pouls & battement d'arteres eſtoit fort vehement & vigoureux, quand Stratonice entroit en la chambre du malade, & quand elle ſortoit, il demouroit affoibly & languiſſant : il apperceut auſſi comme il rougiſſoit en la preſence d'elle, & ſi toſt qu'elle eſtoit abſente il paléſſoit, dont il cogneut aiſément la cauſe de la maladie. Je voudrois de bon cœur, va adiouter quelqu'un, qu'il y euſt des Medecins pour remedier aux ennuis & maladies de l'eſprit, ne plus ne moins qu'il y en a qui gueriſſent les maladies & douleurs du corps : comme il ſe trouue qu'il y en auoit en Grece : car il eſt eſcrit que Xenophon ayant faiât baſtir vne maiſon à Corinthe, il mit en vn billet ſur la porte, qu'il faiſoit profeſſion, & auoit le moyen de guerir de paroles ceux qui eſtoient

ennuyez & fâchez : & leur demandant les causes de leurs ennuis, il les guerissoit, les reconfortant & consolant de leurs douleurs & ennuis. Nostre Medecin, qui auoit assez à faire à defendre les Medecins des fautes qu'on leur attribue, va dire, que bien souuent on accuse les Medecins sans grande occasion, & que Razis luy-mesme confesse auoir failly à la curation d'un malade, luy bailant à manger, là où il falloit plustost ieufner, ce qu'il auoit fait pour euitier le mauuais bruit que donne le peuple au Medecin : car si le patient de Razis fut mort, la commune eust dit qu'on l'auoit fait mourir de faim. Que si vous trouuez, disoit nostre Medecin, dans les liures, qu'on blasme les Medecins, ils ne parlent que des Empiriques. Car anciennement il y auoit trois sectes de Medecins : les Empiriques, qui rapportoient tout à l'experience & yfage, & non à la raison : les Methodiques, au flux, & à son empeschement : & les Logistiques & Rationels, qui avec l'experience mettoient la raison. Or parce que les Empiriques, disoit-il, se meslent de deuiner, la populace ne pense pas qu'on sceut estre bon Medecin, si on ne deuine tout ce qui concerne le malade, & la maladie : combien que la loy soit pour nous, qui dit, *Diuinare nemo tenetur*. Il n'y a pas long temps, adiousta nostre Medecin, qu'à ce propos vn villageois m'apporta de l'vrine : à qui ie demanday de quel pais estoit ce malade : lequel se mocqua de moy de ce que ie ne cognoissois pas à l'vrine de quel pais estoit celuy qui l'auoit faite. Vn autre n'en fit pas moins, se moquant de moy de ce que ie demandois de quel estat estoit celuy qui auoit fait vne vrine teinte & coloree, qu'on m'auoit

présenté : car ayant sceu qu'il estoit teinturier, ie dy que son vrine ne denotoit point sa maladie, mais qu'elle estoit ainsi teinte, parce qu'il auoit tenu en la main de la Garance, diſte en Latin *Rubia*, en Grec *Erythrodanum*, & que la chaleur de la main l'auoit mise en operation, qui estoit cause qu'elle auoit penetré iusques en la vessie, par vne propriété occulte, & si auoit ainsi coloré son vrine, se communiquant sa couleur par le dedans de nostre corps en nos humeurs.

Vrayement, replica quelqu'un, c'estoit vn homme de bien que ce Medecin, qui ne voulut point tromper ce teinturier, ne voulant pas faire son profit de ce qui n'estoit rien : comme fit vn de nos Medecins ces iours passez, qui tira de bon argent d'un Prelat, auquel estoit arriué qu'en pissant il estoit tombé en son vrinal vn petit morceau de drap rouge, qu'on met aux braguettes pour les rembourrer. Car ce beneficié voyant son vrine si rouge, à cause du lopin d'escarlatta qui estoit dans le verre, manda le Medecin, disant qu'il auoit pissé de l'escarlatta. Et Dieu ſçait la belle cure que ce Medecin difoit auoir faite en ceste maladie deploreë & incogneüe de tous.

A propos des Medecins Empiriques, va dire vn autre de la Seree, eſcoutez deux ou trois vieux contes de ces Medecins, qui ne ſçauent qu'une recepte pour toutes maladies, où vous trouverez plus de sens que de raison. Il y auoit vn pauvre homme, qui ayant perdu son asne eust recours à vn de ces Medecins deuineurs, pour le recouurer. Ce Medecin luy baille cinq pillules, qu'il aualla à fin de trouuer son asne. Ce bonhomme retour-

nant en sa maison, les pillules commençans à operer, il se met hors du chemin pour aller à ses affaires, & là il trouue son asne, qui sans cela estoit en danger d'estre perdu. Ce qui bailla si grand bruit à ce Medecin, que plusieurs eurent enuie de son sçauoir, & sur tout pour apprendre à deuiner. Il conuint de marché avec vn, & ayant prins argent d'auance, il bailla à son escholier, qui vouloit apprendre à deuiner, trois pillules communes, il est vrai qu'il y entroit vn peu de diamerdis. Ce Medecin mettant la premiere pilule en la bouche de son disciple, luy demande : Que vous ay-ie baillé & mis en la bouche? deuinez que c'est. Ce mache-merde, de peur de perdre son argent, & à cause de la grande enuie de sçauoir deuiner, n'osa cracher, mais il ne l'eust pas si tost sur la langue, qu'il commença à deuiner, & dire à son Maistre, C'est de la merde. Et bien, va respondre son maistre, tu n'as point perdu ton argent, tu deuines desia : es-tu pas content? Voilà pas, adiousta celuy qui faisoit le conte, vne bonne recepte, qui fait si tost deuiner, encores qu'elle ne soit que sur le bout de la langue? Regardez s'il eust masché ceste pilule, ou qu'il eust prins les deux autres, que c'eust esté? On luy va respondre, qu'il n'eust sceu mieux deuiner, encores qu'il en eust eu la bouche toute pleine, dautant, disoit-il, que le goust vient de la premiere partie de la langue, combien qu'aucuns veulent dire qu'il vient de la racine de la langue. Voyez, ie vous prie, commença à dire quel-qu'vn, comme ces Charletans baillent leurs pilules & autres drogues, en nombre impair, aussi bien que nos Medecins Theoriques : comme s'il y auoit quelque rai-

fon en ceste obferuance, & quelque fecret comme en la Magie. Et non feulement les Medecins, adioufta-il, ont eſtimé que Dieu print plaifir au nombre impair, mais auffi les bons peinters de Grece en leurs chanſons defendoient de boire quatre fois, eſtans en ceste ſuperſtition, que le nombre impair eſtoit plus fortuné en toutes choſes. Et Pline dit, que Democrite compoſa vn liure, où il reprouua le nombre quaternaire, & rend la raiſon pourquoy il ne faut point boire quatre, ſix, ne huit verres de vin. Et Toxitus en Plaute conſeille de boire ſept ſeptiers de vin. Noſtre Medecin voyant qu'on s'attaquoit à luy, & à ſon nombre impair, va ſouſtenir que cela ne ſe faifoit ſans cauſe & raiſon : d'autant, diſoit-il, que le nombre impair eſt maſle, & eſt honoré du nom de pere : & pair feminin, qui eſt honoré du nom de mere.

Il n'eut pas quaſi acheué de parler, qu'un de la Seree, qui auoit leu Bodin, lui va dire, qu'il eſtoit forcier, & tous ſes compagnons de Medecins de metre quelque vertu & force au pair ou à l'impair, au maſle ou à la femelle, & de faire le choiſ de leurs drogues myſterieux & diuin : comme de prendre le pied gauche d'une tortue, du ſang tiré de l'aile droite d'un pigeon blanc, le foye d'une taupe, des crottes de rat pulueriſees. Parquoy le Medecin fut contraint d'amener autre raiſon touchant les pillules qu'on baille en nombre impair, diſant que quatre ſe ſeparent facilement, mais non pas cinq ou trois : car ſi vous donnez les pillules par vn nombre pair, elles opereront d'elles-mêmes en s'accordans enſemble, ſans qu'aucune choſe les y pouſſe : mais ſi entre le pair y a vn impair, ce moyen empeſchera

l'accord du pair, & pouffera l'un & l'autre : si bien que ces pillules en nombre impair feront plus grande operation. Mais n'est-ce point aussi vne forcellerie, demanda quelqu'un à nostre Medecin, que quand vous baillez vne potion à vos malades, vous la mellez avec le doigt medecinal de la main gauche ? Nostre Medecin, qui auoit dequoy payer, va respondre, que de toute antiquité ce doigt, le plus proche du petit, auoit esté honoré avec vn anneau d'or, & par ce appellé *digitus annularis*, à cause d'un artere (& non pas d'un nerf, comme tient Aulagelle) qui vient du cœur, y ayant telle affinité par cest artere du cœur à ce doigt, qu'il ne peut endurer aucune poison. Et voilà pourquoy nous meslons nos medecines avec ce doigt plustost qu'avec les autres. Et à fin que m'en croyez, vous verrez les chiragres auoir douleur & tumeur en tous les autres doigts, sans que ce doigt medecinal s'en sente. Que si vous le voyez offensé, dites hardiment que toute vertu naturelle est assoupie & esteinte.

Et quelle raison, repliqua vn autre, pourront rendre aucuns Medecins, Apothicaires, & malades, qui tiennent avec les Anciens, que si on met vne medecine sur vne table, auant que le patient la prenne, qu'elle ne luy seruira à rien ? R'entrant en nostre premier propos des Medecins, quelqu'un nous va dire que le vulgaire pense que le Medecin doit tout sçauoir & deuiner, & que le malade ne doie pas faire vn pet, qu'ils n'en sentent quelque chose. Puis commença à dire : Il n'y a pas fix iours, qu'un villageois vint demander à vn de nos Medecins conseil pour vn sien parent qui estoit malade. Le

Medecin luy va dire, Apportez-moy de son date. Ce rustique luy demande, Qu'est-ce que du date? Le Medecin luy respond, Apportez-moy de ce qu'il fait? Le pitault retourné prend des estoupes, fait faire les affaires du malade là dedans, enuveloppe si bien le tout qu'il ne s'en perd pas vn morceau, comme luy auoit dit le Medecin : auquel il apporte & les estoupes, & ce qui estoit dedans. Ainsy que le Medecin commençoit à deployer ce paquet, celui qui l'auoit apporté luy demande : Ne sçauriez-vous cognoistre quelle maladie a mon parent, & deuiner qu'il y a dans ces estoupes, sans veoir le dedans? Le Medecin accoustumé à telles senteurs & odeurs, luy respond, C'est de la merde. Le pied gris luy va dire, Vous estes vn habile homme, vous auez fort bien deuiné.

Nostre Fesse-tondué sans vouloir entendre le reste, repliqua, qu'on n'auoit point fait de deshonneur à ce Medecin de lui apporter de la matiere fecale, puis que cela leur sert à iuger de la maladie, ou de la santé, aussi bien que l'urine, & puis leur maistre Hippocrate, Prince des Medecins, en a tasté, à fin de cognoistre mieux la nature de la maladie : dequoy on a fait deux vers,

*Quum dicam culo merdam agrotante cacatam,
Non ementito merdicus ore vocor.*

Et à la verité, adiousta-il, nous auons des Medecins qui meritent bien d'estre mocquez, & qu'on leur responde selon leur demande, pour ne s'accorder au commun, & parler à des personnes ignorantes, & qui ne

furent iamaïs malades, comme à gens sçauans, & qui ne viuient qu'artificiellement. Ce que verrez par vn Medecin qui estant chez vn malade du populaire, apres l'auoir veu & vîsité, tasté le pouls, lui va demander, Mon amy, auez-vous rien prins du iourd'huy ? Le malade lui va respondre, Monsieur, ie n'ay rien prins qu'une mousche.

Ceux de la Seree vouloient rire, mais ils furent empeschez par cestui-mesme qui auoit fait ce conte, qui leur en promet vn autre, à fin de rire de tous les deux. Ce mesme Medecin, commença-il à dire, estant consulté pour vn malade, va dire à celuy qui faisoit la consultation, Ie ne sçauois iuger de sa maladie, & ordonner, si ie ne vois de son vrine : qui luy demanda, Qu'est-ce à dire de son vrine ? est-ce pas à dire de son pissat ? Le Medecin luy reprique, Il ne faut pas dire ainsi : c'est que m'apportiez de l'eau qu'il fait. Et comment vous apporterai-je de l'eau qu'il fait, repliqua le consultant, veu qu'il n'en boit point, & qu'il ne boit que du vin ? Iamaïs le Medecin ne put faire à croire à cest homme que son malade pouuoit faire de l'eau, puis qu'il ne beuoit que du vin, & que le vin se peust conuertir en eau.

Ceux de la Seree ayant ris vn peu, il se va leuer vn de nostre compagnie, lequel n'ayant iamaïs esté malade, ne prins medecine, va dire que les Medecins ne l'aimoient gueres, n'aimans les sains ne les Saints : Ils n'aiment pas, disoit-il, les sains qui sont en vie, car ils ne gagnent rien avec eux : ni les Saints de Paradis d'autant qu'ils guerissent les maladies. Puis parlant librement, comme n'ayant que faire d'eux, il va adiouter, que *ut plurimum*, comme ils prennent leurs Apho-

rifmes, les Medecins font naturellement auaricieux, & feroient mieux la gelee que les Apothicaires, car ils prennent bien : tesmoing le Medecin du Roy Louys XI. nommé Cotier, qui receut, ce dit de Commynes, en cinq mois de luy cinquante quatre mil escus, & le Medecin de Boulongne, nommé d'Appour, lequel se faisoit payer par iour fortant de la ville, cinquante escus : ces Medecins ne daignans faire vn pas, si ce n'est pour de l'argent, ou qu'on les contraigne, comme fit Minos, qui mit prisonnier Esculape, le contraignant de luy faire reuiure son fils. Aussi le nom de leur Prince ne vient pas de l'equiuoque de, ce cul hape, mais, d'escu hape. L'epitaphe qu'on mit sur le Medecin Syluius, le monstre bien :

Syluius hic fitus est, gratis qui nil dedit vnquam :
Mortuus at gratis quòd legis ista dolet.

C'est à dire,

Icy gist Syluius, auquel onc en sa vie
De donner rien gratis ne prit aucune enuie :
Et ores qu'il est mort, & tout rongé de vers,
Encores a despit qu'on lit gratis ces vers.

Et ce qui arriua n'y a pas long temps entre vn Medecin & vn gentil-homme, vous fera sçauant que les Medecins ont l'argent en recommandation. C'est que ce Medecin estant tombé malade se fâchoit tout plein, non pas tant du mal, que de ce qu'il ne gaignoit rien. Le gentil-homme, qui aimoit ce Medecin, parce qu'il estoit habile homme, & cognoissant son naturel, l'alloit tous les

iours vifiter, & en fortant laiffoit fecretement de l'argent fur le liſt du Medecin : mais ayant long temps continué, on luy demande pourquoy il faifoit cela. Lequel reſpond, qu'il ne ſçauoit point de meilleur moyen pour guerir fon Medecin, que de luy bailler de l'argent. Ils ſont, diſoit-il encores, glorieux & ſuperbes, teſmoing Menecrate qui ſ'accompaſſageoit au Roy Philippes, & diſoit que le Roy gardoit de mal ſeulement ceux qu'il pouuoit faire mourir, mais que luy il gardoit les ſains de mal, & gueriffoit les malades, & les preferuoit de la mort. D'auantage ce Menecrate diſoit que Philippes eſtoit Roy de Macedoine, mais luy qu'il eſtoit Roy de la Medecine. Dont le Roy luy eſcriuant fut contrainct mettre en vne Epiſtre qu'il luy enuoyoit, *Philippus Menecrati ſanitate*.

Ceſte ſuperbité & arrogance de Medecins, repliqua vn de la Seree, eſt cauſe, à mon aduis, dequoy ils deſdaignent guerir & ordonner des medecines pour les cheuaux, & autres animaux : combien que nous trouuons que les bons & anciens Medecins ſ'employoient à la cure des beſtes auſſi bien qu'aux maladies des hommes : teſmoing ce que nous trouuons par eſcrit de deux Medecins, à qui leurs noms ne conuenoient point, le nom d'vn conuenant mieux à l'autre : car Soſander fut appellé ainſi, pource qu'il gardoit les hommes par ſa medecine : mais il eſtoit Medecin pour les cheuaux. Hippocraté fut ainſi appellé d'vn mot Grec, ſçachant quelque choſe de la curation des cheuaux. Ce nom toutesfois ne luy conuenoit point, d'appeller Medecin des cheuaux, celuy qui eſtoit ſi fameux Medecin des hommes. Et voicy l'Epiſgramme qui me l'a appris :

*Hippocrates hominum, rûque, ô Sofander, equorum
Morbos edoſti pellere ritè malos,
Nomina mutare, aut artem, malè conuenit, alter
Ex arte alterius nomen vt accipiat.*

Ils font ords & ſales, quelque veloux & taffetas qu'ils portent : car il eſt force que quiconque naiſt eſcarbot, ſe veautre & fouille en la merde. Et ſi font lunatiques, dautant qu'il n'y a mouſche qui oſaſt approcher du lieu où ils eſcriuent leurs receptes & ordonnances. Athenée dit, adiouſta-il encores, que ſ'il n'y auoit point de Pedantes & Grammeriens, qui font la meſme arrogance, qu'on ne pourroit trouver des gens plus fots que les Medecins. Et vous diray encores des Medecins ce mot, *Paragogicum & Medicinale iudicium ferre non poſſunt*. A ceſte oauſe, les Medecins ont eſté à Rome ſi peu recommandables, que ceux qui l'eſtoient & l'exerçoient, eſtoient ou-Barbares, ou Grecs, ou venus d'eſclaves.

Ie ne ſçay pourquoy, comença à dire vne Feſſe-tonduë, c'eſt aux Medécins, Iuges, & Aduocats, meſmes à tous Chiquaneurs, vn grand deshonneur de porter vn eſcritoire pour mettre par eſcrit leurs ordonnances, & leurs iugemens & ſentences, & leurs chiquaneries ? Si oe n'eſt que par là ils confeſſent n'eſtre point clerks. Que ſi les Medecins le font par gloire & arrogance, il ſe trouue vne gloſe qui dit, que les Medecins ne font pas de plus d'eſtime & autorité que les matrones & ſages-femmes.

Vrayement ie le croy bien, replica vn Franc-à-tripe, que penſez-vous en quel honneur, grade & eſtimation on doit auoir vne ſage-femme ? Mais, pour dire qui fait

les Medecins arrogans & fiers, c'est parce qu'un docteur Medecin a dicté, que le Medecin pitoyable n'a pas garde de guerir la playe. Que si les Medecins pensent estre quelque chose par dessus les autres, qui les rend pedans & superbes, ie n'y trouue pas grande occasion, mesme par la confession de leur Prince Hippocras, en son liure de *Flatibus*, qui dit franchement la medecine estre vn art vilain & sale : parce qu'il est contraint de traicter & verser en choses ordes, sales & deshonestes. Comme reprocha vn de mes voisins à vn Medecin, qui luy reprochoit qu'il estoit grand mouueur : quand il luy dit, le ne suis pas si grand mouueur ni si sale remueur que vous.

Ayant ainsi parlé librement contre les Medecins, il se prend à rire, & regardant nostre Medecin, qui estoit vn des plus frequents de nos Serees, luy va dire, qu'il ne parloit que generalement, & non particulierement, & qu'il scauoit bien des Medecins aussi sages & honestes, & aussi bien complexionnez qu'autres, mesmes Plutarque dit Hercules auoir esté Medecin : & qu'il n'auoit dit tout cela des Medecins, que pour en blasmer la plus grand' part, à fin qu'on les cognoisse, & qu'ils se corrigent de quelques imperfections qu'on ne peut endurer, & qu'il n'a rien dit qui ne soit escrit en bons auteurs.

Vn autre prenant la parole, nous va dire vne chose estrange, que ces Medecins, qu'on auoit blasmez & accufez de tout plein de vices, estoient meilleurs Medecins, que ceux qui n'ont point ces defaults, si le proverbe est veritable, qui dit, qu'un homme de bien le plus souuent n'est point bon Medecin, & qu'un bon Medecin au contraire est communément vn mauuais homme &

vicieux. Mais laiffant là ce proverbe douteux, ie vous diray bien, adioufta-il, ce que plusieurs ont dit, que les Medecins les plus fçauans n'efloient pas heureux, ne les plus habiles à faire la medecine, & à guerir les malades : confirmant leur dire de Ian Argentier, l'un des plus doctes, & meilleurs Medecins de nostre temps, qui toutesfois estoit infortuné en la pratique. Si vous me demandez, va respondre quelqu'un, pourquoy les Medecins fort lettréz, bien qu'ils s'exercent toute leur vie à guerir, ne feront iamaïs bons praticiens : & autres ignorans avec trois ou quatre reigles de medecine, fçauront mieùx practiquer & faire la medecine. Je vous responds, à fin que les ignorans Medecins gaignent auffi bien que ceux qui font doctes (encôres qu'il me fâsche de fauorifer l'ignorance) qu'Aristote dit que cela venoit de ce que les Medecins Logiftiques & raisonnables, qui font les fçauans, auoient vne commune cognoiffance de l'homme, & qu'ils ignoroient la nature du particulier, que l'Empirique, & celuy qui n'en fçait, s'estudie de fçauoir, fans s'addonner à l'uniuersel. Auffi, adioufta-il, que l'Efpagnol en son Anacrife dit qu'une partie de la medecine confifte en raifon, à quoy est requis l'entendement, l'autre en experience, où est requise la memoire : & parce, dit l'Efpagnol, qu'il est difficile d'afsembler ces deux puiffances, & auoir bon entendement, qui confifte en chaleur & ficcité, & bonne memoire ensemble, qui confifte en humidité, l'une qualité destruisant l'autre, il est mal-aisé d'estre bon theoric & bon practic : parce auffi qu'il y a repugnance entre l'entendement & l'imagination, de laquelle le Medecin se

fert à la cognoiffance du particulier, & non pas de l'entendement. Il s'enfuit donc bien, acheua-il de dire, que le Medecin qui fçaura beaucoup de theorique, ou pour ce qu'il aura beaucoup d'entendement ou grande memoire, fera indubitablement mauuais praticien, parce qu'il doit auoir faulte d'imagination : & au contraire celuy qui fera grand praticien, par conſequent fera mauuais theoricien : l'art de medeciner s'apprenant par vne puiffance, & par vne autre ce meſme art ſe met en execution, la grande imagination ne ſe pouuant afferbler avec beaucoup d'entendement & de memoire, prouenans de qualitez contraires. A ce propos, adiouſta-il, il ſe void par experience, que les Medecins gueriffent mieux le menu peuple que les grands Seigneurs : à cauſe de la crainte du Medecin, laquelle par ſa froideur offense l'imagination, qui conſiſte en chaleur, la pratique de medecine appartenant plus à l'imagination qu'à la memoire & entendement.

Vne Feſſe-tonduë, qui n'entendoit rien en tout ce discours, s'adreſſant à noſtre Medecin, luy va dire, que toute la medecine de ce temps, & tous les Medecins, avec leurs Apothicaires, ne tendent qu'à vne fin, qui eſt de faire bien chier (ainſi parloit-il) & ſans cela, ie ne voy point à quoy ſeruent leurs receptes & drogues. Qu'il ſoit ainſi, adiouſta-il, ces iours paſſez vn mien voſin ſe courrouçant à vn Medecin, ne luy dit autre choſe, finon, Monſieur le Medecin, ie ne te crains en rien, que me fçaurois-tu faire ni toy, ni ton Apothicaire ? Vous ne me fçauriez rien faire que de me faire bien chier.

Il y auoit en ceſte Seree vn Apothicaire, qui eſtoit

riche, lequel voyant que ceste Fesse-tondue l'attaquoit sans occasion, va repliquer, Regardez à qui vous parlez : ie mets la main en des lieux, où vous n'oseriez mettre le nez. Et auoit si bien gagné à bailler des clysteres cest Apothicaire, & à mettre les mains où personne n'eust osé mettre seulement le bout du nez, qu'il se fit fort riche, lequel auoit vn fils qui despendit tout à mettre autre chose par le deuant, dont ont esté faits ces quatre vers :

*Le fils d'un bailleur de clystere
En amours tout son bien despend :
Le pere acquiert par le derriere,
Le fils despend par le deuant.*

Cela n'empescha point que ceste Fesse-tondue poursuiuant son propos ne vint à dire : Aussi en sommes-nous venus iusques-là, que si le malade, qui a prins vne medecine, ne rend force excremens, il iugera qu'il est mort, ou pour le moins que la medecine ne vaut rien, & qu'il a perdu son argent, mesme le Medecin faisant de-l'entendu, en accusera l'Apothicaire qui n'en pourra mais.

Si bien que i'ay veu plusieurs malades à qui il falloit apporter le poneau pour veoir s'il y auoit bonne operation, & s'il en y auoit assez pour leur argent. Entre autres, deux Medecins trouuerent leur malade, qui visitoit sa matiere fecale, & luy demanderent, Que faites-vous là, monsieur? Les excremens sont aussi fallacieux que les vrines, luy dirent-ils. Le malade, fâché de ce que la medecine n'auoit point fait bonne operation, comme il luy sembloit, leur respond, Je regarde s'il en y a assez

pour vous deux. Nostre Medecin se prenant à rire, va dire, Apres ces Medecins, tant qu'ils dureront : n'y a-il plus rien ? Si a, ce dit vn autre, de mon Medecin, lequel m'ordonna vn iour vne medecine, dont m'estant bien trouué, aduint que pour mesme maladie, ie prins la mesme medecine, qui ne fit rien. Je demande à mon Medecin, pourquoy à ceste fois la medecine ne m'auoit fait aussi grand bien qu'à la premiere fois. Il me respond brusquement, parce que ie ne l'ay pas ordonnee. L'autre fois ayant mon Medecin long temps esté sans me veoir, & sans rien m'auoir ordonné, me va dire, Mon Dieu que vous estes deuenu vieil. Ouy, luy diſ-ſe, dautant que ie ne me suis seruy de vous, ne de vos medecines, ne de vostre Sotera.

Apres toutes ces rifees, quelqu'un commença à dire, que veu l'ignorance de nos Medecins, il seroit de besoin que chascun Medecin ne guerist qu'une maladie, ou de la maladie d'un seul membre, comme faisoient les anciens : encores, disoit-il, seroient-ils bien empeschez, veu que Galien dit que l'œil, qui est des plus petites parties du corps, peut estre molesté de cent douze manieres de maladies. Pour vous montrer la suffisance d'aucuns Medecins, va-il dire, escoutez vn vieil conte d'un vieil Medecin, apprenant la pratique à vn ieune Medecin, aussi sçauant que luy, parla ainsi à ce ieune Medecin : Vne des choses, luy disoit-il, qui fait plus admirer le Medecin, c'est le prognostique, & quand il iuge bien de la maladie, & de ses symptomes, & accidens. Par ainsi, disoit-il à son disciple, quand tu entreras en la chambre d'un malade, regarde si tu verras point en

sa chambre quelque chose pour asseoir ton iugement : comme si tu veois soubz la table quelques pelures de poires ou de pommes, ou quelques noyaux de prunes ou pefches : ayant veu cela, dy au malade qu'il est en partie cause de son mal, ayant mangé telle chose & telle, selon que tu auras veu en sa chambre. Alors le malade & les assistans te trouuerront plus diuin qu'humain, si bien que mettans leur espoir sur toy, ils t'estimeront bon Medecin, & ne faudront à te bien payer. Ce ieune Medecin mettant cela en la gibbeciere de sa memoire, allant vn iour veoir vn malade, & regardant par tout, comme luy auoit di& son maistre, il ne void en sa chambre autre chose, dont il peust faire son profit, que le bast d'un asne soubz le li& : parquoy pensant auoir trouué la febue au gasteau, va dire au malade, qu'il ne s'esmerueilloit pas s'il se trouuoit si mal, veu qu'il auoit fai& excez, ayant mangé d'un asne : car, dit-il au malade, i'en voy là le bast.

Tous ceux de la Seree se prinrent à rire, fors nostre Medecin, qui fit semblant de vouloir defendre l'asne & son bast. Parce, disoit-il, qu'on permet bien aux malades, principalement és longues maladies, de manger des choses dont les malades ont enuie, encores qu'elles ne soient bonnes. Car par l'ardeur qu'a le malade de manger telle chose, la force & vertu de nature, parauant endormie, est tellement refueillee, que prenant ses forces elle combat mieux son mal. Toutesfois nous va dire nostre Medecin, ie croy le maistre & le disciple estre quelques Medecins d'eau douce. Il n'eut pas si tost acheué ce mot, qu'il se leue vne question, pourquoy

c'estoit qu'on appelloit vn Medecin d'eau douce, celuy qu'on mesprisoit, & qu'on n'estimoit gueres sçauant & expert. Quelqu'un va respondre, qu'appeller vn Medecin d'eau douce, c'est autant que qui diroit, C'est vn âne : pourautant qu'il faudroit luy faire aualler force eau douce, & de fontaine, avec des roses fraïches, & de l'anis, & des fueilles de laurier, à celle fin qu'il ne fust plus âne, selon l'antidote d'Apulee : aussi qu'aucuns tiennent que l'homme tourné en beste perd sa figure bestiale estant baigné en eau viue. L'autre disoit que c'estoit à cause qu'Asclepiadés se fit appeller Medecin d'eau fraïche, selon que dit Varro : voulant auoir l'honneur d'auoir trouué le moyen de donner l'eau fraïche aux malades.

Vne Fesse-tandue va asseurer qu'on appelle les Medecins d'eau douce, parce que quasi en toutes maladies ils defendent le vin, & font boire aux malades de belle eau douce & clere, & que c'est la premiere & plus grande chose qu'ils sçachent faire. Ne vous mocquez point de cela, luy repliqua quelq'un, car nous trouuons que Celse guerissoit les fiebures avec de l'eau froide : aussi bien qu'un Medecin passant guerissoit toutes les femmes & filles par vn seul simple ingredient, principalement celles qui languissoient, & auoient la jaunisse, & qu'on laisse là fletir pour graine. On luy demanda comment ce Medecin appelloit ce simple, dont il guerissoit les filles. Celui qui faisoit le conte respond, que le Medecin l'appelloit *Grossellon* : & qu'il ne vouloit que ce seul simple pour guerir les femmes & filles : car il disoit, que le meslange de tant de simples empef-

choit la vertu de l'un & de l'autre. Mais il arriva que beaucoup de femmes & filles ne guerirent pas, à cause de l'ignorance des Apothicaires, & de ce qu'ils n'entendoient pas, & ne cognoissoient pas ce simple de *Grossellon*, qui faisoit prendre à l'Apothicaire vn *qui pro quo*. Possible que ce Medecin ne s'estoit pas adressé, repliqua vn autre, à vne bonne boutique d'Apothicaire. Le mal, va respondre celui qui faisoit le conte, ne venoit pas de là : car à son arriuee, apres auoir demandé la meilleure boutique de la ville, on luy en enseigna vne; comme la meilleure : dautant qu'il y auoit à besongner pour vn maistre & cinq compagnons. Mais tout le mal, & ce qui empeschoit la santé de ces pauures femmes & filles, c'estoit de ne cognoistre pas, & de n'entendre pas ce mot Latin de *Grossellon*. Car à la vérité, disoit-il, la science la plus importante qui soit en nostre vsage, comme celle qui concerne nostre santé & vie, est de mal-heur la plus incertaine, la plus troublee & agitée de plus de changement. A ce propos, adiouta-il, le seigneur de Montagne me plaist bien, quand il dit, que messans leurs ingrediens ensemble, il est mal-aisé à croire qu'ils puissent faire quelque chose de bon, & que cela puisse seruir, & ne croy pas ce que les Medecins disent de tous ces ingrediens, que l'un eschauffera le cerueau, l'autre refreschira le foye : que l'un humectera le poulmon, l'autre assiechera l'estomach : l'un a sa charge d'aller aux reins, l'autre au lieu où il est destiné : ce simple, *aspipicit illam partem*, l'autre, *aspicit aliam* : si bien que ce breuuage mixtionné confus tirra & diuifera ses vertus selon leurs charges diuerfes, & selon la propriété qu'a

chacun simple par sa vertu occulte. Mais, comme il dit, il est à craindre que tant d'ingrédiens, & si diuers, ne perdent ou changent leurs etiquetes, & troublent leurs quartiers. Comme aussi la Montagne reprouue le Mithridat, lequel Mithridates ne composa que de quatre simples, où maintenant il entre de trois cents sortes de drogues pour le composer, & ne peut penser que tant de sortes de simples puissent loger ensemble dans vn estomach, sans se faire ennuy l'un à l'autre : & ne scauroient faire meilleur accord que trois cents musiciens chantans tous ensemble. Il y a bien plus, disoit-il, en ce Mithridat du iourd'huy, il y entre du gift & de l'albastre, l'un & l'autre estant indigestif, & quand ils sont calcinés, ce n'est autre chose que plaistre, qui est mortel, estoupant les conduits. Par mesme raison il blasmoit la sottise & auarice des Medecins en leurs restaurans d'or, qu'ils ont prins des Arabes, en leur or potable, & Electuaires, qui sont faicts de pierres pilees : car ce qui ne se digere point, ne peut seruir à l'estomach : ce qui ne se putrifie point & consomme au corps de l'homme, ne peut seruir de medecine ne de restaurant : or est-il qu'ils tiennent que l'or ne se consomme point, car il ne diminue iamais de sa bonté ni de son poids aux restaurans. Et ne sert à rien de dire que les pierres precieuses seruent à reparer les esprits vitaux, à cause *quod à tota specie viuant*, & à cause de leur lumiere, qui symbolife avec les esprits : car il est certain que ces compositions font perdre aux pierres precieuses *totam speciem*, & toute leur lumiere : dont s'enfuit que leur force & vertu en est perduë.

Le m'esbahis, repliqua vn autre, que puis que ces compositions ne seruent à rien, & coustent tant, comme il se trouue des Medecins qui les ordonnent : si ce n'est pour se rendre admirables, & que le malade pense que l'or & les pierres, tant estimees & cheres, ont plus de vertu que toute autre chose, pource qu'on ne les donne qu'aux riches. Vraiment, adioust-il encores, j'aimerois mieux le Medecin que ie rencontray chez vn malade, d'autant qu'il ne met point les patiens en frais, & en danger, les chargeans de beaucoup de medecines & fortes, comme fait la plus-part. Car quand le malade luy difoit, la fiebure m'a prins en vn grand froid, il ne faisoit que dire, tant pis : puis quand il difoit, elle ne m'a gueres duré, il respondoit, tant mieux, & non autre chose. Si le malade difoit, ie boy du vin qui n'est gueres bon, tant pis, difoit le Medecin : j'en ay bien de meilleur, difoit le malade, tant mieux, respondoit le Medecin. Ce Medecin estant appellé à vn malade, & ne sçachant qu'y faire, pria vn sien voisin, qui se mesloit de bailler quelques receptes, d'ordonner quelque chose : qui luy va respondre, qu'il n'en feroit rien, parce, difoit-il à ce Medecin, que ie n'ay pas lettre de tuer comme vous.

Nostre Fesse-tondue nous va faire vn plaifant conte d'un Medecin passant, appelez le Charletan si vous voulez, qui se mesloit de bailler ie ne sçay quels morceaux de papier, mis en petits rouleaux, dont il affeuroit guerir toutes maladies, & plusieurs autres. Or couroit-il de ce temps vne maladie populaire, qui molestoit fort les femmes & les filles, assez fascheuse, dont le peuple couroit apres ce trompeur : lequel leur mettoit au col vn breuet,

avec du fillet non encore mis en œuvre, iargonnant neſçay quelles paroles : mais ſur tout leur defendoit de n'ouvrir le breuet, que les quinze iours ne fuſſent eſpirez, autrement il leur diſoit qu'il perdrait toute ſa vertu : dans lequel temps il ſ'en alla. Or comme les femmes ſont curieufes de ſçauoir ce qui leur eſt defendu, pluſieurs leurent les breuets, & y trouuerent ces mots : Dame, ſi tu ſiles, & le fuſeau te chet des mains, lors que tu te baiſſes, tien le cul clos. Voila pas vne tromperie digne de ceux qui ſ'y fient ? Si les Loix des Romains, diſoit noſtre Medecin, eſtoient bien obſeruees, il n'y auroit pas tant d'Empiriques & Charletans, & nos Medecins regarderoient mieux à leurs affaires, & à celles du peuple : parce qu'ils ſeroient tenus de leur ignorance par la Loy *Illicitas*, l'ignorance tenant le lieu de coulpe, par la Loy *Imperitia* : encores que le Medecin fiſt la medecine *gratis*, ce dit Accurſe. Et le chapitre *Exhibita*, dit que pluſieurs meurent par la faulte & ignorance des Medecins : leſquels, diſoit noſtre Medecin, ie prie regarder bien à ce que dit Celfus au liure troiſieſme, où il blaſme fort les Medecins, encores qu'il fuſt de noſtre meſtier. Et auſſi à la verité, adjouſta-il, ie ne m'eſmerueille point de noſtre ignorance, veu que nous laiſſons Hippocrate, Galien, Nicander, Aetius, Scribonian, Largus, Seranus, Paul Aeginete, pour ſuyure Auicenne, Auerrois, Serapion, Meſué, & les autres Arabes, ou bien Apponenſe, ou *Iacobus d Partibus*, à cauſe de la plus-part de nos Medecins, qui ne ſçauent rien en Grec, & gueres en Latin.

A propos de l'ignorance (diſoit noſtre Medecin) qu'on

nous impute, ie vous conteray vne repliche picquante que me fit mon Curé. C'est que ceste annee-là, encores que ce ne fust de peste, il mouroit tant de gens qu'on ne voyoit que nous autres Medecins & les Prestres par les rues. Or vn iour allant visiter mes malades, ie trouuay le Curé & les Prestres, qui alloient & deçà & delà aux confessions, enterremens, & seruices, & n'estoient pas encores à demy : & en me riant ie leur dy; Messieurs, vous faites bien vos orges & vos choux gras ceste annee icy? Lors mon Curé me va respondre, en se riant aussi, Quy bien, monsieur, Dieu mercy & vous. Ce fut à moy à m'oster de là, & conter à mes compagnons de Medecins ce *somma & falsè distierium*.

Ceux de la Seree retournans à la suffisance que doit auoir vn bon Medecin, vont reciter beaucoup de qualitez requises à ceux qui traitent la medecine : entre autres vn prenant la parole, va dire. La statue d'Esculape, qui estoit en Epidaure ville de Grece, monstroient bien quelles parties doit auoir vn Medecin. La statue de ce lieu, comme Pausanias a descrit, estoit assise en vn beau siege, avec vne grande barbe, pour desseigner que le Medecin doit estre expérimenté : ayant vn baston en vne main, qui estoit tout plein de nœuds, qui signifie la difficulté de la medecine : & tenant l'autre main sur la teste d'un serpent, pourautant que c'est vn animal fort vigilant, comme il est necessaire que soit le bon Medecin : avec vn chapeau de laurier, à cause que cest arbre fert & est bon contre plusieurs maladies. Les autres baillent à Esculape en vne des mains deux coqs aussi pour la vigilance. Et voilà la raison, disoit

nostre Medecin, pourquoy Platon laisse par son testament vn coq à Esculape.

Sur la fin qu'on se vouloit retirer, vn Drolle nous va conter qu'un sien voisin enuoya son seruiteur à son Medecin, que ce Drolle appelloit son Medecin, combien qu'il n'eust iamaïs prins de medecine. Ce seruiteur monstra de l'vrine de son maistre à ce Medecin, lequel l'ayant bien speculee, tournee & viree, avec des interrogations qu'il auoit faictes à ce valet, de la maladie de son maistre, va dire à celui qui auoit apporté l'vrine, Mon amy, dites à vostre maistre qu'il est tout plein de flume, qu'il est etique, & que s'il ne prend garde à luy, il s'en va hydropique. Le seruiteur estant de retour en la chambre de son maistre, où i'estois, va dire : Monsieur, le Medecin dit que vous estes plein de plume, & que vous estes heretique, & si vous n'y remediez, vous en allez estre hypocrite. Celui qui pensoit estre malade, se print si fort à rire, avec moy, qu'il ne fut ne plein de plume, ne heretique, ne hypocrite, estant seulement malade par imagination : & Seneque dit que nous sommes plus souuent en peine & malades par opinion qu'à la verité : & que plus de choses nous espouuentent, que d'autres ne nous pressent & tourmentent. Estans les hommes communément ennemis d'eux-mesmes : sinon ceux qui sçauent resiouir leurs esprits d'une honeste recreation, telle que celle qui se prenoit en l'assemblée de nos Serees : laquelle ayant sur ce prins fin pour ce soir, fut continuee au lendemain.





VNZIESME SEREE.

*Des Cheuaux, des lumens, des Asnes, des Mules
& Mulets.*

VN des premiers de nos Serees, qui le plus souuent reuenoit des champs, où il auoit vne belle maison, pour s'y trouuer, nous conuia vn iour tous d'y aller : & nous en pria de si bon cœur, que luy accordasmes. Le lendemain estans tous à cheual, à fin de vous aduertir qu'il y auoit bien des bestes, nous acheminons, & par le chemin voicy qu'il aduint. C'est que les eaux estans vn peu grosses, il fallut passer vn gué, dont vn chacun se tira le mieux qu'il put : fors vn des nostres, lequel pensant estre le mieux monté, & le plus asséuré pour passer ceste eau, à cause de son cheual qu'il estimoit sur tous les autres, ne laissa à tomber luy & son cheual, si auant en l'eau, qu'ils furent en danger de se noyer : vous asséurant que l'un ne l'autre n'estoit point forcier, car ils allerent bien iusques au fond : combien que Dieu mercy, le maistre & le cheual se sauuerent. Estant remonté sur son cheual, vn de la compagnie luy va dire : l'ay veu que vous aimiez tant vostre cheual, que vous vantiez d'estre le mieux monté de toute la ville, & que tous les autres cheuaux n'estoient que

bestes au prix du vostre : mais ie croy qu'aujourd'huy vous luy voulez grand mal. Le maistre du cheual en souffrant luy va dire : Non, ie ne luy veux nul mal, nous sommes appointez, nous auons beu ensemble n'y a pas long temps. Ceste responce & rencontre fut trouuee si bonne, qu'elle nous osta là souuenance de la peur (qui nous tenoit encores) qu'auions eu que le maistre & le cheual ne fussent noyez : & si fut cause qu'arriuez en ceste maison rustique, on ne parla en toute la Seree que des cheuaux & autres bestes qui portent. Les vns disoient, qu'ils n'estimoient pas moins le cheual qui estoit tombé pour cela, & qu'une fois n'est pas coustume, & qu'il arriue des choses vn coup, qui n'arriuent iamais par apres : & puis on dit, Va cheual de cent escus tombe bien : & qu'il ne falloit que pour vne seule faulte son maistre le laissast, & qu'il luy voulust mal, puis qu'ils auoient beu tous deux ensemble. Les autres disoient qu'il y auoit tromperie par tout, fort en femmes & en cheuaux. Et à ce propos quelqu'un nous va conter comme vn marchand & vendeur de cheuaux, estant de bonne conscience, en disant les vices des cheuaux qu'il vouloit vendre, tacitement disoit leurs bontez : & voicy comment. Vn grand Seigneur s'en allant à l'estable de ce marchand, marchande vn des plus beaux cheuaux qui y fust. Le courratier va dire lors, qu'il en auoit tant refusé d'un tel gentil-homme, mais qu'il luy auoit toujours gardé : car il est fort comme vne tour, disoit-il à ce Seigneur, il va comme vn garrot, il despesche comme vn moulin : & combien que soyez bien riche & grand Seigneur, si tous vos cheuaux mangeoient aussi

bien que luy, ils vous destruiroient. Mais parce que ie ne voudrois pour rien du monde, disoit-il à ce Seigneur, vous tromper, ie vous diray ce que ie trouue de mauuais en luy ; c'est qu'allant par les champs il ne fait que hannir : tellement que si vouliez parler de secret, comme vous autres messieurs auez de bonne coutume, vous ne sçauriez en façon du monde, tant le cheual est gaillard & ioieux, & ainsi il vous decelerait si vouliez aller en embuscade, & bailler la Diane : & s'il falloit aller à la guerre, & à la charge, ou passer vn gué, il vous mettroit en danger, car il n'endurera iamaïs qu'un autre cheual marche deuant luy. Il y a bien plus, disoit ce marchand, il baue tousiours, tant soit longue la traicte, & parce que vous autres grands seigneurs estes le plus souuent habillez de foye, ce cheual en tournant la teste d'un costé & d'autre, comme il fait, il gasteroit de sa baue tous vos vestemens. Que si vous l'abbreuez, il met si auant le museau en l'eau, que vous penserez qu'il vous vueille noyer, & luy aussi.

Quelqu'un de la Seree prenant la parole nous va conter d'un autre marchand de chevaux, qui voulant recommander son cheual de courage & vitesse, & avec cela d'estre doux, disoit à celui qui le marchandait : Voyez-vous bien ce cheual, vous ne luy sçauriez si tost monstrier vn fossé, que le voilà dedans, & est si doux, que s'il est vne fois en vne fange ou en vn bourbier, n'ayez pas peur qu'il bouge de là : & le piquez tant que vous voudrez, encores que le cheual soit fort & ieune. Alors vn Drolle nous va dire, qu'il auoit chez eux vne vieille beste, laquelle estant ieune ne se leuoit sans estre

piquee ; mais maintenant qu'elle est vieille, disoit-il, elle se leue bien sans la piquer. Ce mesme marchand vendant vne haquenée, disoit à celuy qui la vouloit acheter : Prenez-la hardiment, elle est bonne pour iouer à trente & vn, car elle ne passe point : n'ayez aussi peur qu'elle vous destruisse, car ie vous assure qu'elle ne va pas grand train : & tant plus elle est chargée, elle a les pieds plus près de la terre.

Il y auoit en ceste Serée rustique vn des nostres, qui estoit venu sur vne Cauale, c'est pourquoy il commença à preferer les iumens aux cheuaux, & comme Gargantua, homme d'esprit, choisit vne Cauale pour sa monture, plustost qu'un cheual. Premièrement, disoit-il, vne iument va plus viste, & si vous mettra mieux hors du danger qu'un cheual, faisant plus grande traicte & iournee, à cause qu'en vrinant elle ne laisse à courir, & le cheual s'arreste en vrinant : que si vous le pressez tant qu'il ne puisse pisser, il deuiendra malade, & mourra d'une difficulté d'vrine. Dauantage, disoit-il, les iumens vont communément plus doux, & si trébuchent moins que les cheuaux : car l'estime vn grand vice à vn cheual, le broncher, veu les inconueniens qui en arriuent tous les iours, & bien plus grand que ne signifient les hieroglyphiques & sacrées lettres, qui par le cheual bronchant ne representent sinon qu'un mauuais commencement en affaires : qui le plus souuent monstrent la fin que le commencement. Aussi les iumens ne sont si difficiles à boire, ni à manger, ni à traicter, ni si subiectes à morfondure, ni aux auies, à la morue, à la pousse, au farcin, & à estre receuës, que les cheuaux :

combien qu'on die que les iumens font molestees d'une espece de rage, quand elles voient leur image dans l'eau, estans surprinses d'amour, & par cela laissant le boire & le manger. Que si auez peur que vostre iument emplisse, & estant pleine qu'elle ne vous puisse seruir, pour empêcher d'entrer en chaleur, il ne luy faut que tondre le crain, & cela seul la rendra sans chaleur.

Si est-ce, luy replica vn autre, que les Anciens n'ont point tant parlé des femelles que des mâles, car ils ont laissé la memoire des cheuaux, & leur nom, en leurs liures, ce qui durera à iamais : ne s'estant trouué qu'un cheual malheureux, qui est le cheual de Seian. Que si la iument de Gargantua a esté renommee pour vn temps, elle n'a point pourtant esté chantee comme le cheual d'Alexandre, auquel son maistre bastit vne ville qu'il nomma Bucephale, du nom de son cheual, & là fut la sepulture du cheual : qui mourut en vne bataille contre les Barbares, aagé de trente ans : Alexandre l'ayant honoré de sepulture, comme aussi ont fait Cesar & Auguste. Ces gens-là toutesfois estans dignes, en ce fait, d'estre enseuelis avec tels animaux. Si est-ce, replica quelqu'un, qu'on trouue que Cimon fit vne sepulture honorable, aupres de la sienne, aux iumens avec lesquelles il auoit gagné par trois fois la course aux ieux Olympiques, & qu'Echecradités emporta le prix de la course es ieux du mont Olympe, avec vne iument, encores qu'elle fut pleine : & que Poppea, femme de Neron, ferra ses iumens de fers d'or. Puis adioust, mais que diriez-vous de Caligula, qui bailla vn nom à son cheual, & par ce nom le faisoit inuiter à soupper,

& là on luy bailloit de l'orge d'or, le désigna Consul, & le fit son collègue au Pontificat ? Il luy fut respondu, ie ne sçaurois vous dire autre chose, sinon que c'estoient deux bestes. Et les laissant là, ie vous prie de me dire pourquoy on imposa le nom de Bucephal au cheual d'Alexandre : car la dispute n'en est pas encorés vuidée entre les doctes. L'un disoit, qu'on luy donna ce nom à cause qu'il auoit le regard de traüers. L'autre, pour ce qu'il auoit la teste faicte comme vn taureau. Le tiers, affermoit que, c'estoit à cause qu'on marquoit les chevaux de Theffalie, qui sont bons & genereux, avec des fers chauds, où estoit engrauee vne teste de bœuf, qu'on leur imprimoit en la cuisse, & que les chevaux ainsi marquez estoient appellés Bucephales. Et en quelle estime on auoit les chevaux de Theffalie, vous le pourrez sçauoir, disoit-il, par l'oracle Delphique, qui est en Strabo :

Theffulus præstat sonipes, mulierque Lacarna.

Puis que nous sommes sur les bons chevaux, va dire quelqu'un, & sur les chevaux qu'on marquoit par leur bonté, ie voudrois bien sçauoir pourquoy les anciens ont eu en recommandation les chevaux qui estoient marquez avec les dents d'un loup, qu'ils appelloient *Lyceopades*, c'est à dire, recous & garantis de la dent ou de la patte d'un loup : car encores aujourd'huy on tient qu'ils sont meilleurs, & plus legers & courageux que les autres. Ne feroit-ce point, luy fut-il respondu, que se souuenans du danger où ils ont esté, ceste crainte

les rende ainsi legers? Ou bien que s'ils n'eussent esté bons, courageux, & legers, ils ne se fussent iamais sauuez du loup? estans plus genereux & agiles quand ils se font esprouués à l'encontre du loup. Combien, adiousta-il, que les cheuaux soient rendus coïlards, pesans & tardifs, quand ils mettent le pied sur le vestige du loup : ayant si grande contrariété entr'eux, ce dit Pamphile, que le loup mort & enseuely fait peur au cheual, tant genereux soit-il, & si le cheual ne passera iamais où les entrailles du loup soient enseuelies. Qui est vn moyen dont aucuns vsent enuers les grands seigneurs, qui veulent auoir les cheuaux des autres : car voyant cela, on pensera que le cheual soit retif. Et y a vn autre miracle de nature, adioustoit-il encores, que le cheual ayant douleurs & trenchees de ventre, se guerit quand on l'enuironne de l'intestin d'un loup : que Pierius dit auoir veu tenir prest à cest vsage en plusieurs endroits de Rome. Mais s'il est vray, demanda quelqu'un, ce que dit Cadamoste, que les magiciens & forciers peuuent rendre vn cheual plus viste & leger? Ce qu'il semble asseurer, quand il escrit, que les cheuaux Negres sont rendus plus forts, plus asseurez, & meilleurs, par le moyen de quelques charmes.

Ce doubte fut cause d'en faire d'autres : & pource qu'on n'osoit asseurer ce qui se trouue par esfort des cheuaux, quelqu'un commença à dire : Est-il vray que pour empêcher vn cheual de hannir, qu'il ne faut que luy attacher vne pierre percee à la teste, & à vn asne à la queue? L'autre demanda, si ce que Raxis & Albert ont dit estoit veritable : c'est que le cheual est rendu

viste & leger estant ferré du fer qui aura tué quelqu'un, & que le mors de bride fait de ce mesme fer, retiendra le cheual, & le rendra doux & paisible, tant furieux soit-il : & en adioustant, leur demanda s'ils croiroient bien ce qu'un Escuyer d'escuyrie luy auoit asseuré, que si on mettoit vne petite pierre aux oreilles d'un cheual, il se laissera panser & ferrer, tant furieux soit-il.

Le dernier des douteux s'aduifa de demander, que seruoit au temps de la monte, quand on fait faillir les iumens, de leur sonner vn certain chant, qui s'appelle *Hippothoron*. Et celuy voyant que personne ne luy respondoit, va interroger ceux de la Serée, s'ils croiroient bien ce que font les Sarmates, lesquels voulans faire sur leurs cheuaux quelque grand chemin, les font ieufner le iour deuant, leur baillans seulement quelque peu à boire, courans leurs cheuaux par ce moyen cent cinquante mille : là où au contraire, quand nous auons affaire de nos cheuaux, c'est lors que nous les panfons bien, leur baillans à manger plus que de coustume.

Vne Fesse-tondué va dire, que sur tout il voudroit bien vn cheual tel que celuy qu'on trouua au pillage, quand Probus eut vaincu les Alains : car au rapport des prisonniers, ce cheual faisoit cinquante lieues par iour, & continuoit huit iours : combien que l'Empereur n'en fit pas grand conte, & le refusa, iugeant qu'il conuenoit mieus au foldat fugitif qu'au vaillant. Puis adiousta, qu'il ne voudroit point de ces cheuaux qui sont si courageux & si hardis, ne de ceux qui sont si legers, & vistes, estans subiects à chopper, & qu'il se contenteroit d'un cheual qui ne laisseroit point tomber la somme, comme

auoit faict celuy du matin, & n'amasseroit point les bourfes, & qui ne feroit point retif : & fur tout difoit-il, ie n'aime point les cheuaux qui font facheux au montouër, & qui mordent & qui ruent. Le grand Sforce, adiousta quelqu'un, a tant eu à contre-cœur les cheuaux vicieux, qu'il en fit vn aduertiffement à fon fils, avec deux autres. Le premier, qui ne fert à ce propos, eft de ne toucher à la femme d'autrui : & le fecond, de ne battre le feruiteur qui aura demeuré long temps en fa maifon, s'il eft homme de faict, finon qu'à l'inftant il luy donnaft congé apres l'auoir payé. Et le tiers aduertiffement eftoit, qu'il ne fe feruift iamais de cheual qui ruaft, regimbaft, ou qui fuft facheux. A ce propos, va-il dire en continuant, il me fouient d'un petit conte, que ie commencerai ainfi. Il n'y a pas long temps que i'estois en la maifon de deux honeftes & fçauantes Dames, s'il en y a au monde, où les gens d'honneur, de bon efprit & fçauoir font bien venus. Difcoursant avec elles, il vient en leur chambre vn villageois pour quelque affaire : qui eftant demy entré, & n'ofant approcher, commence à leur conter ce qui l'auoit amené là. Vne de ces Dames, accorte comme elle eft, luy va dire : Hé ! dea mon amy, approchez vous, ie ne ruë ni ne mords. Cest homme des champs, que ie penfois ruftique & fimple, luy va dire en fon Poicteuin : Pardé, ô feroit donc bon montre fur ine itau befte. Je ne fçay qui trouua meilleure la rencontre ou elle, ou moy : car nous nous prifmes à rire comme vous faites maintenant, dautant qu'il n'y a perfonne icy qui ne fouhaitaft, fur tout, de trouver vne befte qui fuft douce au montouër, fans ruer ne mordre.

Et voyez-vous pas, va-il dire en continuant, à quels gages on entretient les escuyers, pour dompter les chevaux, & les rendre doux, paisibles, & de créance ? Si bien que ceux qui les ont maistrisez, les faisant servir aux hommes, ont esté estimez si courageux, pour auoir rangé des bestes si furieuses (que les anciens ont estimé indomptables) qu'on les a appelez Centaures. Vous vous trompez, luy fut-il repliqué, vous trouuerrez qu'ils n'ont pas esté appelez Centaures à cause de leur hardiesse & audace à dresser les chevaux, mais de ce qu'ils ont esté les premiers qui les ont piquez : car *centao*, mot Grec, vault autant à dire que *stimulo*, *pungo*, ce dit-on. Et ne trouue point, adiousta-il, que les chevaux ayent iamais esté si farouches qu'on les fait, m'affeurant tous les autres animaux n'estre que bestes aupres de ceux-cy. Car il ne laisse par sa hardiesse à estre docile, & se soubmettant à la loy, ne refuse la bride, comme dit Virgile :

*Ce neantmoins le cheual s'est offert
D'estre accouplé, & le mors a souffert.*

Et à cause de sa hardiesse les Egyptiens par leurs lettres hieroglyphiques, & escritures sacrees, signifioient par le cheual la guerre, & de son nom sont dictz cheualiers, ceux qui estans dessus se font portez vaillamment. Aussi les Poëtes reçoient le cheual comme donné des Dieux : car Neptune en frappant sur le riuage de la mer Thessale, le produit, comme seruant grandement à la guerre, les meilleurs chevaux estans ceux de Thessalie : que si nous trouuons qu'ils se troublent en vn grand bruit, comme en vne bataille, aussi fait bien l'homme. Les Scythes font

si grand cas de leurs cheueux, qu'ils disent qu'un de leurs Rois estant tué en vn combat, le vainqueur, venant à la despouille, fut desfait du cheual du vaincu, à coup de pied, & de la dent. Ils disent aussi que le Roy Nicomede ayant esté tué, son cheual se laissa mourir de faim : & que Philarche recite, que Centaurete de Galatie gaignent le cheual d'Antioche, tué en la bataille, monta dessus comme triomphant : mais que le cheual embrasé de courroux, de peur d'estre maistrifié par l'ennemy de son maistre, prenant le frein aux dents, se precipita dedans des barricades, là où ils moururent ensemble. Et si les Scythes afferment qu'un cheual de leur pais se tua cognoissant auoir failly sa mere. Ces nouueaux peuples des Indes, ce dit de Montagne, estimerent tant les cheuaux des Espagnols, que ces Indois estans vaincus, & demandans la paix, firent des presens aux hommes, & puis à leurs cheuaux. Le cheual avec tout cela, aime son maistre & si le recognoist : comme nous trouuons du cheual d'Alexandre, qui ne vouloit permettre qu'autre montaist sur luy que son maistre : cela s'entend quand il estoit paré & sellé, car quand il estoit nud, il enduroit bien que le palefrenier montaist à poil dessus luy, autrement il eust fallu qu'Alexandre mesme eust abbreuue son cheual, ou qu'on le montaist boire par le licol. Plin dit, adioustoit-il, que les cheuaux portent si grande affection à leurs maistres, qu'ils en font le dueil estans morts, & de regret iettent des larmes : comme Virgile dit de Pallans,

*Depuis ayant laissé Aethon ardent desfrier
Son harnois, va pleurant son vertueux guerrier.*

Et Homere dit que les cheuaux de Patrocle, apres sa mort, ne voulurent plus obeir à Automedon, tant ils trouuoient estrange l'absence de leur maistre. l'ay ouy asseurer, adioust il, que si vn cheual se trouue en quelque peril, ou en vne bataille, s'il n'a dessus luy son maistre, ou celuy qui a de coustume de le mener, deuient rebours & mauuais, & qu'on ne s'en peut aider. Et si trouuons par la doctrine des Augures, que comme le cheual qui naquit en la maison de Cesar, ayant la corne du pied fendue en forme de doigts, luy predict son Empire, qu'aussi il luy predict sa miserable fin : car vn iour deuant sa mort, il trouua les troupes de cheuaux (qu'il auoit consacrez passant le Rubicon, les enuoyans sans maistre) qui s'abstenoient de manger, & pleuroient. Combien que les deuins, repliqua quelqu'un, veulent que les cheuaux emportent signification d'Empire & maistrise, si est-ce que les Onirocrites, & qui se messent d'interpreter les songes, disent que si on songe auoir vne teste de cheual, que cela signifie seruitude & pauvreté. Celuy qui estimoit tant les cheuaux, reprenant ses premiers arremens, va dire que le cheual auoit quelque raison, & qu'il ratiocinoit entre toutes les autres bestes, à cause du temperament de son cerueau : d'autant, disoit-il, qu'on trouue des cheuaux qui sçauent combien de seaux d'eau ils ont tiré ce iour, & combien ils ont accoustumé d'en tirer, si bien qu'ayant fait leur tasche, on ne leur en sçauroit faire tirer dauantage. Si vous n'estes contents de cest exemple, adioustoit-il, nous trouuons qu'un cheual, avec sa charge de sel, tomba de fortune dans l'eau : estant rechargé, & trouuant que sa

charge n'estoit pas si pesante que parauant, à cause que l'eau qui s'estoit meslee avec le sel en auoit fait fondre vne partie, ne faillloit iamais de se coucher en l'eau quand il passoit les ruisseaux ou riuieres, se souuenant que sa charge diminuoit. Thalés ayant entendu du maistre de ce cheual tout ce discours, se doubant de la malice & de la ruse du cheual, le voulant corriger, & qu'il ne se couchast plus en l'eau, le fait charger de laines & esponges en lieu de sel. Le cheual ainsi chargé ne faillit comme de coustume à se coucher dans l'eau : mais estant releué, & rechargé, & sentant la charge plus pesante qu'auparauant, là où il auoit accoustumé de la trouuer plus legere, par apres ne se coucha plus en l'eau. Ce Thalés, adiouta-il encores, auoit l'esprit bien percé aussi, quand il cogneut que les cheuaux qui portoient le saffran deuenoient tous eslourdis par son odeur : parquoy il ne bailla gueres de saffran à chaque cheual, & si vn en estoit chargé, il le faisoit aller le dernier : ce que nos muletiers font bien encores auourd'huy.

Vn autre prenant la parole va dire qu'il ne se falloit esmerueiller de cela : veu que Amatus Portugais sur Dioscoride, dit qu'un homme s'estant couché vne nuit sur vne balle de saffran, fut trouué tout mort le matin. Il fut repliqué, qu'on ne faisoit pas doubte que le saffran par son odeur ne peust eslourdir les bestes qui le portent : mais que les figues chargees sur asnes & cheuaux les facent succomber au faix, & perdre toute force, on ne le pouuoit croire. Pleust à Dieu, commença à dire quelqu'un, qu'il y eust vn autre Thalés encores en vie :

pour ſçauoir de luy pourquoy on pend au col des beſtes des ſorinettés, des cloches, des campanes, qui les chargent beaucoup. Quant à moy, diſoit-il, qui y veois à la bonne foy, & n'y prens garde de ſi près, ie n'en ſçay autre raiſon, ſinon que c'eſt à fin que les petits enfans s'oſtent du chemin, oyant ces campanes : ou bien à fin que les voituriers s'auancent ou retardent, de peur que les mulets ſe rencontrent en vn chemin, où ils ſoient contraincts l'un ou l'autre de reculer : comme des montaignés ils ſe trouuent de tels chemins. Seroit-ce point, luy fut-il répliqué, que les chevaux & mulets de charge prennent plaifir au ſon & muſique de ces brimballes ? parce qu'on trouue en Strabo, que les Elephans obeiſſent à leurs gouuerneurs par quelque chant, & par le ſon des tympanes. Que ſi par vſage on a trouué que les beſtes de charge prennent plaifir à la muſique & accord de ces campanes, la dernière en ayant vne ſi groſſe au col qu'elle fert de baſſe-contre, & les autres eſtans de diuers tons, tout ſon eſtant vniforme & de meſme façon deſplaifant à nature, on s'eſt apperceu auſſi que ces beſtes en endurent le trauail plus allegrement, ceſte muſique & ſon leur faiſant trouuer le chemin plus court, & moins ennuyeux, les beſtes ſe reſiouiffans d'ouir des ſons. Que ſi ces campanes ne ſeruoient que de piaſſe, comme ſont les plumars, ce ſeroit grande folie de les charger de ſi peſantes brimballes. Vrayement, va dire vn autre, ie me ſuis trouué autresfois qu'en oyant ce tintamarre, ie penſois encores ouir la feſte des Oribantes, ou la Carauanne des Turcs, quand ils vont au ſepulchre de Mahomet. Et bien, adiouiſtoit-il, que le ſon leur face trouuer

le chemin plus court, & de moindre trauail, quand ils cheminent, si m'est-il aduis que ces clochettes qu'on leur laisse la nuit, les empêchent de reposer, si nous croions ce qui est escrit d'un Roy, lequel eut si grand'enue de vaincre és ieux Circenses, qu'il commanda par ses soldats à tous les voisins, où estoit logé son cheual, de ne faire aucun bruit, à fin que son cheual reposast mieux. Que si ces campanes soulagent les bestes de charge qui les portent, pourquoy n'en met-on au col des cheuaux qui tirent vne charrette, ou vn coche, ou portent vn homme? On demanda terme pour en venir : ce pendant quelqu'un va dire qu'il rendroit bien raison pourquoy les cheuaux attellez en vn coche, ou charrette, ensemble, & de front, tirent mieux & de meilleur courage, que quand ils sont defaccouplez, ou qu'ils tirent l'un estant apres l'autre : parce, disoit-il, que l'enuie qu'ils ont à qui courra le plus fort, leur eschauffe le courage, augmente la force, & leur fait oublier le trauail : non que ce soit, comme aucuns ont voulu dire, que plusieurs cheuaux s'eslançans ensemble fendent mieux l'air, ne trouuans si grande resistance. Bien, va dire vn autre, ie reçois vostre raison, à la charge que vous me direz comment il se peut faire, qu'une herbe, dictée en Latin *Lunaria*, en François Lunaire, puisse deferrer vn cheual tout à plat, s'il passe par dessus, tant bien ferré soit-il, comme l'a escrit le Seigneur du Bartas :

*Lunaire où cachez-vous
Cet Aymant, qui le fer si puissamment attire?
Lunaire où cachez-vous la tenaille qui tire*

*Les fers fi dextrement? Lunaire où cachez-vous
La marefchalle main, qui arrache les clous
Si doucement des pieds?*

Et comme il fe peut faire qu'une femme ayant fon catamini face auorter vne iument pleine, en la touchant & regardant. Il luy fut respondu que cela se faisoit par vne occulte & fecrette vertu de Nature, auffi bien qu'infinies autres chofes, dont la faculté demeure cachee : combien que plusieurs difent que c'est le pont aux Asnes de recourir à ces vertus occultes : parce qu'il y a beaucoup de chofes qui font acceffoires, que nous penfons estre caufe des principales, qui pourtant ne le font pas, & que nous voyons plusieurs euenemens, qui s'entre-fuivent l'un l'autre, lesquels font réputés caufes, & ne le font pas : comme du *Remora*, qui se trouue en la mouffe quand on nettoye le nauire : la mouffe empefchant le nauire d'aller, & non ce beftion de *Remora*.

Ceux de ceste Serree ruftique, reuenans à leurs beftes, vont demander pourquoy les mules & les mulets viuoient plus longuement que les cheuaux, estans auffi grands & gros les vns que les autres. Il fut respondu, que c'estoit à caufe de la sterilité des mules & mulets, qui ne perdent point de femence : les vns difans leur sterilité venir de ce que leurs conduits font corrompus en leur geniture, les autres que c'est à caufe de la mixtion des femences, qui font de matiere trop liquide & molle, combien que Theophraste die que les mules de Cappadoce portent.

Vn de nostre Serree, qui estoit des plus grands & des

plus gros, prenant la parole, va demander, si on vouloit inferer que les plus grandes bestes & les plus grosses viuoiẽt plus que les petites, pource que nous voyons que l'Elephant, la plus grande & grosse beste du monde, qui porte autant que trois mulets de ce païs, vid plus longuement que tout autre animal : les animaux tant plus ils sont grands & gros, tant plus ayans de chaleur, & en la chaleur confiste la vie. Que si cela est vray, disoit-il, tant mieux pour moy. Mais qui m'en fait doubter, c'est que ie trouue les hommes qui habitent le Midy, meismement les Numides, viure plus long temps que les Septentrionaux, non pas que les vns soient plus grands que les autres, & par consequent ayent plus de chaleur, où confiste la vie, mais c'est à cause de la chaleur de ce païs-là, qui est cause que ceux qui y habitent n'ont pas grands excremens & superfluitez : & aussi qu'on ne trouue que vers l'Auster des Elephans & cornices, qui vivent plus que toutes les autres bestes.

Puis il va dire, pour reuenir au sujet de la Seree, qu'il ne se fentoit point iniurié, quand on luy disoit qu'il estoit vne grosse & grande beste : veu qu'encores que l'Elephant soit la plus grosse beste du monde, si est-ce qu'il approche plus de la raison que les autres, & qu'il s'appriuoise plus aisément. Il s'est trouué des Elephans, disoit-il, qui ont mis hors de la bataille leur conducteur & cocher, estant tombé, & l'ont sauué. Que si d'auenture par cholere ils ont tué leur gouuerneur, de facherie ils ne mangeront point, & bien souuent en mourront. Le chameau, qui est aussi vne grosse beste, est si raisonnable, qu'il se met de genoux pour estre chargé, &

ne refuse sa charge, mais l'ayant, il se leue de luy-mesme : ce que i'ay appris de ceux qui ont prins le chameau pour leur deuise, en y mettant ceste ame :

Je ne porte que ce que ie puis.

Et à propos de moy, adiousta-il, ie trouuay vne grande beste qui faisoit bien du suffisant, ie luy demande de quoy il guerissoit, & qu'il sçauoit faire, il me respond, qu'il faisoit les mules & mulets : & ie luy dy, Vrayement ie le croy bien, car tu es vn bel Afne.

Ayant acheué son conte, & voyant qu'on ne rioit point, il en va faire vn autre sans sortir du propos de la Serée rustique, commençant ainsi. Il n'y a pas long temps qu'un Prince de France demanda à vn gentil-homme Breton, s'il y auoit point moyen de luy faire recouurer de son pais de Bretagne quelque petit cheual, pour se pourmener près sa maison, ou estant en Cour. Ce gentil-homme luy assura qu'ouy, & qu'il luy en feroit auoir de si petits, qu'ils n'auroient que deux ou trois iours.

Celuy qui auoit fait ce conte, regarda si vn de nostre Serée en auoit ry : dautant qu'il ne rioit de chacun propos, mais seulement de ceux qui venoient bien à la rencontre, & estoient aigus & subtils : car luy estant de grande imagination, il ne rioit de choses communes : mesmes encores qu'il fut facetieux, & eust grace à parler, il ne rioit iamais de ce qu'il disoit : parce qu'il auoit l'imagination tant delicate & subtile, que la grace de ses paroles & gentils deuils, ne luy aggreoit & plaifoit comme il eust bien voulu : & aussi que celuy qui a telle imagination auant qu'acheuer de parler, il sçait desia

ce qu'il doit dire, & fouuent ce que les autres veulent dire : qui l'empesche de rire d'une chose qu'il sçauoit auant qu'elle fust dite.

Vn de la Serree ayant ouy parler des petits cheuaux, nous va dire & asseurer qu'il estoit bien aisé de iuger à la naissance des cheuaux, s'ils seront grands ou petits : car, disoit-il, Xenophon a escrit, & ceux qui se meslent de nourrir des cheuaux disent, que le poulain qui aura les iambes haultes, estant forty hors du ventre de sa mère, sera fort grand, que s'il les a petites, il sera fort petit : car les os des iambes des cheuaux nouvellement nez, mules, mulets, & asnes, ne leur croissent plus. Or celui qui auoit fait le conte des petits cheuaux de deux ou trois iours, voyant que cestuy-cy qui rioit peu souuent, l'auoit trouué bon, en va faire encores vn autre, sans vouloir attendre qu'on diroit d'une chose que beaucoup ne trouuent pas credible, qui est qu'un cheual est aussi hault des ossemens quand il naist, qu'il est en sa force. Ce conte fut d'un sien voisin, qu'il auoit veu monté sur son cheual, si maigre, si despris, & si deshallé, qu'il s'establissoit comment il pouuoit seulement porter sa selle, à qui il auoit dit : Il en y a qui disent que pauvreté ne se peut celer, mais ie veoy bien maintenant du contraire. Cestuy n'eust pas si tost acheué, qu'un autre commença à nous dire : l'ay vn mien voisin, qui est de son pais, comme ie suis du mien, lequel me demanda, n'a pas trois iours, mon cheual à prester, pour aller iusques à Myrebeau. En luy baillant, ie l'asseureray qu'encores que mon cheual fust petit, qu'il le conduiroit fort bien iusques à Myrebeau, où il vouloit aller. Deux iours apres,

ramenant & me rendant mon cheual, en lieu de me remercier, il se courrouce & fâche à moy, me disant, Vous estes vn fort habile homme : vous m'auiez asseuré que vostre cheual me porteroit & conduiroit fort bien à Myrebeau, & il m'a mené à Chastelleraut, où ie n'auois point affaire. Faisant semblant d'estre fâché, & que tous ceux de la ville sceussent ceste ruse, ie le fay ad-iourner deuant les Marchands : où il contesta, & afferma qu'il ne payeroit point le louage du cheual, mais au contraire tendoit à tous despens, dommages, & interests, soufferts, & à souffrir, de ce qu'il n'auoit pas fait ses affaires, luy ayant asseuré que mon cheual le conduiroit bien à Myrebeau, où il auoit affaire, & qu'il l'auoit mené à Chastelleraut, où il n'auoit que faire.

Vn Gentil-homme de la Seree se prenant à rire, nous va conter que depuis peu de temps il auoit achepté vn cheual assez cher, pour la guerre, & que l'emmenant en sa maison, le cheual trouuant par le chemin vn gros chefre, il se met à tourner tout autour. Du commencement ie ne trouuay point cela mauuais, pensant qu'on l'eust appris à aller & picquer en rond : mais ne voulant aller autrement, il se trouua que mon cheual nouvellement achepté auoit esté à vn huilier.

Après que ceux de la Seree eurent ris de ce conte aussi bien que de l'autre, il fut conté d'un hoste, qui est sur les limites de Bretagne & d'Anjou, qui a nom Mico l'Abesté, ainsi nommé parce qu'il ne vouloit loger que ceux qui estoient abestez, c'est à dire, que ceux qui auoient des bestes, & non les gens de pied, encores que de quatre ou cinq lieüs de là il n'y ait pas vne hostel-

lerie. Arriuant vn soir bien tard en son logis vn homme de pied, bien las & mouillé, ce Mico, sans ouuir ne porte ne fenestre, luy demande s'il estoit abesté : ce passant luy respond que non, mais qu'il payeroit aussi bien que s'il estoit de cheual : l'hoste Mico luy replique, que son logis n'estoit que pour ceux qui estoient abestez. Ce pieton fâché au possible, s'aduifa que la monture de Mico estoit dans les prés, ayant la bride à l'arçon de la selle : montant dessus, il retourne demander à loger. Mico luy demande s'il estoit abesté, ayant dict qu'oui, il ouure sa porte, Mico luy-mesme prend son cheual, l'estable, & le panse. Mico fait bonne chere à son hoste bien huit iours, n'ayant peur qu'il s'en allast sans payer, pensant auoir son cheual en l'estable. Les huit iours passez, son hoste s'en va sans luy dire Adieu. Mico fut si bien abesté, qu'il nourrist bien quinze iours son cheual à l'estable sans rien faire : car il fut bien huit iours à le

- chercher, & autre huit iours sans le pouuoir recognoitre, encores que le plus souuent il le pansast : & depuis a tousiours esté nommé Mico l'Abesté. Cela estoit bien deu à Mico, & dauantage, va respondre quelqu'un, pour faire coucher vn homme à l'erte, ou sur la fretille, ou sur la dure, pour n'estre abesté. Et me souuient m'estre trouué en ceste peine. Car vn soir, deux ou trois de mes compagnons, & moy, fortans d'un bateau, nous allons chercher à loger en vne hostellerie. L'hostesse nous va demander, Messieurs, estes-vous de pied ou de cheual? le vais respondre, Non, madame, nous sommes d'eau. Or ce nous dit ceste hostesse en fermant la fenestre, puis que vous estes d'eau, retournez coucher

dont vous venez. Et fûmes contraincts, parce que n'estions pas abestez, de retourner coucher en nostre bateau, & à la verité fûmes d'eau. Auant que sortir des abestés & ceux qui ne le font pas, escoutez, va dire vn de la Serree, vn ioyeux conte d'un de mes compagnons, lequel auoit tant faict à vne hostesse, encores que fûsions à pied, qu'elle nous logea avec les gens de cheual : mais ayant reçu ceste faueur de ceste hostesse, il auoit si grand peur de luy desplaire, de peur d'estre deslogé du logis, qui ne logeoit que les gens de cheual, qu'après soupper, chacun se voulant retirer, il va demander à nostre hostesse, Madame, où chient ceans les gens de pied ? Vn de la Serree retournant à ses bestes va demander, s'il estoit vray qu'un homme sentant la fiente des cheuaux puisse iuger de leur bonté, comme on peut faire par leurs couleurs ? Car plusieurs iugent des cheuaux s'ils sont bons ou mauvais par leur poil : parce, dit Columbre en son Hippiatrie, que les couleurs des cheuaux viennent de la domination & abondance de quelqu'une des humeurs : tellement que le cheual naistra rouge, si l'humeur sanguine domine sur les autres : il fera noir, si l'humeur cholérique, qui est chaude & seche, excède : il fera blanc, si c'est l'humeur flegmatique, qui est froide & humide : si les couleurs sont mixtes & bigarrees, elles se font d'humeur melancholique, qui est froide & seche, Mais parce qu'on n'auoit jamais ouy parler de tout cela, on se mit à demander, dont venoit ce mot de Destrier : si frequent dans les vieux Romans. Quelqu'un respond auoir apprins de Montagne, que Destrier est venu des cheuaux que les

Latins appelloient *dextrarios*, & *finales*, qui se menoient à dextre, ou à relais, pour les prendre au besoin, & de là vient que nous appellons Destriers les cheuaux de seruice.

Nostre Fesse-tonduë va dire qu'il vouloit parler des Asnes, aussi bien comme on auoit parlé des cheuaux. L'ay trouué en Plin, disoit-il, que si quelqu'un est mordu d'un Scorpion, & qu'en passant il die en l'oreille d'un asne qu'il est mordu du Scorpion, il fera incontinent guery. Car l'on tient que de toutes les bestes, il n'en y a point qui entendent mieux, comme l'Asne d'Apulee dit de luy-mesme. Aussi Cælius dit, que si vous trouuez un Asne en un champ qui mange les bleds, si vous luy dites à l'oreille quelques paroles enchantées, il fortira à l'heure mesme du champ, tant les Asnes sont dociles & bons.

Un autre de la Seree soustenoit que l'Asne estoit une beste mal-heureuse & dangereuse, parce qu'on dit que si vous tombez dessus un Asne, vous en sentirez plus tost le mal, que si vous vous laissez choir dessus un grand cheual. Il y a bien plus, disoit-il encores, quand on veut faire une grande ignominie à quelqu'un, on le mene pourmener par toute la ville sur un Asne, estans ceux-là infames toute leur vie : l'Asne estant un indice de moquerie : d'autant qu'il semble se moquer quand il desnüë ses dents. Encores aujourd'huy, si une femme a battu son mari, on en cheuauche l'Asne. Et y a un peuple, qui s'appelle en Latin *Cumani*, qui ne punit la femme adultere qu'en la mettant sur un Asne, & la pourmenant estant dessus. Et cete femme estoit

infame, & l'appelloit-on *Onobatis*, c'est à dire, celle qui a cheuauché l'Asne. Andronicus Tyran fut mis sur vn Asne par ignominie, aussi bien que Crescence Consul Romain, & que Beatrix Auguste, femme de l'Empereur Fredericus Aenobarbus, par les Milanois, qui la mirent sur vn Asne, le visage vers la queue. Et à cause que l'Asne est la beste la plus stupide de toutes les autres, il est prins pour l'ignorance, aucuns le deriuant de *d* & *finos*, c'est à dire, sans sens : parquoy en memoire de ceste lourde bestise, on feint que les oreilles de Midas, pour auoir mal iugé, & estre ignorant, luy deuindrent oreilles d'Asne. Les Egyptiens auoient l'Asne en si grand mespris & ignominie, qu'ils luy faisoient mille maux : & à cause de son impureté, il est consacré à Priapus. Vn Drolle voyant que personne ne prenoit le parti des Asnes, craignant qu'on pensast que ce fust le sien mesme, va dire : Si trouuons-nous que l'Asne d'Apulee auoit bon esprit, & apprenoit bien, mais qu'il ne pouuoit le dire, & que l'Asne avec son conducteur Nico, que rencontra Auguste allant à la bataille Actiaque, luy fut vn bon presage de victoire, & si les Molosses furent mis en fuite par le seul cri des Asnes. Et si vous dirai que les Asnes sont grands Astrologues : car ils nous predisent infailliblement mutation de temps, & ne faudrons, ayans tant soit peu de sympathie avec eux, de cognoistre à leurs oreilles si le temps se doit changer : car ils dressent plustost leurs oreilles lors qu'il veut pleuuoir, qu'en autre temps, à cause de leur nature melancholique : & de leur naturelle humidité : qui empesche leur ouie, & la voulans chasser, ils remuent fouuent les oreilles.

Quelqu'un va repliquer à ce Drolle, que s'il n'auoit autre chose à dire de son Asne, qu'à le faire Astrologue, & à deuiner les choses à venir, qu'il luy montreroit que la vertu de deuiner ne peut estre qu'à tort attribuee aux bestes : car leur chant & le geste de leur corps, comme l'Asne dressant ses oreilles, ne denote rien à venir, mais seulement ce qui est present : assauoir vne humide influxion du ciel, que par vn instinct naturel ils sentent dans leurs corps, si tost qu'elle se concree en l'air : ce qui n'apparoist pas si clair es hommes, s'ils ne voient quelque nuee, ou autre signe, qui a accoustumé d'accompagner la pluye. l'ay pourtant veu, adiouta-il, vn aueugle de nature, à qui on demanda quelle chose du monde il aimeroit mieux veoir, il respondit vn Asne : dautant, disoit-il, que ie n'entens autre chose que dire, c'est vn Asne, & quand ie suis par les rues, ie n'oy autre cas sinon, Aueugle, garde l'Asne : & chacun parlant des Asnes, il faut bien, disoit cest aueugle, que ce soit quelque grande chose qu'un Asne.

Vn de la Seree ayant veu en Cardan, ou ailleurs, les louanges de l'Asne, va dire premierement que l'Asne n'estoit point glorieux, allant la teste baissée : qu'il ne se fasche point contre celui qui le frappe, & ne regimbe point : s'il aduient que celui qui est sus lui tombe en terre, il ne rue point & ne s'en fuit, comme font les chevaux : il n'est fascheux au montoier : encor qu'il soit deslié, il ne bouge : il est patient, & ne se courrouce, aussi les Naturalistes escriuent qu'il n'a point de fiel, & pour signe de patience, il porte sur les espaules le signe

de la croix : il n'a son pareil en grauité, cheminant pas à pas : il cognoist la voix de son maistre, aussi bien que le chien : l'Asne aussi a bonne memoire, recognoissant le chemin où il a passé : il boit aussi sagement qu'une nouvelle espousee : il entend le changement de l'air comme bon Astrologue, seruant d'horologe, & demonstrent les heures par son brailler. A ceste cause, adioustoit-il, ne se faut esmerueiller de ce que dit M. Varro, qu'un Asne à Rome fut vendu soixante sesterces, lesquels, selon Budee, se montent à mille cinq cents escus, & quatre Asnes furent vendus quatre cents mille sesterces. Ce qui est confirmé par Pline, qui escrit qu'en Celtiberie (païs d'Espagne, qui s'appelle auioir-d'huy Arragon) une Asnesse fut vendue quarante mille sesterces, qui valent cent mille liures d'argent, seulement pour engendrer mules. Le lait d'Asnesse estant beu, sert contre les venins, à la phthisie, à la goutte, selon Pline, & à la dysenterie, estant meslé avec la pouldre faicte de la corne de son pied. Le foye de l'Asne, comme dit Dioscoride, estant mangé à ieun profite au mal caduc : ce que fait pareillement la corne de son pied broyée & beuë : sa fiente aussi meslée avec vin-aigre restreignant le flux de sang.

Puis le lait d'une Asnesse est souverain pour les tabides, gouteux, & enuenimez, comme aussi pour rendre net, blanchir & polir le teint aux femmes, comme nous lifons que Poppea, femme de Neron, en faisoit des bains pour auoir le teint plus beau, & la charnure plus polie & blanche. Il y a des venins qui ne peuuent estre contenus en aucun vaisseau, qu'en la corne du pied d'un

Afne. Albert dit auoir effayé, que celui qui fera femeler ses fouliers du cuir sur lequel l'Afne aura long temps porté la charge, il ne se confommera point. Et si trouuons par escrit, que les faiseurs de flutes anciennement reiettoient les os des cerfs & biches, & choissoient ceux des Afnes, & disoient que le fon en estoit bien meilleur.

Ceux de la Seree, pensans estre hors de toute asnerie, furent esbahis que celui qui en auoit tant dict de bien & louange, recommença de plus belle à nous dire, qu'on ne trouuoit escrit que aucun des autres animaux ait eu ceste faueur de parler, & de porter nostre Seigneur, fuyant en Egypte, estre à sa naissance, & le porter le iour des Palmes. Il adioustoit que les Prophetes & tous les Saints, n'auoient point monté que sur des Afnes : comme nous lifons qu'Abraham equippa son Afne pour aller à la montagne faire sacrifice d'Isaac son fils : & que Moyse auoit mis sa femme, & ses enfans sur l'Afne, pour aller en Egypte. Aussi que la fille de Caleb, allant à son pere, s'y achemina sur vn Afne. Quand Saül, disoit-il, fut oint Roy par Samuel, il estoit allé chercher les Afnesses de son pere. Abigail s'en allant appaifer l'ire de son pere, s'y achemina sur vn Afne. Siba dit au Roi Daud, ayant conduit deux Afnes chargez de pain, de vin, & fruits, les Afnes font domestiquez & priez, à fin que ie vous suiue dessus. Les grands Seigneurs, adioustoit-il encores, aussi bien que les Prophetes, cheuaucherent les Afnes, comme on lit de Mifiboseth, fils du Roy Saül, qui commanda de luy apprestier l'Afne. La Sunamite, riche femme, s'en alla sur l'Afne trouuer le

prophete Elifee. Les trente enfans de lair Galaadite, luge d'Israël, & Abdon, ayant bien quarante nepueux, cheuauchoit des Asnes. Et pour la fin, disoit-il, il est faicte speciale mention de l'Asne aux commandemens de la Loy.

Je ne sçay, va repliquer vn autre, si Lucian dit vray, quand il dit que l'Asne ne sçait nager. Reuenans des Asnes aux cheuaux, comme dit le prouerbe, quelqu'un commença à parler ainsi. Je louë grandement les Anciens, qui estimoient vn larcin, & en donnoient action contre celuy qui auoit vñ d'un cheual, ou autre beste, à autre vñge qu'à celuy qu'on l'auoit prins : mesmes Brutus condamnoit celuy de larcin, qui eust mené vne beste outre le lieu qu'on auoit accordé, & luy auoit faict faire plus de chemin que de l'ordinaire. Et vrayement, adiouta-il, il y a des personnes qui sont pires que les bourreaux : car si vous leur prestez ou louëz vn cheual, c'est grand'pitié des excez & des iournees qu'ils font faire à vne pauvre beste, qui ne se peut plaindre : & regardez y bien, vous trouuerrez tous ceux qui n'ont nulle pitié des bestes, & qui les traitent si mal, n'estre pas plus pitoiables ne meilleurs enuers les hommes. Et quand i'en serois creu, & que le tort qu'on auroit faict à vne pauvre beste seroit prouué, ceux qui l'auroient faict en seroient punis, aussi bien que Sforce duc de Milan fit punir ceux qui defrobboient l'orge & l'auoine qu'on deuoit donner aux cheuaux.

Il me fouuient, va dire Franc-à-tripe, d'un mien voisin, à qui ie dis que mon cheual estoit bien las : lequel me demanda s'il estoit venu à pied. Ainsi qu'on

rioit de ceste folie, quelqu'un commença à dire qu'il ne sçauoit pourquoy les Egyptiens abhorroient le cheual, animal tant genereux, vtile & familier : qu'en leurs lettres hieroglyphiques, & figures sacrees, il signifioit l'homme profane, & vn temps fut, que les prestres ne l'eussent osé toucher, veu que les Perfes ont tant estimé le cheual, que leur Royaume fut donné à celuy de qui le cheual hanniroyt le premier, qui fut à Darius, par la finesse de son palefrenier. Il luy fut respondu, que cela procedoit de l'accoustumee superstition des prestres Egyptiens, parce que le fiel du cheual est veneneux : ou bien c'est pour monstrier que le prestre ne se doit iamais absenter : ou bien affin qu'on entende que le prestre ne doit aller & suiure la guerre. Puis fut adiousté, que Modestinus faisoit si grand cas des cheuaux, qu'il manda à son maistre Vlpian estant proconsul en Dalmace, quelle action il y auroit contre celui qui auoit fait faillir sa iument à vn cheual d'autrui.

Il faut que ie vous die, va dire vn de la Serée rustique, de la generosité & bonté d'un cheual, qui alloit sans piquer, & amena son maistre tout mort iusques dans vne hostellerie, loing d'une demie iournee. Et affin que n'en doubtiez, Poge dit auoir veu vn cheual, qui entra en Constance, durant qu'on y tenoit le Concile, ayant sur luy vn homme mort de froid, lequel estoit aussi droict que s'il eust esté viuant : & ce cheual ayant accoustumé de loger en vne certaine hostellerie, le conduit iusques au dedans : où l'on apperceut que son maistre, qui estoit dessus, estoit tout

roide mort, par la force du froid. Il fut encores adiousté, que les cheuaux qu'on tient à l'estable sans rien faire se gaistent les pieds : à quoy on remédie, si on met de l'ache parmy leur fourrage.

Sur la fin de la Serée, aucuns se souuenans de la frayeur qu'ils auoient eue de la cheute d'un de leurs cheuaux, se mettent à discourir des piteux euenemens aduenus par le chopement, par la cheute, & peur des cheuaux, ou par leur retiueté & opiniastrété : apres auoir dict qu'entre tous les cheuaux on estime les cheuaux Turcs de Natolie, les Tartares de Scythie, les Frisons d'Allemagne, les courriers de Naples, les courtaux de France, les genets d'Espagne, les barbes de Numidie, les haquenees d'Angleterre. Que s'il se void de ces cheuaux aux haras des gentils-hommes, vous sçauiez si on est curieux de leur faire courir leurs iumens : mesmes les villageois pour auoir de bons & beaux poulains, taschent à faire courir leurs caualles à des cheuaux genereux. Et pource que nous voulons entrer en des contes tragiques, ie vous diray qu'un homme de village pria bien fort vne Damoiselle, laquelle auoit un bon cheual, de luy prester pour emplier sa iument, luy disant, Mademoiselle, faites-moy ce bien, que vostre cheual donne deux ou trois venuës à ma caualle, il n'en fera pas pire, & ie vous en rendray autant quand il vous plaira.

Le premier conte tragique fut du fils de Louys le Gros, lequel porté en bas par son cheual, ayant peur d'une truie, aux faux-bours de Paris, mourut de la cheute. Un autre fut de Louys de Bauiere, Empereur,

qui tombant de cheual à la chaffe d'un Ours, se tua. Le tiers euenement se conta de Pribislaus, qui à son retour de la guerre de Hierusalem publia vn tournoy, & en courant la lance, son cheual va faillir des quatre pieds, tellement que ce pauvre Roy fut tout froissé. Puis on adjousta que Casimirus second Roy de Pologne, pourfuiuant vn Cerf à force d'esperons, en vn lieu raboteux, par le chopement de son cheual, se rompit & bras & iambes, dont il mourut. Fulgo Roy de Hierusalem estant à la chaffe, comme il pourfuisoit vn lieure, son cheual cheut si lourdement par terre, qu'il rompit le col à son maistre. Thomas Triuet, grand Seigneur Anglois, du temps du Roy Charles sixiesme, fut trainé par vn cheual farouche, & emporté mal-gré luy, & renuersé par terre fit rompre le col à ce Milourt. Iean premier Roy de Castille, tombant de dessus son cheual, se trouua mort. Alexandre le tiers, Roy d'Ecosse, en courant, son cheual & luy tomberent de si grande roideur, qu'il se cassa le col. Iean premier, Roy de Catalongne, se tua par la cheute d'un cheual. On n'oublia pas Foulques, Comte d'Anjou, lequel estant en la Terre sainte, & assiegeant vne ville, se print à courir vn lieure, dont la cheute de son cheual luy auança ses iours.

Ayant acheué les mal-heurs des cheuaux & de la chaffe, vn de la Seree va dire : En cecy nous voyons que ce que les grands Seigneurs aiment le mieux, à sçauoir les cheuaux & la chaffe, leur a esté souuent dommageable : faisant veritable le prouerbe qui dit, Qu'un cheual courant porte avec soy le sepulchre tout ouuert à son maistre. Et fut dict, que les cheuaux auoient esté aussi

bien cause de la mort des femmes que des hommes. Et pour exemple, on amena Marie, fille de Charles de Bourgogne, femme de Maximilian premier, Empereur, laquelle estant grosse d'enfant, & ne pouvant moderer son cheual, qui vouloit courir avec les autres cheuaux, tombant à la renuerse, apres estre auortee, mourut de la cheute. De nostre temps, Loys Borgia, Cardinal & nepueu d'Alexandre sixiesme, faisant voltiger vn courfier de Naples, le cheual le precipita en terre si rudement, qu'il en mourut : comme aussi fit le Duc de Beau-preau, Prince de France, fils vnique de monsieur de la Roche-sur-yon, en iouant vn ieu qui se fait à cheual, par le chopement de sa monture mua sa vie en la mort. Quelqu'un va dire, qu'il ne s'esmerueilloit point des cheutes qui arriuent à ceux qui courent la poste, qui vont à la chasse, qui courent la lance, veu que sans courir & allant le pas, vn cheual peut en beau chemin tomber : & que bien souuent aussi en la guerre les cheuaux causent la mort à leurs maistres, ou pour estre retifs, ou pour auoir peur, ou pour ne les pouuoir retenir, ou pour broncher. Et pour cela notamment les Anglois en toutes les iournees assignees se mettoient à pied, pour ne se fier à autre chose, qu'à leur force propre, de chose si chere que la vie : & comme dit de Montagne, bataillant à cheual vous engagez vostre valeur & vostre fortune à celle de vostre cheual, ses playes & sa mort tirent la vostre en consequence : & aussi se mettoient à pied pour oster toute occasion aux soldats de fuir. Et croy, disoit-il, que c'est la seule cause pourquoy les Suysses n'ont fait iamais la guerre

qu'à pied, au contraire de plusieurs autres nations, qui la font plus à cheual qu'à pied, & trouuent maniere de dompter, & mesmes sans bride ne selle, les plus furieux cheuaux. Iouio dit, adiouta-il, que Ismael Sophy fit vne chasse aux cheuaux sauuages, qui estoient en Perse, qu'il dompta, & s'en seruoit à la guerre, & estoient de si grand seruice, qu'on les eust menez deux iours sans estre lasséz. Les autres disent que les iumens de Glaucus & les cheuaux de Diomedé, Roy de Thrace, qui estoient nourris de chair humaine, deuoient estre de ces cheuaux sauuages dont le Sophy faisoit la chasse: ce que ie croy, disoit-il, parce que ie ne pense point que nos cheuaux, qui aiment leurs maistres, & les recognoissent, les voulussent manger, comme on dit que Diomedé fut mangé par ses cheuaux mesmes: & aussi ie ne croy pas qu'on puisse accoustumer les cheuaux à se paistre de chair humaine: combien qu'il y a vn peuple, qui s'appelle à ceste cause *Hippophagi*, qui vie de la chair des cheuaux, comme nous faisons de bœuf & de mouton. Quelqu'un va dire, qu'en ce pais on ne mangeoit point les cheuaux, mais qu'il y en auoit qui les defrobboient d'une estrange façon: les autres ne les veulent defrobber, mais si vous courez vn office, rendront & vostre cheual, & ceux de poste, inutiles & comme morts. Estant prié de reciter par quel moyen cela se pouuoit faire, va dire qu'il y auoit des hostes, lesquels voyans vn beau cheual en leurs estables, mesleront parmy leur foing d'une certaine herbe, que les cheuaux aiment naturellement. Et peu apres que le cheual en a mangé, il tombe comme mort par terre, sans grouiller

ne respirer aucunement : si bien que les medecins de cheuaux, & le maistre, le laisseront là pour mort. Ceste herbe ayant faict son operation, & sa vertu finie, le cheual reuiendra comme au parauant. Celuy qui iouera ce mystere, ne le fera pas escorcher, comme fit vn passant, à qui on vouloit faire vn tel tour : car estimant que son cheual fut mort, ne voulant tout perdre, le fait deferrer, & escorcher. De là à quelque temps, l'herbe qu'il auoit mangée, n'ayant plus de force, le cheual se leue, & commence à marcher, tout escorché qu'il estoit : ce que ceux qui l'auoient veu mort prinrent à grand prodige. Et ne doubteray plus, adiousta-il, des Sorcieres de monsieur Bodin, qui avec leurs greffes, font long temps mortes & sans sentiment aucun. Puis va dire, le vous prie ne me presser de vous reciter quelle herbe c'est dont v'ent ces malheureux, car vous seriez cause de grand mal : mais ie vous diray bien le remede à cela : c'est que si vous vous trouuez en ceste peine, il ne faut que frotter les genitoires du cheual avec vin-aigre, car incontinent il se reuiendra.

Matthiole à ce propos, adiousta vn de la Serree, dit que si les Asnes mangent de la ciguë, on les prendra pour morts : ce qui trompa le maistre de l'Asne, qui se leua tout debout ainsi qu'on l'escorchoit. Sur la fin de ceste Serree il fut remarqué, que tout ce iour-là on n'auoit rien serui sur table qui ne fut prouenu de la maison où nous estions : Horace louant la table sur laquelle il n'y a rien qui ait esté achepté. A ceste cause les anciens, qui ne mangeoient que ce qui croissoit principalement en leurs iardins, & en leurs champs, &

en leurs maisons rustiques, blasmoient le pere de famille qui acheptoit quelque chose, laquelle il pouuoit auoir en sa maison, & en son labourage. Ceste sentence fut fort approuuee de la compagnie : laquelle encores qu'elle aimast à dire apres souper le mot pour rire, viuoit neantmoins en toute frugalité, qui estoit cause de faire durer plus long temps nos assemblees, dont ceste derniere print icy fin.





DOVZIESME SEREE.

Des Babillards & des Causeurs.

EN ceste Seree, il se trouua quelqu'un, qui parloit si hault, que nous pensions tous auoir la Deesse Echo en nos oreilles, nous faschant autant, que l'Echo est nuisant aux mousches à miel : & ne semblans pas les cheuaux de trompettes, qui ne s'estonnent point pour le bruit, il nous eslourdiffoit : & avec cela estoit si grand babillard, que durant le souper il nous auoit si fort rompu la teste, que nous fumes quasi contrainds de nous leuer de table : car en vn banquet on n'est point forcé d'endurer d'un homme fascheux, comme on est en vn nauire. Estant ce jazard encores pis que l'Echo : car si vous ne parlez point, il ne dit mot, si vous le prouoquez, il respond, mais cestuy-cy parloit tousiours encores qu'on ne parlaist point. Que si i'eusse eu la queue d'un chameleon, aromatizee de cedre & de myrrhe, liee à vne verge fourchue de palmier, i'en eusse frappé ce babillard, ayant vertu de faire taire ceux qu'on en touche, ce dit Pline. Or pour faire taire

ce bauard, vn chacun se taisoit, à fin de ne luy bailler point occasion de parler, ou bien nostre propos ne s'addreffoit iamais à luy, & quand il parloit, on ne luy respondoit point : & mettions en auant des discours où il n'entendoit rien, pensant que lors il se tairoit : d'autant qu'il ne faut iamais parler qu'en deux temps, le premier, quand il est necessaire de parler, ou qu'on parle à nous, l'autre, quand on parle des choses que cognoissons & sçauons asseurement. Que si quelqu'un parle d'une chose qu'il n'entend point, il tombera en l'erreur d'Alexandre le grand, lequel discourant de la peinture en la maison d'Apellés, & disant plusieurs choses hors de propos, & contraires à l'art, le sage peintre luy dit à l'oreille, qu'il cessast son discours, ou qu'il parlaist plus bas, parce que les garçons de la boutique se mocqueroient de luy. Et de vray, c'est vne grand'folie, à qui que ce soit, se penser maistre sans iamais auoir esté apprentif. Alexandre, comme il estoit homme d'esprit, cognoissant sa faulte, ne parla plus de ce où il n'entendoit rien : mais nostre causeur encores qu'on luy eust dit cinq ou six fois, *Ne futor ultra crepidam*, ne laissoit à bauarder : tellement que nous fumes en deliberation de le laisser là tout seul : car il n'y a si fol, ne si grand babillard, qui estant seul ne se taise. Toutesfois de peur de fâcher nostre hôte, & aussi que c'estoit durant le souper, où estions empeschez ailleurs, nous aduifumes de le laisser parler tant qu'il voudroit, les banquetans ne deuant estre ni trop grands jaseurs & parleurs, ni trop muets aussi : & qu'après le souper nous parlerions si bien des babillards, que si

ce causeur n'estoit du tout sans iugement, il cognoistroit sa faulte, & possible qu'il iroit à l'eschole de Pythagore. D'entree le maistre de la maison en se riant disoit qu'il n'aimoit point, principalement à sa table, les babillards, pourautant, disoit-il, que le silence n'altère point, comme fait le babil & le parler : & aussi que ceux qui parlent beaucoup sont chauds, & ainsi boient davantage, & ceux qui se taisent sont froids de cerueau, & ainsi ne sont gueres alterez. A qui il fut repliqué, qu'il deuoit plustost fouhaiter à sa table des babillards que d'autres, si la Loy des Lacedemoniens estoit gardee : qui ne donnoit point de vin à celuy qui parloit, de sorte que pour en boire il falloit garder silence : & que ceste Loy seroit fort à propos en ce temps, où les festins & banquets sont si pleins de bruit qu'on ne s'entend point l'un l'autre : bien contraires aux conuiues que faisoient les Aeginetes en l'honneur de Neptune, où dix ou douze iours en banquetant ils gardoient si grand silence qu'on les appella *Monophagi*, c'est à dire, viuans solitairement, comme on m'a fait à croire. Vn autre, à fin de faire taire nostre bauard, mit en auant ce que nous apprend Zenon, que ne dire mot à table estoit vne grande sagesse : comme il fit entendre à vn Ambassadeur, qui luy demanda, voyant qu'il ne disoit rien en foupant, Que rapporteray-ie au Roy de toy ? Rapporte luy, va-il respondre, que Zenon estant vieil se taisoit bien à la table. A mesme fin quelquevn accomparagea les babillards & grands parleurs, que Platon appelle larrons du temps, aux flustes : que si vous en otez la langue, tout le reste sera inutile, & ne seruira

à rien. Et fut dit que mesmes és choses bonnes on pouuoit trop dire : & qu'Alexandridas reprocha iustement à celuy qui tenoit aux Ephores de bons propos, mais trop longs : Tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut. Et fut adiouté, que le monde n'estoit que babil, & qu'on ne vid iamais homme qui ne die plus tost trop, que moins qu'il ne doit : & iamais parole proferee ne seruit tant, comme plusieurs teués ont profité : car tousiours pouuons-nous bien dire ce qu'auons teu, & non pas taire ce qu'auons publié. Et Menandre aimoit tant le silence, & haïssoit le babil, qu'il disoit qu'il se falloit taire, ou dire quelque chose meilleur que le silence. Et pource que n'auons point de rencontres & exemples modernes, pour faire cesser nostre mouueur, nous fusmes contraints nous seruir de l'antiquité.

Parquoy vn de la Seree nous va conter, qu'il y auoit en Macedoine vn barbier, grand babillard, qui demanda à Archelatus Roy de Macedoine (pource que tous ne se faisoient pas tondre de mesme forte) comment voulez-vous que ie vous tonde, Sire ? Le Roy luy respond, Sans dire mot. Vn autre voulant reciter les maux qui viennent de trop parler, ou dire quelque chose hors propos, que les Latins appellent, *non opportunè dictum*, va parler ainsi. Vous sçauiez que comme les gens sçauans & doctes se trouuent souuent chez les Imprimeurs & Libraires, qu'aussi la populace s'assemble en la boutique des barbiers. Il arriua du temps de Dionysius le Tyran, que quelqu'un va dire en la boutique d'un barbier, que sa tyrannie estoit bien asseuree,

mais que le maistre de la boutique ne se put tenir de dire, le m'esbahis comment vous dites cela : veu que ie passe souuent le rasoir sur sa gorge. Ce n'estoit point, disoit-il, que ce barbier voulust couper la gorge à Dionysius, ne que le Tyran pensast qu'il le voulust faire, qui fit mourir ce barbier, mais ce fut son seul babil. Que seruit à Antiphon, adioustâ-il, voyant qu'on estoit en dispute lequel estoit le meilleur cuire, de dire que c'estoit celui dont les Atheniens auoient fait des statues à Harmodius & à Aristogiton, pour auoir tué le Tyran Pisistratus? La ville d'Athenes fut prinse par Sylla; étant aduerty par son espion du babil de quelques vieillards, lesquels deuisans en la boutique d'un barbier, auoient parlé de l'endroit de la ville le plus foible, & mal gardé. Vn seul homme, adioustoit-il, engarda par son trop parler, que Rome ne fut deliuree de la tyrannie de Neron : car cest homme icy voyant vn des prisonniers de ce Tyran se desconforter, il ne put se contenir de luy dire, Prie Dieu qu'il te garde seulement iusques à demain. Fulue fut repris par sa femme, de ce qu'il n'auoit sceu cognoistre par le long de temps qu'ils auoient vescu ensemble, sa legere complexion; ou l'ayant cogneuë, s'estoit fié en elle de ce que luy auoit communiqué l'Empereur Otauius. Nous apprenons à la verité, replica quelqu'un, des hommes à parler, & des Dieux à nous taire. Et croy que c'est la seule & vraye raison pour laquelle les Pythagoriens ne mangeoient iamais de poisson : leur portant ceste reuerence, à cause de leur silence, & qu'ils sont muets. A ceste cause on mit sur l'image de Pythagore ce quatrain :

*Le peintre eut peint Pythagoras
 Disant quelque parole infigne:
 Mais Pythagore luy fit signe
 Que luy-mesme ne parloit pas.*

Et pour monstrier qu'il est bien difficile de refrener nostre langue, adioustoit-il, Anacharfis à vn conuiue de Solon estoit situé à table de forte qu'il sembloit de la main gauche comprimee refrener les parties honteuses, & de la droite la bouche : pour nous bailler à entendre qu'il faut vn frein plus fort à la langue. Qu'il soit vray, quand Aristote fut enquis de la chose qui luy sembloit plus difficile, il respondit que c'estoit le taire : l'Egyptien à ceste cause ayant le secret en telle reuerence, qu'il l'adore comme vn Dieu, le depeignant le doigt en la bouche. Et ie ne sçay où i'ay veu ces quatre vers :

*Qui veut viure au monde aujourd'huy,
 Et sagement son profit faire,
 Il doit auoir trois cas en luy,
 Tout veoir, tout ouyr, & se taire.*

- Il naquit, disoit-il, ie ne sçay en quel temps, vn Philosophe parlant peu, qui naquit ayant les deux doigts si fort attachez à la bouche, qu'il fallut les couper & desloindre. Ce que nous auons deux yeux, adiouta-il encores, & deux oreilles, & n'auons qu'une langue, & que les enfans voyent & entendent premier que de parler, tout cela ne demonstre-il pas qu'il nous faut ouyr & veoir beaucoup plus que de parler? Zenon

estant interrogué combien il y auoit d'espace du vray au faux, respondit, autant qu'il y a de la bouche aux oreilles. Si est-ce, repliqua quelqu'un, que la seule langue es plus aagez ressent moins de foiblesse & diminution de ses actions que les autres parties, & si ne s'vse ni lasse en ses actions, encores que les autres parties par vieillesse, deuiennent foibles & lasches, les fonctions d'icelles parties deperissantes, perissant le corps. Que si la langue n'eust esté à l'homme aussi necessaire que l'ouïr & le veoir, elle se fut perie & amoindrie avec l'aage, comme font les autres parties de nostre corps, qui s'affoiblissent plus avec l'aage, sans comparaison, que le parler. Quelqu'un lors recita ce qui estoit aduenü de nostre temps pour auoir trop parlé. C'est qu'un gladiateur & maistre d'espee apprint si bien à escrimer & combattre à un sien disciple, grand babilard & vanteur, qu'il eschappa à son escholier de dire qu'il en sçauoit plus que son maistre, & que pour le monstrier il ne demandoit autre chose que venir aux mains contre ce maistre. Son maistre pour sauuer son honneur & reputation, & pour le punir de son ingratitude & gloire, & de son trop parler, l'appelle au combat, luy voulant soutenir par les armes qu'il s'estoit vanté d'en sçauoir plus que luy. Mais le disciple ne s'en pouuant desdire, combien qu'il le niait, il fut arresté que le maistre & le disciple combatroient en certain lieu : où tout le peuple estant assemblé, le maistre s'y trouua le premier, qui s'aduise d'un stratageme, & d'une ruse (car à la verité ce disciple estoit bon escrimeur & bon soldat) c'est que voyant venir son

grand babillard au combat, il luy va dire, ie n'ay pas entrepris de combatre contre toy & ton compaignon que tu as amené. Cependant que son disciple regarde derriere luy, pour veoir si quelqu'un le suiuiot, son maistre s'auançant, luy coupe la teste, en disant, Pour le moins ie ne t'auois pas apprins ce tour-là : tu ne sçauois pas donc tant que moy. Et là fut cogneu que les maistres ont tousiours quelque chose plus que les escholiers : & que là où les ans ostent la vigueur aux hommes vieils & grifons, ils leur donnent neantmoins si grande prudence, qu'ils peuuent par icelle surmonter la force des robustes & ieunes hommes. Ce conte acheué, aucuns blasmoient l'ingratitude du disciple, les autres disoient que si ce maistre estoit si expert, & qu'il en sceust plus que ce disciple, il ne deuoit pas y proceder par finesse, mais ouuertement, attendu que son maistre disoit, que ce n'estoit que babil de tout le cas de son disciple, ces grands vanteurs & babillards en disans tousiours plus qu'ils n'en font : car, disoient-ils, où il y a moins de cœur, il y a plus de caquet & de babil, comme on veoid par les femmes, qui estans trois, peuuent faire vne foire. Mais ie vous prie, va dire vn autre, celui-là n'estoit-il pas grand babillard, qui voyant vn homme en l'eau, prest à se noyer, s'amusoit à luy demander, comment il estoit tombé, & cependant ne luy aidoit à se sauuer? Quelqu'un demanda d'où venoit ce mot de babil : à qui il fut respondu, qu'on tenoit ce mot du nom qui fut donné à la tour de Babylone, ainfi nommee de l'ignorance des langues, & de la confusion de parler, & qu'appellons babiller,

quand on ne sçait qu'on dit, quand ce qu'on dit ne sert à rien, & qu'on ne s'entend point.

Vn autre pria ceux de la Serree de luy dire pourquoy on dit que les babillards, & ceux qui ne peuuent se taire, ont la langue grande. Et aussi que les oiseaux qui parlent ont la langue plus large que les autres. Il se contenta quand on luy eust dit, que c'estoit à cause que ceux qui ont la langue courte, & ceux qui ne peuuent pousser la langue bien avant hors la bouche, ne peuuent parler, ou parlent difficilement : à cause d'un ligament nerveux qui retient la langue, quand il est plus court qu'il ne doit : & faut couper. ceste attache nerveuse, diète vulgairement le filet : & de là vient que quand vn homme parle beaucoup, on diét, Il n'a point le filet en la langue. Et que le Crocodil estoit aux Egyptiens pour hieroglyphe de silence, à cause qu'il n'a point de langue. Sçavez-vous pas qui me fâche, repliqua vn de la Serree, qui ne parloit qu'à taftons, c'est quand vn homme veut tousiours parler, veut dire tout, & n'escoute rien : & n'est sans propos que quelques vns ont tenu pour vne espece de tyrannie parler tousiours, & ne vouloir entendre les autres quand ils parlent. Il me fâche bien encores plus, repliqua vn autre, principalement en mangeant, quand ie veoy que les assistans parlent tous ensemble, que quand vn seul parle, encores qu'il parle tousiours : car on est lors forcé pour ne se monstrier trop particulier, de regarder ores l'un, ores l'autre, & faire semblant par signe de les ouyr tous. Et m'esbahis, entre amis, quand l'un parle que l'autre ne luy cede, le laissant parler : car si

c'est vne chose honeste, adioust-il, & ioieuse entre amis de parler l'un avec l'autre, de tant plus on doit ceder la parole aux amis, deux pouuans bien chanter ensemble, mais non pas parler. Mais j'ay peur, va repliquer quelque autre, qu'en me taisant on m'accuse d'ignorance. C'est tout le contraire, luy fut-il respondu, car le propre d'un ignorant est ne sçauoir se taire : si bien que nous voyons en toutes compagnies ceux-là parler, crier, & contester le plus, qui sçauent le moins : aussi dit-on que la plus meschante rouë du chariot, est celle qui mene le plus grand bruit. N'est-il pas escript, adioust-il, és Prouerbes, *Vbi verba sunt plurima, ibi frequenter egestas* ? Vous asseurant qu'on ne sçauroit arguer vn homme d'ignorance pour se taire, & encores moins le peut-on accuser de folie, car vn fol ne se peut taire. Aussi que c'est, adioustoit-il, vn trait de sagesse, de pouoir courir sa folie & fottise sous silence, & vn grand sçauoir, de cacher son ignorance en se taisant : car assez sçait celuy qui sçait se taire : & n'apparoist-on moins sçauant en se taisant qu'en parlant : le fol ressemblant au sage lors qu'il se tait.

On dit, poursuiuoit-il, que iamais homme ne sceut tant qu'Epaminondas, & que iamais homme ne parla moins : tout au contraire de la plus-part, qui parle le plus & le plus haut tant moins elle en sçait : comme fait le vaisseau vuide, qui a plus de son que le plein : mais si on y met quelque liqueur, dit Plutarque, à mesure qu'elle y entre, l'air vain en sort, & lors le vaisseau n'a pas le son si haut. Et comme dit le seigneur de Montagne, il aduient aux sçauans comme és espics

de bled, qui vont s'esleuans & se hauffans la teste droicte & fiere, tant qu'ils sont vuides : mais quand ils sont pleins & grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier & baïsser les cornes. Et comment est-ce, disoit-il, que ceux qui parlent tousiours pourroient sçauoir quelque chose, veu qu'ils n'entendent point parler les autres, & parlans tousiours, comment apprendront-ils des autres ?

Vn de la Serée prenant la parole, va dire luy souuenir auoir leu de deux architectes, qui estoient deuant vn grand Seigneur pour luy deuïser & faire vn superbe bastiment : dont l'un parloit tousiours, & se vantant, disoit à ce Seigneur, le feray cecy, ie feray cela : tellement que s'il eust peu faire ce qu'il disoit & promettoit, c'eust esté vn habile homme en son art : l'autre architecte au contraire, l'oyant ainsi babiller & se vanter, ne disoit rien. Le Seigneur voyant que celsuy-cy ne parloit point, luy demande, Et vous que sçauiez-vous faire ? Lequel va respondre, le feray tout ce que l'autre a dict. Voulant dire que ce babillard d'architecte n'eust sceu faire ce qu'il disoit, & que luy, sans tant se vanter, le pouuoit faire. Vrayment, fut-il repliqué, ie louë grandement la brefueté Laconienne de ce maistre maïsson, & blasme le long parler de l'autre : la brefueté approchant du silence, & se taire estant vn grand bien. Que si le long parler, adioust-il, n'est bien-seant à vn artisan, regardez que ce sera des plus sçauans de ce temps, qui font grandement taschez de ce vice ? Lesquels prennent leur course de si loing, qu'on ne les void point reuenir, & s'ils reuiennent, font desia si las, que mal-aisément

ils franchissent le fault, & si ennuyent tant ceux qui les escoutent, encores qu'ils disent le mieux du monde, qu'on ne prend pas garde à ce qu'ils disent : & cela procede de ne sçauoir pas que la mesure de parler consiste à ceux à qui on parle, & non à ceux qui parlent : & que ceux qui veulent auoir beaucoup d'auditeurs, tout le monde les fuit. Que si ces longs parleurs se faschoient autant de parler, que les auditeurs s'ennuyent d'escouter, ils ne feroient leurs oraisons si longues, & abbreuieroient leur *Quaquam* : car comme on commence à parler avec raison, il faut aussi finir à parler avec iugement & discretion. Ne sçavez-vous pas, disoit-il, qu'on ne loüe pas vn iouëur de violon, de luth, ni vn chantre, pour auoir longuement ioué & chanté, mais bien ? Aussi ne faut-il pas estimer vn homme pour auoir longtemps parlé, mais bien. Ne dit pas Ciceron, Nostre parole soit douce, & non point opiniastre : & quand nous ferons des discours, qu'ils ne soient point si longs qu'ils empêchent les autres de parler : car entre autres choses le parler doit estre egal ? Si est-ce que le mesme Ciceron, luy fut-il répliqué, dit à celuy qui luy demanda laquelle des oraisons de Demosthene estoit la meilleure, que c'estoit la plus longue. Si est-ce aussi, luy va dire celuy qui parloit auant luy, qu'en si grand langage il est bien difficile qu'on ne mente, tant le long parler & le mentir s'entresuiuent : Nigidus disant, selon le recit d'Aulugelle, qu'un homme de bien ne mentira iamais, & que l'homme sage ne dira iamais menfonge : verité ne se pouuant dire qu'en vne forte, mais menfonge en plusieurs fortes.

Et d'autant que le François ; adiousta-il, est grand babillard, il a esté blâmé aussi par Saluianus Massiliensis, qui estoit du temps de Valentinian Empereur, d'estre grand menteur : si bien que i'ay veu quand vn François vouloit parler, on le demettoit : & s'il disoit, Je n'ay encores rien dit ; on luy respondoit, De ce que tu diras par cy apres. Et aussi, adioustoit-il, avec le mentir des grands parleurs, ils font le plus souuent mesdifans, & ne sçauent faire autre office és compagnies où ils se trouuent, que d'y seruir de tesmoins de ce qui s'est fait ou dit, ou plus tost, à la maniere d'un Echo, rapporter tousiours les paroles d'autrui. Et ce font, va repliquer quelqu'un, à ces grands babillards & menteurs, à qui ie voudrois plustost dire tout mon secret, & declarer toutes mes affaires, d'autant qu'ils ne feront point creus en les rapportant. Retournans aux orateurs & harangueurs, il fut dit que la plus grand'peine qu'ils doiuent prendre, c'est de retrencher quelque chose de ce qu'ils ont à dire : car en beaucoup de langage, outre les choses superflues, fottes & ennuyantes, il y a tousiours quelque menfonge ou absurdité, comme il arruia à vn grand parleur & vanteur, qui se vantoit par tout d'estre seul & premier en son art. Et si fut dit, que ces longues harangues, tant bien agencees, polies & pleines de toutes fleurs, semblent aux toiles des araignes, qui ont beaucoup d'artifice, toutesfois sans vtilité ne profit. Plus, on adiousta que les anciens ont trouué la taciturnité de si grand prix, & chose si excellente, qu'ils daignerent bien eriger vne statue sans langue, de la main d'Iphicrate, à Leæna, combien que ce fust vne cour-

tifene. Que Hyppocrate avec ferment contrainct les Medecins à taciturnité. Que les doctes Egyptiens adorerent le Dieu de silence, sa statue tenant le doigt en la bouche : encores que chacun peut se taire quand il veut, mais il ne peut pas dire tousiours ce qu'il veut. Que les Atheniens bien aduisez portoient en leurs armoiries la Chouëtte, parce qu'elle parle peu, & va & voit la nuit qu'on ne parle point. Que le babillard est pire que l'yurongne : car l'yure parle follement à table, & le babillard par tout. Qu'il auoit leu quelque part, que la Deesse Eugerona se fermoit la bouche d'une clef, estant ainsi peinte à Romme. Que le taire est une grande vertu, comme le monstre Minerue, chassant loin de soy la corneille, qui est un oiseau lequel ne fait que iazer & caqueter : que si la statue de Minerue, adoree par les Messeniens, tenoit une corneille en sa main, c'estoit pour signifier que la parole doit estre en la main de l'homme sage, en sorte qu'il la puisse retenir, allonger & abreger selon qu'il verra bon, & que l'occasion se presentera. Que l'arondelle babillarde est le hieroglyphique des iazeurs, qui ne font que caqueter : personnes qu'il faut fuir, ce dit Pythagore. Que les anciens sur le soir presentoient à leurs Dieux des langues en leurs sacrifices, à fin de leur estre aidans à garder silence. Celuy qui auoit parlé de Minerue, voyant que tous ceux de la Seree attendoient qu'il se deust mettre sur le babil des femmes, leur va dire, Messieurs ne pensez pas que j'entreprene à blâmer le babil des femmes, & à vous en faire des contes : car ie ferois plus grand babillard qu'elles, si ie voulois traicter de

*

ce dequoy elles font accusees : & encores moins que ie veule entreprendre de vouloir faire taire des femmes, comme fit vn estrangier, qui estant à la feste d'Adonis voulut imposer silence à Gorgo & à Praxinos, dont il fut moqué, comme estoit Theocrite : qui dit qu'il y a mille inuentions pour faire parler les femmes, mais pas vne seule pour les faire taire. Si est-ce, repliqua vn de la Seree, que nature nous enseigne que les femmes ne doiuent gueres parler, & qu'elles ne parlent pas tant que les hommes : la plus part des femelles, des oiseaux, ne chantant point, & ne parlant point, ce dit Aristote : si bien que nous voyons que ceux qui acheptent des oiseaux pour parler & chanter, choisissent tousiours des males : & que la femelle du perroquet ne peut gueres estre apprinse à parler. Ce que tout le monde ne croit pas : parce qu'on ne voulut iamais permettre aux femmes d'aider à dire la Messe, & à respondre au Prestre, parce qu'il n'y eust iamais eu de fin : d'autant qu'il n'y a que cinq *Kyrie eleison*, & le prestre le commence & l'acheue, & la femme eust tousiours voulu auoir la derniere parole : & ainsi on n'eust iamais trouué la fin.

Ceste Seree ne fut pas longuement continuee, personne n'osant plus parler, de peur d'estre reputé babilard, & tomber au vice qu'eux-mesmes reprenoient & blasmoient. Qui fut cause que ceste cy fit prendre fin, pour ceste heure, à toutes les autres : aidee en cela de l'Esté, qui les surprint, leur ostant le feu, le vin doux, & les longues nuits : sans lesquelles choses nos Serees ne peuuent estre. Que si Dieu me fait la

grace de viure iufques à ce qu'elles reuiennent en leur
 faifon, ie mettray peine de vous en faire voir encores vn
 pareil nombre, moyennant que ie fois affeuré de ne
 tomber point en la reprehention de ceste cy : craignant
 fur tout qu'on ne m'appelle babillard : mefmement
 parce que (fi Claudian dit vray) Rhadamante condamne
 les grands caufeurs à deuenir poiffons. Ce que pour
 rien ie ne voudrois m'arriuer, de peur que
 deuenu poiffon ie perde le moyen de vous
 en conter encores en mon fecond
 Liure, que ie vous prepare, fi
 ie cognois que ce premier
 vous foit agreable.

Fin du premier Liure.

ET NVGÆ SERIA DVCVNT.







LES SEREES QVI SONT

contenuës en ce premier
Liure (*fin.*)

| | | |
|---|----------|-----|
| VI. <i>Du Poisson</i> | Feuillet | 1 |
| VII. <i>Des Chiens</i> | | 39 |
| VIII. <i>Des Cocus, & des Cornards</i> | | 75 |
| IX. <i>Des Iuges, des Aduocats, des procès, & plaideurs</i> | | 124 |
| X. <i>Des Medecins & de la Medecine</i> | | 173 |
| XI. <i>Des Cheuaux, des Iumens, des Afnes, des Mules & Mulers</i> | | 221 |
| XII. <i>Des Babillards, & des Causeurs</i> | | 256 |





100



